LES MÉMOIRES

DU DIABLE.

PAR

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

TOME TROISIÈME.

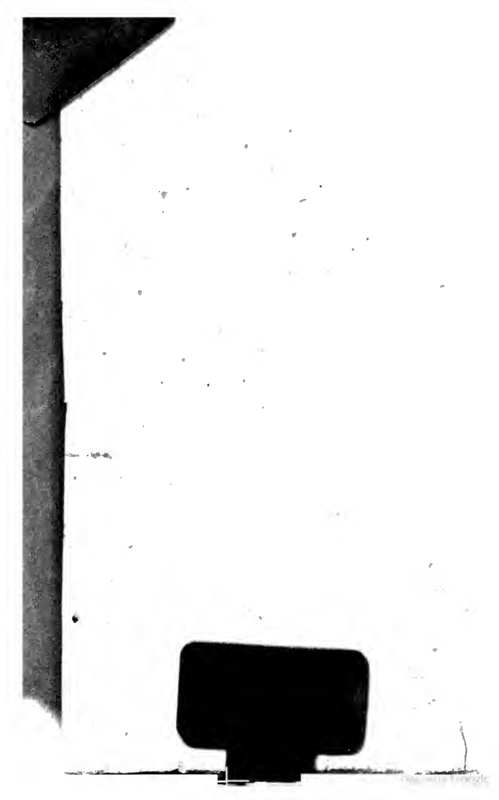


Bruxelles.

MÉLINE, CANS ET COMPAGNIE.

[illegible]

[illegible]



LES MÉMOIRES

DU DIABLE.

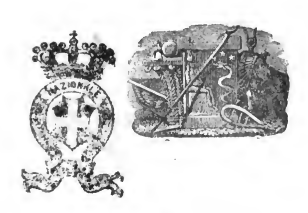
LES MÉMOIRES

DU DIABLE.

PAR

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

TOME TROISIÈME.



Bruxelles.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE, FONDERIE.

1838.



Les bons Domestiques.

I

LES BONS DOMESTIQUES.

Pour lors Luizzi resta évanoui pendant trente-six jours. C'était beaucoup, sans manger ; aussi le premier sentiment qu'il éprouva quand il revint à lui fut un terrible appétit. Il voulut sonner, mais il ne put remuer ni bras ni jambes. — Allons, se dit-il, encore une chute, il me semble cependant que je ne me suis pas jeté par la fenêtre comme la première fois; ce ne doit être qu'un engourdissement général.

Le baron tenta un nouveau mouvement et s'aperçut alors qu'on l'avait solidement attaché dans son lit. Il appela d'une voix faible, mais personne ne parut. Seulement une femme assise à son chevet, et qui trempait une belle croûte de pain dans un grand verre de vin sucré, se leva doucement, le regarda, avala une bouchée de son pain, une gorgée de son vin, et se rassit tranquillement; elle posa son verre à côté d'elle, prit un volume de roman et se mit à lire en marmottant chaque phrase. Armand se serait bien frotté les yeux pour s'assurer qu'il était complétement éveillé, mais, selon l'expression de la bonne femme au pain et au vin, il était *hermétiquement* lié.

— Pierre! Louis! s'écria le baron; Louis! Pierre!!

Quelques éclats de rire, accompagnés d'un bruit de verres, répondirent seuls au baron.

— Louis! Pierre!... canaille! quelqu'un, hé! reprit Luizzi avec une nouvelle violence.

— Dieu, qu'il est embêtant! murmura la femme.

Et sans se déranger elle prit une énorme éponge qui trempait dans un seau d'eau glacée, et l'appliqua vigoureusement sur la figure

d'Armand. Le remède opéra; il fit réfléchir le baron. — Bon, se dit-il, j'ai été malade, j'ai eu sans doute une fièvre cérébrale; mais je dois être complétement guéri, car je ne me sens qu'un peu de lassitude dans le corps; mais point de gêne dans les idées. Je me rappelle parfaitement tout ce qui m'est arrivé, je le raconterais d'un bout à l'autre.

Et comptant ses souvenirs en lui-même, comme un mendiant qui compte sa fortune sur ses doigts, il se laissa aller à parler tout haut.

— Je me souviens très-bien : madame de Fantan, c'est madame de Crémancé, Laura, madame Dilois; elle est morte la malheureuse, je l'ai tuée!... Oh! Satan! Satan!

— Allons, marmotta la garde, voilà que ça lui reprend; est-il tannant!

Elle appela à son tour :

— Monsieur Pierre! monsieur Pierre!

Pierre parut enveloppé dans la robe de chambre de son maître, et trempant un biscuit de Reims dans un verre de vin de Champagne :

— Qu'est-ce qu'il y a, madame Humbert? répondit-il en chancelant et balbutiant.

— Il y a qu'il faut envoyer chercher des

sangsues. M. Crostencoupe m'a bien recommandé, si le délire revenait, d'en appliquer soixante-dix sur l'estomac, et en même temps de renouveler le *sinapise* aux intérieurs des cuisses et sur la plante des pieds.

— En fait-il, le docteur, en fait-il des consommations de sangsues et de graine de moutarde ! dit le valet de chambre. Le baron fait bien d'avoir de la monnaie, le docteur Crostencoupe est homme à lui manger son héritage en mémoires d'apothicaire.

— La santé ne peut pas se payer trop cher, M. Pierre, c'est le premier des biens de la terre, reprit madame Humbert.

— C'est égal, j'aimerais mieux être malade toute ma vie que de payer trente sous une méchante sangsue.

— On voit bien que c'est monsieur Crostencoupe qui fait les mémoires. A ma dernière maladie d'homme seul, je ne les ai comptées que treize sous pièce. C'est vrai que le défunt n'était qu'un courtier marron qui n'avait fait que trois faillites.

— Il paraît qu'il y a eu du beurre.

— Pas si gras, monsieur Pierre. Il n'y avait pas de quoi se relicher tant les babouines.

— Il me semble que le baron est plus tran-

quille. Est-ce que vous ne pourriez pas lui épargner les sangsues?

— De quoi! je vous dis qu'il a le délire, il a recommencé ses contes sur ces dames, vous savez; d'ailleurs, ce qui est acheté est acheté. Je ne peux pas priver le pharmacien de sa vente.

— C'est pas la bourse du baron que je vous dis d'épargner, c'est sa peau. Il a le ventre et l'estomac grêlés comme une vieille écumoire. On dirait qu'il a eu une petite vérole de sangsues. Mettez-les sur le compte, mais ne les lui mettez pas sur le ventre.

— On va vous suivre votre ordonnance tous de suite, monsieur Pierre. Avec ça que M. Crostencoupe ne s'en apercevrait pas demain; il chercherait les trous : il lui faut son compte de trous à cet homme. A propos de ça, prenez une centaine de sangsues au lieu de soixante-dix, parce qu'il y en a toujours quelques-unes qui ne mordent pas...

— Et que vous emportez chez vous, madame Humbert, pour les repasser aux pratiques?

— Tiens! est-ce que vous voulez que je les laisse se promener ici la canne à la main?

— Dites donc, madame Humbert, une idée!

— Qu'est-ce qu'il y a?



— Vous qui avez beaucoup pratiqué le malade, avez-vous jamais vu des sangsues se faire l'amour ?

— Voulez-vous vous taire, gros bête, dit madame Humbert en prudifiant sa voix : allez me chercher ce que je vous demande, et envoyez-moi avec un petit verre de vin et un biscuit. Je me sens l'estomac dans le dos et dans les talons.

— Voulez-vous du champagne ?

— Merci, je hais la mousse, ça m'acidule l'estomac. Donnez-moi toujours du même.

— Du bordeaux ?

— Oui, du bordeaux.

— Vous avez là un drôle de goût ; c'est un vin de coco qui endort.

— A propos de ça, n'oubliez pas mon café. Je me sens tout endormaillée.

— C'est bon, c'est bon ; on va vous donner ce qu'il vous faut. Je vas vous apporter tout ça ici moi-même. Louis ira chez le pharmacien.

— Le cocher ? il n'a pas dégrisé depuis à ce matin.

— Bon, c'est comme ça qu'il faut le prendre ; puisqu'il ne conduit jamais si bien que quand il est ivre-mort, il se mènera bien

lui-même quand il n'a qu'une petite pointe.

— Le vin ne vous fait pas de tort non plus; vous êtes aimable tout de même.

— Moi, est-ce que je suis gris ?

— Pas du tout ; vous avez des yeux qui brillent comme des portes cochères.

— C'est pour mieux vous voir, madame Humbert, dit le valet de chambre en s'approchant de la garde-malade, qui, contre la coutume, n'était ni trop vieille ni trop laide; trente ans, un bon embonpoint bien nourri. C'était mieux que ne méritait M. Pierre.

— Hé bien ! hé bien, monsieur Pierre, vous avez le vin trop tendre.

— Ah ! si vous vouliez l'être un peu.

— Et M. Humbert, qu'est-ce qu'il dirait?

— Tiens ! il y a donc un M. Humbert?

— Plait-il, s'il vous plait, s'il y en a un ; où croyez-vous donc que j'ai pris mon nom de madame Humbert? dans l'almanach, peut-être, ou dans la hotte d'un chiffonnier?

— Ne vous fâchez pas ; il y a tant de madames sans monsieur.

— C'est possible ; mais je ne suis pas de la *catéorie*, entendez-vous, M. Pierre ?

— Est-ce que ça empêche quelque chose, madame Humbert ? s'écria Pierre.

— Voulez-vous m'aller chercher mes sangsues, vilain rougeot! que si vous recommencez à me prendre comme ça, je vous en mets une sur le bout du nez.

— Au fait, ça les changerait et vous aussi.

— Ne dites donc pas de bêtises.

— J'aimerais mieux en faire.

— Drôle ! s'écria Luizzi d'une voix irritée.

Ce mot arrêta soudainement les entreprises amoureuses du valet de chambre. Il resta tout interdit, puis il se mit à rire en disant :

— Suis-je bête ! j'oublie qu'il est fou.

— Il a plus de bon sens que vous : tenez, voilà minuit qui sonne, le pharmacien sera fermé, et je n'aurai pas mes sangsues.

— On y va et on revient, répondit Pierre.

Et il sortit en envoyant des doigts un tendre baiser à madame Humbert.

— Hum ! grand landore, murmura la garde-malade ; si je voulais un amoureux, il serait un peu plus actif que toi.

Cette réflexion n'empêcha point madame Humbert d'arranger la table qui était près du lit du baron et d'en approcher deux bons fauteuils, signe non équivoque de l'espérance qu'elle avait de passer encore quelques moments avec le galant valet de chambre.

Nos lecteurs s'étonneront peut-être du silence de Luizzi durant tout cet entretien ; mais nos lecteurs n'oublieront pas que ce n'est pas la première fois que Luizzi se trouve en pareille position, ayant derrière lui une lacune de son existence vide de souvenirs. L'éponge glacée qu'on lui avait appliquée sur la face, et la menace immédiate de soixante-dix sangsues, l'avaient suffisamment averti que pour peu qu'il s'emportât il serait traité comme un fou : il comprit également que, dans l'ignorance où il était de ce qui lui était arrivé depuis sa dernière entrevue avec le diable, il pouvait dire de telles choses qu'il parût véritablement avoir perdu la raison ; il préféra donc garder le silence, et, moitié réfléchissant, moitié écoutant ce qui se disait, il chercha le moyen de sortir de la position gênante où on l'avait placé; il crut le moment favorable quand il se trouva seul avec madame Humbert, et pour lui prouver qu'il avait toute sa raison, il se mit à lui parler d'un ton languissant.

— Madame Humbert, j'ai soif.

— Dieu ! quelle éponge d'homme ! repartit la garde-malade ; il n'y a pas cinq minutes que je vous ai donné à boire.

— Pardon, madame Humbert, reprit dou-

cement Luizzi; il y a plus de cinq minutes, car voilà une demi-heure que vous causez avec Pierre.

— Tiens! reprit madame Humbert en prenant une bougie pour mieux voir le baron; tiens! si on ne dirait pas qu'il a sa raison, quand il parle comme ça.

— C'est que j'ai toute ma raison, madame Humbert; et une preuve, c'est que je vous prie de vouloir bien détacher un de mes bras pour m'aider à boire moi-même.

— Bon, repartit madame Humbert, la même histoire que l'autre jour; pour me jeter la tisane au nez, et m'arracher un bonnet de seize francs, tout neuf, de l'année dernière. Tenez, buvez et taisez-vous.

— Je vous jure, madame Humbert, je vous jure, reprit Luizzi, que je ne vous ferai aucun mal, et que je suis dans mon bon sens.

— C'est bon, c'est bon, repartit la garde-malade; buvez d'abord, et puis dormez.

— Qu'est-ce qu'il y a? dit Pierre en entrant avec une bouteille sous chaque bras, un saladier plein de sucre d'une main et une assiette de biscuits de l'autre.

— Il y a, dit madame Humbert en se retournant au moment où elle présentait une

tasse de tisane au malade; il y a qu'il est dans un de ses moments lucides et qu'il me demande de le détacher.

— Ne faites pas ça, reprit Pierre; vous devez vous rappeler la dernière fois, il nous a donné assez de peine pour le remettre au lit, si bien que j'y ai attrapé, pour ma part, une bonne douzaine de coups de pieds.

— Et tu ne peux pas les manquer, drôle, reprit Luizzi avec colère, lorsque je serai debout.

Le valet de chambre se plaça au pied du lit de son maître, ayant toujours ses bouteilles sous le bras, son saladier et son assiette à la main; il regarda le baron en lui faisant une grimace un tant soit peu avinée, et dit gracieusement :

— Plus que ça de pourboire! merci.

— Misérable! s'écria le baron en faisant un violent effort pour se soulever.

Dans ce mouvement, il heurta la tasse que lui présentait madame Humbert, et la renversa. La garde-malade s'écria avec colère :

— Faut-il être enragé de taquiner comme ça un homme fou! C'était la dernière tasse de tisane, et je la ménageais pour que ça lui fît toute sa nuit; maintenant il faut que j'en fasse d'autre, ou bien qu'il s'en passe.

— Tiens ! pardieu, il s'en passera, reprit Pierre.

— Ça vous est bien facile à dire ; il va hurler la soif toute la nuit, et je ne pourrai pas dormir une pauvre miette. Du reste, ça ne sera pas long ; il y a une bouilloire au feu, et je vas mettre ma ciguë dedans.

— Un moment, reprit Pierre, votre eau chaude doit d'abord nous servir à faire fondre ce léger morceau de sucre.

— Pourquoi faire ? repartit madame Humbert.

— C'est que, outre la bouteille de bordeaux, j'ai apporté là un cognac soigné, avec quoi nous allons faire un petit saladier d'eau-de-vie brûlée, que nous avalerons sans fourchette.

— Avez-vous une rage d'eau-de-vie brûlée! dit madame Humbert ; c'est tous les soirs à recommencer avec vous; ça finira par vous brûler le corps et l'âme, si bien qu'un jour vous prendrez feu comme un vieux paquet d'étoupes.

— Le feu est tout pris, repartit le valet de chambre en faisant une mine agaçante à madame Humbert.

— Allez-vous recommencer vos bêtises ? reprit celle-ci.

— Je parle du feu du punch, repartit Pierre

d'un air malin, voyez quelle belle flamme bleue ça fait !

— C'est vrai, ça vous rend tout vert, vous avez l'air d'un mort...

Tout à coup madame Humbert poussa un cri, et reprit avec un effroi véritable :

— Dieu ! que vous êtes bête, Pierre ; n'éteignez donc pas la lumière comme ça, ça me fait des peurs atroces.

Le valet de chambre, qui avait voulu faire une aimable farce, avait en effet soufflé sur les bougies et s'était posé derrière la flamme du punch. Son visage, éclairé par cette lueur sinistre, avait pris une teinte verdâtre, et l'horrible grimace qu'il faisait pour donner plus de charme à sa plaisanterie lui prêtait un aspect effrayant. Il laissa échapper un son rauque et prolongé de sa poitrine, et madame Humbert tout épouvantée se prit à dire :

— Voyons, Pierre, en voilà assez, rallumez les bougies.

— Heu eu eu... fit Pierre d'une voix sépulcrale.

— C'est une horreur, s'écria madame Humbert, peut-on faire des bêtises comme ça?

— Heu eu eu..... fit Pierre d'une voix encore plus formidable.

— Tenez, si vous ne finissez pas, je vais appeler, dit madame Humbert véritablement tremblante, et en se dirigeant du côté de la porte.

— Vous ne sortirez pas d'ici, repartit Pierre d'une voix caverneuse ; je suis venu de l'enfer pour vous emporter toi et ton malade.

— Voulez-vous vous taire, criait madame Humbert, Pierre, Pierre, taisez-vous donc.

— Je ne suis pas Pierre, je suis le diable.

— Satan, est-ce toi? s'écria Luizzi dont l'imagination ébranlée par une longue maladie devait se laisser prendre facilement à une scène qui pour lui pouvait n'avoir rien de surnaturel.

A cette interpellation du baron, le valet de chambre et la garde-malade poussèrent un grand cri et se jetèrent l'un contre l'autre, tandis que Luizzi, dans son délire, continuait de s'écrier :

— Satan, viens à moi, Satan, je t'appelle.

— Vous en avez fait une belle, dit madame Humbert toute tremblante, voilà que vous l'avez remis dans un pire état qu'il y a huit jours; il recommence à invoquer le diable comme un enragé.

— Ce serait tout de même drôle, dit Pierre

d'une voix qu'il s'efforçait vainement de rendre rassurée, ce serait tout de même drôle si le diable avait paru.

— Voyons ! finissez, reprit madame Humbert avec impatience, ou je vais appeler quelqu'un.

Elle ralluma les bougies, pendant que Pierre versait de l'eau-de-vie brûlée dans les verres.

— Tenez, lui dit-il, prenez-moi ça, ça vous remettra un peu, car vous avez eu une fière peur.

— Ne faites donc pas tant le fier, reprit la garde-malade, vous êtes blanc comme un linge. Donnez-m'en donc encore un petit verre : ça m'a porté un coup si terrible quand il s'est mis à appeler le diable, que mes jambes tremblent encore dessous moi.

En parlant ainsi elle s'assit devant la table, Pierre se plaça près d'elle ; et, tout en lui versant un verre de punch il lui dit :

— C'est pourtant pas la première fois que vous entendez le baron appeler le diable.

— Pardi non, repartit madame Humbert en buvant son verre à petits coups, il n'a pas fait autre chose dans tout le commencement de sa maladie.

L'espèce d'hallucination qui avait saisi le ba-

ron s'était dissipée devant l'effroi de la garde-malade et du valet de chambre ; et, bien persuadé qu'il n'obtiendrait rien d'eux en leur parlant raisonnablement, il se résigna au silence, décidé à écouter tranquillement leur conversation quoi qu'ils pussent dire, et cela dans l'espoir d'apprendre quelque chose sur lui-même.

— C'est tout de même une drôle de folie, dit Pierre, que de s'imaginer qu'on a le diable à ses ordres.

— Il y en a de bien plus extraordinaires que celle-là, et moi qui vous parle j'en ai vu de bien étonnantes ; j'ai servi pendant un an entier une jeune fille de la Gascogne, qui s'imaginait avoir fait un enfant et avoir été enfermée pendant sept ans dans un souterrain.

Malgré sa résolution de se taire, Luizzi fut tellement surpris par cette nouvelle, qu'il s'écria tout à coup :

— N'est-ce pas Henriette Buré ?

La garde-malade se recula violemment, et Pierre lui dit :

— Qu'avez-vous donc ?

— C'est son nom, repartit la garde-malade ; d'où donc votre maître sait-il ça ?

— Bon, il est Gascon aussi, il aura connu

ça dans son pays. Laissez-le tranquille jaboter tout seul, et racontez-moi cette histoire-là.

— Je n'en sais pas autre chose, si ce n'est qu'elle a été amenée ici par un monsieur de sa famille. Du reste elle n'est pas méchante du tout, et elle ne fait pas autre chose que d'écrire son histoire depuis le matin jusqu'au soir.

Ce que Luizzi venait d'entendre lui causa un véritable effroi, il comprit comment avec cette accusation de folie on pouvait séquestrer jusqu'à la tombe la révélation de certains crimes. Il songea que lui-même était considéré comme insensé, et que peut-être il avait autour de lui des gens intéressés à accréditer cette opinion. Il venait de reconnaître qu'il sortait d'une maladie où le délire avait longtemps régné. Pendant ce temps il avait pu raconter les aventures de madame du Bergh et de madame de Fantan, et si le bruit en était arrivé jusqu'à ces deux femmes, il n'était pas douteux qu'elles avaient dû plus que personne prétendre qu'il était fou. Il pensa aussi que ce n'était pas seulement durant quelques jours qu'elles avaient besoin de cette opinion sur son compte, et Luizzi dut craindre qu'elles ne tentassent tous les moyens de faire

disparaître du monde un homme qui avait montré qu'il connaissait le secret de toutes leurs infamies.

Le silence qui avait suivi la réponse de madame Humbert avait donné à Luizzi le temps de faire toutes ces réflexions. Le silence avait été occupé par l'absorption de quelques biscuits légèrement arrosés de punch, et Pierre reprit :

— C'est tout de même singulier qu'un être perde comme ça sa raison tout d'un coup, et sans dire gare.

— Est-ce que votre maître n'avait jamais donné des signes de folie avant ces dernières six semaines?

— Non, dit Pierre. D'ailleurs, il n'y avait guère que quinze jours que j'étais à son service, et il était à peu près comme tout le monde, si ce n'est que quand il était enfermé il avait l'habitude de parler tout seul.

— Et ça ne vous a pas averti? dit madame Humbert.

— Ma foi non, répondit le valet de chambre, parce que je sortais précisément de chez un député, qui passait toute sa journée à déclamer devant une grande glace posée en face d'une petite tribune qu'il avait fait faire dans

son salon pour s'exercer à avoir de l'éloquence.

— Il devait avoir l'air d'un fameux bobêche! reprit la garde-malade.

— Bien au contraire, repartit le valet de chambre, c'est un avocat en grande réputation, et qui passe pour avoir plus d'esprit qu'il n'est gros.

— C'est égal, ça doit être bien bête un homme qui est là en face d'un miroir et qui se fait des discours à lui-même.

Luizzi, qui voyait la conversation s'égarer loin de ce qui l'intéressait, voulut la ramener sur lui-même et demanda encore une fois à boire.

— Est-il altéré ce soir! dit madame Humbert avec humeur.

— Avec ça que la tisane que vous lui avez donnée a dû joliment le rafraîchir : elle est toute tombée dans les draps.

— Tiens, c'est vrai, et j'ai oublié d'en faire d'autre; et maintenant voilà qu'il n'y a plus d'eau dans la bouilloire et qu'il faut que je rallume le feu.

— Ne vous donnez pas la peine, madame Humbert, je m'en vais arranger cela. Où est le paquet qu'il faut mettre dedans?

— A gauche, là, sur la cheminée, près de

cette petite sonnette d'argent qui a une si drôle de forme.

Luizzi, à ce mot, souleva sa tête et aperçut son talisman. Le premier sentiment qu'il éprouva fut une vive satisfaction ; mais peu à peu, en réfléchissant à la position où l'avaient conduit les confidences du diable, il se promit bien de ne plus avoir recours à lui. Pendant que Pierre préparait la tisane et que madame Humbert continuait la dégustation de l'eau-de-vie brûlée, le cocher entra, portant d'une main un bocal de sangsues, et de l'autre un énorme paquet de farine de graine de moutarde. Cette vue, mieux que toutes ses réflexions, inspira à Luizzi l'idée de se tenir en repos. Il frémit de penser qu'on allait lui appliquer de pareils topiques, et pour que le désir de lui porter secours ne vînt pas à ces deux excellents serviteurs, il feignit de dormir. Pour rendre la comédie plus complète, il essaya même d'un léger ronflement.

— Hein! fit Pierre en se retournant, Dieu me damne, je crois qu'il râle.

— Sûr, dit le cocher en s'avançant vers le lit.

— Pas possible, dit madame Humbert en se soulevant à peine de son fauteuil.

— Ça ne m'étonnerait pas, reprit Pierre, qui vint à son tour examiner le malade, il y a plus de huit jours qu'il nous lanterne comme ça ; tâtez-y donc un peu le pouls.

Madame Humbert se leva à son tour, mais l'eau-de-vie brûlée ayant agi plus qu'elle ne pensait, elle arriva en trébuchant, et au lieu de prendre le poignet du malade pour y chercher le pouls qui battait encore vigoureusement, elle promena son doigt sur le dos de la main. Ne sentant point les pulsations de l'artère, elle répondit doctoralement :

— Ma foi, je crois que c'est fait.

—*Requiescat in pace*, dit Pierre en lui jetant le drap sur le visage, j'ai mon beurre fait.

— *De profundis*, répondit le cocher en nasillant, les chevaux ont mangé tout le foin et toute l'avoine.

— Un moment, dit madame Humbert, je suis responsable, ne touchez pas aux effets, ça se reconnaît; l'argent comptant, je ne dis pas.

—Y en a pas d'argent comptant, dit Pierre.

— D'où le sais-tu ? repartit le cocher ; t'as donc visité les commodes et les secrétaires ?

— Je te dis que je sais qu'il n'y en a pas.

— Bon, bon, bon, fit le cocher, compte là-

dessus, les commissaires de police ne sont pas faits rien que pour les chiens : tu vas me donner tout de suite ma part, ou je vais chez le magistrat et je babille.

— Avise-t'en, et je te ferai demander si depuis six semaines les chevaux ont mangé six cents bôttes de foin et vingt sacs d'avoine.

— Pierre a raison, dit madame Humbert, il ne se mêle pas des affaires de l'écurie, ne vous mêlez pas des affaires de la chambre.

— Combien qu'il vous donne donc de remise pour prendre ainsi son parti ?

— Rien du tout, entendez-vous bien ? je suis une honnête femme, et je n'ai jamais rien pris que ce que les malades m'ont donné, et M. Pierre est témoin que tout à l'heure le défunt m'a offert une demi-douzaine de couverts d'argent pour me récompenser des bons soins que je n'ai cessé de lui prodiguer.

— C'est-il écrit quelque part ? dit Louis.

— Non, puisqu'il est toujours *hermétiquement* lié dans son lit.

— Eh bien, repartit le cocher, si vous ne mangez jamais que dans cette argenterie-là, vous courez grand risque de vous servir votre soupe avec vos doigts.

— C'est vrai tout de même, reprit Pierre ;

c'est bien fâcheux qu'on n'ait pas pu lui donner l'idée d'un testament à cet homme, je parie qu'il nous aurait fait des rentes à tous.

— C'est possible, repartit Louis, il était un peu bête : mais ce qui est fait est fait, n'y pensons plus, et tâchons de nous arranger entre nous comme d'honnêtes gens que nous sommes.

— Soit, dit Pierre, asseyons-nous là et parlons bas, il ne faut pas que le groom puisse nous entendre.

— Ouiche ! je l'ai laissé qui ronflait sur le canapé du salon, et s'il s'éveille ce ne sera pas pour venir nous déranger, mais pour aller se fourrer dans son lit.

— Ferme toujours la double porte, reprit le valet de chambre, et assemblons-nous un peu en conseil.

Luizzi entendit au mouvement des chaises que les trois nobles interlocuteurs avaient pris place autour de la table, et le choc des verres lui apprit que l'exercice de l'eau-de-vie brûlée avait recommencé.

— Voyons, dit Louis, sois franc, Pierre, qu'est-ce que tu as trouvé dans le secrétaire?

— Dix mille cinq cents francs, répondit le valet de chambre, et pas un sou de plus.

— Parole d'honneur?

— Parole d'honneur! Et toi, combien as-tu eu de l'avoine et puis du foin?

— Onze cent vingt-deux francs.

— Ce n'est pas lourd, dit madame Humbert.

— Dame! fit le cocher, chacun apporte ce qu'il a.

— Ma foi, pour un homme riche à millions, reprit madame Humbert, vous ne ferez pas là un bien riche héritage.

— Il est vrai de dire, repartit Louis, qu'un bon testament nous aurait mieux été. Est-ce qu'il n'y pas moyen d'en avoir un?

— Je ne sais pas assez bien écrire, reprit Pierre; d'ailleurs, monsieur avait une écriture de pieds de mouches tout à fait drôle.

— Est-ce que vous en avez pas là? dit madame Humbert.

— Je ne sais pas, répondit le valet de chambre; je n'ai jamais vu l'écriture de monsieur que quand il me donnait des petits billets à porter.

— Cré mâtin! dit Louis en frappant sur la table, que les gens instruits sont heureux! Penser que j'ai des gueux de parents qui ne m'ont pas seulement appris à écrire et que je

manque peut-être ma fortune à cause de cela!

Malgré l'horreur que Luizzi éprouvait à entendre un pareil entretien, l'idée de ce testament lui donna une espérance. Au moment où le cocher frappa sur la table avec violence, il laissa échapper un long soupir, et les trois interlocuteurs épouvantés écoutèrent attentivement.

— Louis, Pierre, murmura doucement le baron.

— Il n'est pas mort, se dirent tout bas les trois interlocuteurs; et Pierre, qui était le mieux assuré sur ses jambes, alla tirer le drap du lit de dessus le visage de son maître.

— Ah! c'est toi, mon bon Pierre, dit Luizzi comme s'il revenait à lui; où suis-je donc, et que m'est-il arrivé?

— Tiens! dit tout bas madame Humbert, on dirait que la raison lui est revenue.

— Quelle est cette dame? demanda le baron, en s'adressant à Pierre.

— Je suis votre garde-malade, répondit madame Humbert en saluant.

— Il y a donc bien longtemps que je suis en danger? repartit le baron.

Les domestiques se regardèrent entre eux, n'étant pas très-assurés que ce fût un véritable

retour à la raison. Cependant Louis reprit :

— Voilà six semaines que vous êtes au lit, M. le baron.

— Et depuis ce temps-là vous me veillez chaque nuit, mes enfants ?

— Ça, c'est vrai, dit Pierre, nous ne nous sommes guère couchés que le jour depuis votre maladie.

— Vous recevrez la récompense de ce zèle, repartit Luizzi, soit que je guérisse ou que je succombe, car je me sens bien faible.

— J'ai été chercher des sangsues, si monsieur en veut, ça le remettra peut-être ?

— Je crois que c'est inutile, dit Luizzi. Je voudrais avant toutes choses pouvoir écrire un mot à mon notaire.

Les domestiques se regardèrent.

— Je ne crains pas la mort, reprit Luizzi ; mais enfin on ne sait pas ce qui peut arriver, et il est nécessaire que je mette un peu d'ordre dans mes affaires. Je ne vous oublierai pas, mes enfants, je ne vous oublierai pas.

La ruse de Luizzi eut tout le succès possible, quelque grossière qu'elle fût. C'est qu'elle s'adressait directement à la cupidité, et il faut reconnaître que si cette passion est l'une des plus ingénieuses à se créer des moyens d'arri-

ver, quand elle agit de son seul mouvement, elle est aussi la plus facile à se laisser prendre aux appâts les moins déguisés. C'est le propre de tous les instincts voraces, physiques et moraux.

Le désir que le baron venait de témoigner fut rapidement accompli. Cependant il remarqua que Pierre et madame Humbert tenaient un conciliabule à voix basse, tandis que Louis lui donnait l'encre et le papier nécessaires. Une nouvelle frayeur saisit le baron. En effet, s'il faisait venir un notaire et lui confiait un testament, ne devait-il pas craindre qu'une fois persuadés qu'il renfermait des dispositions favorables pour eux, les misérables qui l'entouraient ne voulussent hâter le moment où ils en pourraient profiter? Et il s'arrêta pour chercher un moyen de prévenir ce nouveau danger.

— M. le baron n'écrit pas, lui dit Louis en l'examinant.

— Hé! comment veux-tu qu'il écrive? dit Pierre; tu sais bien qu'il n'a pas les mains libres.

Et aussitôt, s'étant approché, il écarta les couvertures et défit les liens qui attachaient les bras du baron. Luizzi tira ses mains de son lit avec une joie d'enfant; mais cette joie

se calma aussitôt, à l'aspect de l'horrible maigreur de ses bras. Le malade dont le visage dépérit de jour en jour et qui suit, dans un miroir, les ravages de sa maladie, se rend difficilement un compte exact de l'altération graduelle de ses traits; mais celui qui se voit tout à coup, après un long espace de temps, et qui découvre l'état où le mal l'a réduit, celui-là éprouve le plus souvent une terreur qui lui est plus fatale que ce mal même. Il en fut ainsi pour Luizzi; et à peine eut-il vu ses bras, qu'il s'écria d'une voix épouvantée :

— Un miroir ! donnez-moi un miroir !

La servilité obséquieuse qui avait fait place dans l'âme des domestiques à l'ignoble indifférence qu'ils montraient auparavant, ne résista pas à ce désir du baron, et madame Humbert remit un miroir à Luizzi, et le posa sur son séant. Quand il se vit alors avec son visage pâle, sa barbe longue, ses cheveux en désordre, ses yeux hagards et brillants de fièvre, le nez pincé, les lèvres blanches, il resta un moment immobile à se contempler : ce prétendu courage, dont notre héros se croyait si bien pourvu, s'évanouit soudainement, et il se laissa aller à s'écrier en larmoyant :

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !

Puis, laissant échapper le miroir, il retomba sur son lit dans un état d'affaissement et de désespoir véritables, laissant couler de ses yeux de grosses larmes qu'il ne cachait pas à la curiosité avide de ses domestiques, car en ce moment sa lâcheté avait vaincu sa vanité, ce courage de la plupart des hommes. Il semble que les bons serviteurs de Luizzi furent véritablement alarmés de ce spasme de faiblesse, car madame Humbert lui dit de la voix la plus douce possible :

— Est-ce que M. le baron ne veut pas écrire à son notaire ?

— Je suis donc bien mal ? dit Luizzi en regardant la garde-malade d'un œil inquiet.

— Non, monsieur, non ; mais les bonnes précautions sont bonnes à prendre, et toujours est-il qu'il vaut mieux mourir après s'être mis en règle avec les hommes et avec Dieu.

— Avec Dieu ! repartit Luizzi en éclatant en larmes, avec Dieu ! moi me réconcilier avec Dieu ! jamais, jamais ; l'enfer s'est emparé de moi, et...

— Put ! voilà que ça le reprend, dit Pierre ; c'était une fausse joie. Voyons, il faut le rattacher.

— Oh ! reprit Luizzi presque en pleurant,



ne me liez pas, je vous en prie : je ne dirai rien, je me tairai, mais ne me liez pas. Je vais écrire ; je vais écrire à mon notaire.

Cette nouvelle assurance fit encore son effet, et Luizzi prit la plume qu'on lui présentait. Mais il ne voyait pas le papier ; sa main ne savait plus conduire sa plume ; il put à peine tracer quelques mots, et, épuisé par ce dernier effort, il retomba sur son lit.

— Dépêche-toi, Louis, dit Pierre à voix basse, il n'y a pas de temps à perdre.

Le cocher sortit rapidement et ferma la porte avec bruit.

— Ne me laissez pas seul, dit Luizzi tremblant ; ne me laissez pas seul.

Pierre et madame Humbert s'assirent en silence à côté du lit, observant les moindres mouvements du malade, et s'empressant d'arranger son oreiller et de le placer le plus commodément possible. Tout le désordre de la chambre avait disparu, enlevé par Pierre, pendant que Luizzi écrivait, de façon que lorsqu'il regarda de nouveau autour de lui, il ne vit plus les traces de cette orgie nocturne dont il avait été le témoin. La tête affaiblie par sa maladie et par le choc des vives impressions que lui avait causées la scène honteuse qui venait

de se passer, il eut peine à garder une conscience exacte de tous ses souvenirs, et bientôt il en arriva à se demander si ce n'était pas encore un des rêves de son délire. Rassuré par ce doute, il se laissa aller à une somnolence fiévreuse, qui lui représentait tantôt sa maison au pillage, tantôt des myriades de sangsues le poursuivant de tous côtés. Enfin la lassitude l'emporta; il s'endormit tout à fait et ne s'éveilla le lendemain que lorsque le jour commençait à se lever.

Ce fut le bruit de la sonnette de son appartement, violemment agitée, qui l'arracha à son sommeil; puis il vit entrer Pierre qui dit tout bas à madame Humbert, d'un ton affairé :

— Voilà le notaire.

Louis entra un moment après, et madame Humbert leur répondit à voix basse :

— Il dort.

Le baron résolut de profiter de l'erreur de ses domestiques pour s'assurer de la vérité de ce qui s'était passé durant la nuit. Il écouta donc ce qu'ils se disaient entre eux.

— Tu as été bien longtemps, dit Pierre à Louis.

— C'est que je n'ai pas trouvé le notaire chez lui; on m'a dit qu'il était allé au concert

dans le faubourg Saint-Germain, et il m'a fallu courir du boulevard à la rue de Babylone. Arrivé là, je l'ai fait demander, mais un valet de pied m'a déclaré n'avoir pu le trouver dans les salons, et j'allais m'en revenir, lorsqu'un cocher de mes amis, qui me demandait ce que j'étais venu chercher, m'a appris qu'il venait de voir partir la voiture du notaire, et qu'il avait entendu donner l'ordre de le mener place Royale, chez un de ses clients qui donnait un grand bal. J'ai couru jusque-là et je n'ai pas eu de peine à le faire demander, attendu qu'ils n'étaient plus que quatre ou cinq attablés à une partie d'écarté. Il m'a fallu attendre encore une grande heure et demie, parce que la partie était un peu chaude ; enfin je l'ai attrapé au passage et je vous l'amène en bas de soie et en claque.

— C'est bon, dit Pierre ; pourvu que le baron ne soit pas retombé, c'est tout ce qu'il faut.

— S'est-il aperçu de quelque chose ? reprit Louis.

— De rien, repartit le valet de chambre ; il a cru que nous étions en train de le veiller.

A ce moment un bruit de voix se fit entendre dans le salon, et le docteur Crostencoupe entra suivi du notaire Bachelin.

— Je vous dis que c'est impossible, disait le docteur d'un ton impératif; ces imbéciles auront pris un moment de folie tranquille pour un retour à la raison, il y a encéphalite aiguë et persistante, nous sommes bien loin d'une guérison.

— Diable! répondit alors le notaire, ce n'était pas la peine de me déranger et de me faire lever à une pareille heure. Quand on a veillé une partie de la nuit pour ses affaires, il n'est point agréable de se lever au point du jour.

— Vous avez parfaitement raison, repartit le médecin; mais votre présence ici est, je crois, très-inutile.

— J'en serais désolé, dit le notaire; voyons cependant M. de Luizzi, et assurons-nous de son état.

Ils s'approchèrent tous deux et Luizzi ouvrit les yeux pour voir le médecin à qui il était confié. C'était un homme d'une taille très-élevée, le front chauve, quoiqu'il ne parût pas d'un âge avancé, mis avec une élégance particulière, et portant sa tête d'une façon toute théâtrale. Il se posa au pied du lit du baron, et le regardant fixement avec un léger froncement de sourcils, il tendit le doigt vers lui et dit d'une façon toute doctorale :

— Voyez : les traits sont saillants, la face est pourpre et vultueuse, les yeux sont rouges et animés, le globe de l'œil est en rotation, le mouvement respiratoire est irrégulier et tremblotant, la peau est halitueuse, la maladie n'a pas diminué d'intensité.

— Je crois que vous vous trompez, docteur, reprit doucement le baron.

— Voyez, repartit M. Crostencoupe en souriant, il y a encore délire; il dit que je me trompe.

— Je vous jure, docteur, reprit Luizzi, que j'ai toutes mes facultés, et la meilleure preuve que je puis vous en donner, c'est que voici les raisons qui m'ont fait appeler mon notaire.

Aussitôt le baron se mit à raconter au médecin la manière dont il était soigné par ses domestiques et leurs projets en cas de mort.

— Dieu de Dieu ! s'écria madame Humbert, en voilà-t-il une lubie; j'ai passé la nuit tranquillement toute seule à côté de lui; et j'ai été obligée d'aller éveiller Louis qui dormait dans l'antichambre.

— Une preuve, reprit Pierre d'un air courroucé, c'est qu'on n'a qu'à voir dans le secrétaire et dans les armoires s'il manque quelque chose.

— C'est bon, c'est bon, dit M. Crostencoupe, vous n'avez pas besoin de vous défendre : il est bien certain que la folie continue.

— Mais c'est vous qui êtes fou, s'écria Luizzi furieux en se levant sur son séant.

— Comment, vous l'avez détaché? reprit vivement le docteur en voyant ce mouvement violent.

— Dame! il a bien fallu pour qu'il pût écrire à M. le notaire, repartit madame Humbert.

— Allons, remettez-lui ses liens, dit le docteur.

— Ne vous en avisez pas, misérables, cria Luizzi avec une fureur croissante.

— Dépêchons, dépêchons, reprit le médecin, ne faites nulle attention à ses cris.

— Qu'est-ce qu'il y a, qu'est-ce qu'il y a? dit le notaire en s'éveillant en sursaut; car, fatigué de la nuit qu'il venait de passer à ce qu'il appelait ses affaires, il s'était assis sur un fauteuil et s'était laissé gagner par le sommeil pendant le récit de Luizzi.

— Mon Dieu, repartit le médecin, le délire reprend avec plus de violence que jamais.

— M. Bachelin, criait Luizzi, venez à mon aide : c'est un assassinat prémédité.

— Vous l'entendez, reprit le docteur, la folie est complète.

— Envoyez-moi un autre médecin, disait Luizzi, je ne connais pas celui-là; c'est un intrigant, un misérable; je suis dans les mains de gens qui spéculent sur ma mort.

— Attachez-le plus solidement que jamais, disait le docteur, tandis que le baron se défendait le mieux qu'il pouvait. Enfin, épuisé de forces, suffoquant de rage, il tomba affaissé et haletant sur son lit.

— Pauvre homme! dit le notaire en le regardant, lui que j'ai vu si fort et si gaillard. Ce sera un bel héritage pour les Crémancé.

— Jamais, reprit Luizzi, ma fortune n'ira à une famille à laquelle appartient l'infâme madame de Fantan.

— Bon! le voilà tout à fait reparti, dit le médecin. Éloignez-vous, monsieur; l'idée d'un testament ne peut que l'exaspérer encore plus.

Le notaire jeta en partant un regard de pitié sur le malheureux Luizzi, et emporta sa dernière espérance.

Dès que le médecin fut seul, il reprit en s'adressant à madame Humbert :

— Voyons, quel a été cette nuit l'effet des sangsues et des sinapismes?

— Je ne les ai pas appliqués, la nuit ayant été très-calme.

— C'est peu probable, jamais le pouls n'a été si agité. Vous allez les lui appliquer immédiatement. Vous pourrez en mettre cent.

— Très-bien, dit madame Humbert.

— Je reviendrai ce soir, reprit le docteur, voir où nous en sommes.

Et il sortit aussitôt.

Dès qu'il ne fut plus dans la chambre, les trois domestiques se regardèrent en face et semblèrent s'interroger; mais sur un signe de Pierre, ils sortirent à leur tour et laissèrent Luizzi seul.

Le malheureux baron resta donc en présence de ses réflexions. Il était entre les mains d'un bourreau ignorant qui devait le tuer de toute nécessité par ses remèdes, et au pouvoir de domestiques dont il avait dévoilé les coupables projets sans persuader personne, et qui avaient un intérêt certain à ce qu'il ne se rétablît point, pour éviter le châtiment qu'il pourrait vouloir leur infliger. Luizzi se sentit perdu. Il n'avait nul moyen de prévenir ses amis, et d'ailleurs pouvait-il dire qu'il eût des amis? C'en était fait de lui, sans doute. Ses domestiques tenaient un conciliabule dans l'anticham-

bre pour consommer un crime devenu nécessaire. Que faire, que devenir, à qui s'adresser? Au diable. Luizzi recula encore devant l'idée de se remettre en rapport avec cet agent infernal : n'était-ce pas lui qui l'avait mis dans l'épouvantable position où il se trouvait, et peut-être Satan ne l'en retirerait-il que pour le plonger dans une position plus abominable. Cependant c'était sa seule ressource, et dans l'abandon où il se trouvait de tout secours humain le baron appela Satan. Mais Satan ne parut pas, et Luizzi reconnut que cette espérance encore lui était enlevée. En effet la sonnette souveraine était hors de sa portée, et il n'avait pas plus de moyen de faire obéir son esclave infernal que ses domestiques humains.

Grâce à cette impossibilité, l'espoir que Luizzi avait mis en Satan en désespoir de tout autre lui parut un moyen assuré de salut qui lui était enlevé, et il le désira d'autant plus ardemment qu'il ne pouvait plus en user; il déplora amèrement de n'avoir pas profité des moments où ses domestiques lui obéissaient pour demander son talisman, et il s'écria dans un moment de rage :

— Oh! je donnerais dix ans de ma vie pour avoir cette sonnette!

— Vrai? dit le diable en paraissant soudainement au pied de son lit.

— Ah! c'est toi, Satan, lui dit Luizzi, délivre-moi, sauve-moi.

— Et tu me donneras dix ans de ta vie?

— Ne m'en as-tu pas déjà assez pris?

— Pas assez, puisque tu as fait tant de sottises.

— C'est toi, infâme, qui m'y as poussé.

— En t'obéissant.

— En me cachant la vérité.

— En te la disant. Seulement, baron, sache bien une chose, c'est que celui qui a fait ce monde est un habile ouvrier. Quand il a mis aux yeux des hommes des paupières, ç'a été pour qu'ils ne devinssent pas aveugles sous l'éblouissante clarté du soleil. Quand il leur a donné l'ignorance, l'erreur, la crédulité, c'est pour qu'ils ne devinssent pas idiots et fous devant la foudroyante lueur de la vérité.

— S'il en est ainsi, je n'ai donc plus rien à te demander?

— Cela te regarde.

— Puis-je me sauver de la position où je suis?

— Tu le peux.

— Eh bien! rends-moi seulement cette sonnette.

— Non, parbleu, c'est du bon temps que je prends, je suis libre.

— Pourquoi donc es-tu venu?

— Parce que tu m'offrais un marché avantageux.

— Je ne veux pas l'accomplir.

— Tu en es le maître.

— Dix ans de ma vie, dit Luizzi douloureusement, jamais!

— A quoi donc t'a-t-elle servi, que tu y tiennes tant?

— C'est précisément parce qu'elle ne m'a servi à rien que je veux ménager ce qui m'en reste.

— Eh bien, reprit le diable, en échange de ce mot-là, je te donnerai un conseil. Tu viens de dire la plus haute des vérités ; l'homme ne tient tant à sa vie que parce qu'il en a fait un mauvais ou un ennuyeux emploi ; il croit sans cesse que le lendemain lui donnera ce qu'il a laissé échapper la veille, et il court toujours après une chose qu'il a toujours laissée derrière lui.

— Tu n'es pas changé, maître Satan, et tu fais toujours de la morale. Quel est ce conseil que tu veux me donner?

— Marie-toi, lui dit le diable.

— Moi ! s'écria Luizzi.

— Vois, mon maître ; si tu n'étais pas seul en ce moment, rien ne serait de tout ce qui t'arrive.

— C'est un piége que tu me tends.

— C'est un marché que je te propose. Prends une femme, je te tire de ton lit sans te demander rien.

— Une femme de ta main, ce serait un triste présent.

— Tu choisiras, je ne m'en mêlerai pas le moins du monde.

— Tu sais que je choisirai mal.

— Foi de Satan, je n'y ai pas regardé, mais j'ai la chance pour moi. Tu es vain, tu es faible, tu es riche, tu tomberas sur quelque intrigante.

— Et quel est le délai que tu m'imposes?

— Six mois.

— Et si au bout de ce temps je n'ai pas choisi?

— J'aurai dix ans de ta vie.

— Mais si je me marie, quel profit en retireras-tu ?

— C'est ma liberté que j'achète, dit Satan en riant, ta femme te donnera assez à faire pour que tu ne t'occupes plus de moi. Tu es vain, tu

la prendras jolie, par conséquent tu seras jaloux; énorme occupation. Tu es faible, c'est-à-dire que tu seras le serviteur de tous ses caprices; tu es riche, cela lui donnera le droit d'en avoir assez pour que tu n'aies pas de temps à perdre avec moi.

— Tu profites de tes avantages, Satan, tu n'oserais me parler ainsi si j'avais ma sonnette.

— Tu vois bien que je ne suis pas si diable qu'on le dit, puisque j'agis comme un homme.

— Ton conseil, j'en suis sûr, est une perfidie.

— Saint Paul a dit : *Melius est nubere quàm uri*, il vaut mieux se marier que brûler.

— Mais enfin, dois-je périr ici?

— Qui sait?

— Tu veux être trop fin, Satan, reprit Luizzi en riant; je t'ai pris à ton propre piége; tu m'as demandé dix ans de ma vie, c'est que j'ai encore dix ans à vivre.

— Oui! mais de quelle manière? Tu es entre les mains d'un médecin qui te croit fou.

— Il faudra bien qu'il reconnaisse le contraire.

— Crois-tu qu'Henriette Buré soit folle?

— Plaît-il? s'écria Luizzi, et tu penses que

je pourrais aller finir mes jours dans une maison d'aliénés?

— Il y en a de plus raisonnables que toi qui y sont morts.

— Tu calomnies la société, Satan.

— Je t'en ferai juge un jour.

— Quand cela?

— Peut-être demain, peut-être dans dix ans, cela va dépendre de la résolution que tu prendras.

— Mais enfin, ne peux-tu me dire une seule chose? La honteuse scène que j'ai vue cette nuit était-elle vraie, ou bien était-ce l'effet de mon délire?

— Tu as bien vu, tu as bien entendu.

— Cela fait lever le cœur, dit Luizzi.

— C'est que tu es malade, baron, et que tu as le goût dépravé.

— Prêcheur de vice, oseras-tu le défendre même sous cette ignoble forme? reprit le baron.

— Bon! fit le diable, je laisse faire à la bonne compagnie.

— A la bonne compagnie? reprit Luizzi.

— A la meilleure et à la plus bégueule, mon cher, reprit le diable en soufflant du bout des lèvres comme s'il eût été assailli par une mau-

vaise odeur, seulement tu as eu en action l'avant-goût d'une littérature qui fera fureur dans quelques années.

— En France? demanda Luizzi, chez le peuple le plus élégant et le plus spirituel du monde?

— Oui, mon maître, chez le peuple le plus élégant et le plus spirituel; il se créera bientôt une littérature consacrée à l'histoire de la loge, de la mansarde, du cabaret; les héros en seront des portiers, des marchands d'habits, des revendeuses à la toilette; la langue sera un argot honteux, les mœurs des vices de bas étage, les portraits des caricatures stupides...

— Et tu crois qu'on lira de pareils ouvrages?

— On les dévorera, grandes dames et grisettes, magistrats et commis d'agent de change.

— Et l'on estimera de pareilles productions?

— Je n'ai pas dit cette bêtise. Il en sera de cette littérature comme d'une femme galante, on la méprise et on court après elle.

— C'est bien différent.

— C'est absolument la même chose, baron; c'est le privilége des plaisirs faciles. Pour se plaire à l'amour d'une femme distinguée, il faut de la hauteur dans le cœur et dans les idées; il faut savoir trouver son bonheur dans

un mot, dans un regard, dans un geste, dans quelque chose de délicat et de voilé, de saint et de grave ; avec une fille de joie, au contraire, le plaisir vient au galop, bien franc, bien ouvert, bien débraillé : on n'a aucune peine à le poursuivre ; il se jette à votre cou, il vous excite, il vous entraîne, il vous égare. Le lendemain matin on en rougit, le soir on recommence. Il en est de même en littérature ; on ne racontera pas à tout venant qu'on a été dans un mauvais livre ; mais on y va.

— Et des scènes pareilles à celles que j'ai vues pourront y prendre place ?

— Ne dois-tu pas écrire mes mémoires ?

— Et tu veux qu'un pareil tableau s'y trouve ?

— Pourquoi non ? Crois-tu qu'à la distance où je suis de l'humanité je fasse beaucoup de différence entre les vices d'un grand seigneur et ceux d'un manant ? Crois-tu que pour celui qui voit l'homme à nu, l'habit qui recouvre ses difformités soit une chose importante ? Tu as vu la cupidité dans sa plus basse expression ; veux-tu la voir dans ce qu'on appelle le monde ?

— Qu'entends-tu par le monde ?

— Oh ! il y en a de bien des étages ; mais

je n'y ai jamais vu de différence que dans la tenue et le mystère.

— C'est-à-dire qu'il y a plus d'hypocrisie en haut qu'en bas. Ce n'est qu'un vice de plus.

— Mon bon ami, dit Satan, l'hypocrisie, à la bien prendre, est le grand bien social de l'humanité.

— Plaît-il? fit Luizzi.

— Écoute, baron : dans une ville où règne la peste, si une administration imprévoyante laissait encombrer les rues de malades et de cadavres, si elle laissait l'air se corrompre et les imaginations s'épouvanter, il n'est pas douteux qu'en peu de temps le fléau gagnerait les trois quarts de la population; mais si au contraire elle fait disparaître toutes les traces de la maladie, si les moribonds sont cachés dans des hôpitaux et les victimes enlevées rapidement, l'épidémie se réduit à ses propres forces. Il en est du vice comme de la peste. Il a ses miasmes qui corrompent l'air moral : c'est ce que vous appelez le mauvais exemple. Ne blâme donc pas l'hypocrisie qui recouvre les plaies de l'humanité; c'est la salubrité morale de la société.

— Et qu'est-ce donc que la vertu?

— La vertu, mon maître, c'est la santé.

— Où est-elle?

— Cherche.

— Et comment puis-je la découvrir d'après ce que tu viens de me dire? qui m'assurera que l'hypocrisie, cet habit trompeur, ne cache pas d'affreuses maladies?

— Regarde sous les vêtements.

— C'est-à-dire qu'il faut que j'écoute les histoires que tu me raconteras. Je n'y ai vu que des crimes.

— Ce n'est pas moi qui ai choisi les sujets.

— Mais si par hasard je rencontrais un être pur, ne le salirais-tu pas par tes récits?

— Je ne mens ni ne calomnie, c'est l'arme des faibles et des lâches.

— Puisqu'il en est ainsi, maître Satan, puisque j'ai la certitude de savoir la vérité sur toute femme que je rencontrerai, j'accepte le marché que tu m'as proposé, mais à une condition, c'est que j'aurai deux ans pour faire un choix.

— Deux ans, soit, repartit le diable.

— C'est convenu?

— Convenu.

— Alors guéris-moi.

— Je n'y puis rien, repartit Satan. Je ne

touche point aux choses matérielles de ce monde ; tu le sais bien.

— Alors tu m'as donc trompé ?

— Tu es toujours le même, défiant, parce que tu es faux. Va, dans trois semaines tu seras aussi bien portant que tu peux l'être.

— Et comment ? dit Luizzi.

Le diable n'y était plus.

II

UNE BELLE CURE.

Luizzi se trouva fort désappointé de la subite disparition de Satan; mais rassuré par ses promesses, il considéra sa position d'un esprit plus calme, et finit par comprendre qu'elle n'était pas aussi désespérée qu'il se l'était imaginé, et que l'effroi lui avait fait voir des monstres dans les obstacles qu'il avait à vaincre. Un moment après madame Humbert rentra; mais au lieu de l'énorme bocal de sang-

sues, de la provision de farine de graine de moutarde qu'il s'attendait à voir entre les mains de la patrone, il s'aperçut qu'elle portait un petit plateau sur lequel se trouvait une tasse de bouillon et un verre d'excellent vin. Nous avons dit que Luizzi s'était réveillé avec un terrible appétit : l'aspect du bouillon irrita vivement cet appétit, et la faim suggéra au baron l'idée de séduire en secret madame Humbert et de la détacher du complot de ses domestiques ; tant il est vrai que l'estomac est le siége du génie de la plupart des hommes. Il appela madame Humbert et lui dit :

— Est-ce pour moi que vous apportez cet excellent déjeuner?

— Pour vous? monsieur, oh! non, vous êtes trop malade pour rien prendre.

— Allez-vous recommencer à me traiter comme si j'étais un fou?

— Seigneur Dieu! reprit madame Humbert; je sais bien que M. le baron a toute sa raison, mais il n'en est pas moins vrai que je ne puis pas me permettre de lui donner à manger. Mon devoir est d'accomplir les ordres du médecin.

— Sans doute, dit Luizzi ; mais ce n'est pas votre intérêt.

— Ce n'est pas l'intérêt qui me dirige, M. le baron.

— Tant pis ! parce que si vous aviez voulu me donner ce bouillon, je vous l'aurais payé comme de l'or potable.

— Et si le docteur Crostencoupe venait à le savoir ?

— Je le mettrais à la porte s'il se fâchait.

— C'est-à-dire qu'il me mettrait à la porte, et qu'il placerait près de vous quelque vieille méchante garde-malade qui ferait tout ce qu'il veut.

— Vous avez raison, madame Humbert ; je ne lui dirai rien. Voyons ce bouillon.

Madame Humbert le remua dans la tasse et dit encore :

— C'est qu'il faudrait lui dire aussi que vous avez pris tous les remèdes.

— Je le lui dirai, madame Humbert. Donnez-moi ce bouillon.

Elle prit la tasse et s'approcha du lit.

— Il y a aussi Pierre et Louis qui pourraient lui rapporter que vous ne suivez pas les ordonnances, repartit madame Humbert d'un air embarrassé ; et elle replaça le bouillon sur le plateau.

— Je pardonne à Pierre et à Louis s'ils veu-

lent me garder le secret ; mais donnez-moi ce bouillon.

— Buvez doucement, au moins.

— C'est bien, c'est bien.

— Attendez que je vous défasse les courroies qui vous attachent.

— A la bonne heure, madame Humbert, vous êtes une brave femme.

Luizzi avala le bouillon, et se trouva si reconforté, que l'espérance lui revint au cœur en même temps que la chaleur à l'estomac.

Vers le soir, le docteur Crostencoupe arriva, et demanda si on avait exactement suivi ses ordonnances.

— Ah! docteur, reprit Luizzi en l'apercevant, que j'ai éprouvé une étrange chose aujourd'hui ! Imaginez-vous qu'il m'a semblé qu'un voile descendait de mes yeux. Je souffrais d'horribles piqûres sur la poitrine, et des cuissons brûlantes aux cuisses.

— Bon ! dit le docteur en fronçant le sourcil, les sangsues et les sinapismes. Après ?

— Après, docteur, à mesure que cette douleur augmentait, je sentais ma tête se dégager, et bientôt il m'a semblé sortir d'une nuit profonde.

— Enfin, s'écria le docteur Crostencoupe,

vous êtes sauvé, M. le baron ! Il ne s'agit plus que de persévérer dans les mêmes voies ; encore deux cents sangsues et quinze applications sinapisées, et vous serez en état de monter à cheval.

— Je l'espère, docteur, dit Luizzi.

— Mais ce que je vous recommande surtout, c'est la diète la plus exacte.

— Comment, docteur, pas le moindre aliment ?

— Pas un verre d'eau sucrée. La plus légère nourriture, c'est la mort.

— La mort ! dit Luizzi alarmé.

— La mort immédiate et foudroyante.

— Bah ! fit le baron d'un air railleur.

— Nouvelle congestion au cerveau, délire, frénésie, ramollissement du cervelet, coma et mort.

— O Molière ! pensa Luizzi.

— Vous m'entendez bien, madame Humbert, dit le docteur Crostencoupe.

— Sans doute, sans doute, M. le docteur.

— A demain.

Et il sortit. Le lendemain il arriva, apportant une énorme boîte de pastilles et une bouteille cachetée, qu'il déposa sur le lit du malade.

— Voici, dit-il, qui doit compléter votre guérison. Vous prendrez une de ces pastilles d'heure en heure, et dans l'intervalle vous ne manquerez pas de boire une cuillerée à café de cette liqueur.

— Je le ferai, docteur, je vous assure.

M. Crostencoupe sortit, et immédiatement après madame Humbert apporta un bouillon à Luizzi, qui le prit avec la joie d'un enfant.

Huit jours se passèrent ainsi, pendant lesquels le docteur ne manquait pas de faire une visite tous les matins et une visite tous les soirs, et recommandait l'usage exact de ses pilules et de son julep qu'on jetait exactement d'heure en heure par la fenêtre. Le baron assurait qu'il se trouvait trop bien de ce régime pour y manquer. Toutefois, au bout d'une semaine, il se hasarda à demander au docteur la permission de prendre un peu de bouillon.

— Du bouillon! repartit le docteur, du bouillon! vous voulez donc détruire l'effet de tous mes soins? du bouillon! Prenez de l'arsenic, ce sera plus tôt fait.

— C'est que, voyez-vous, docteur, reprit Luizzi en souriant, voilà huit jours que j'en prends.

—Bah! fit le docteur sans trop d'étonnement. Il réfléchit et reprit :

— Je comprends, les pilules et le sirop ont prévenu l'effet de cette détestable nourriture. Je suis ravi de ce que vous me dites, cela me prouve seulement qu'elles sont encore plus souveraines que je ne croyais.

— Ainsi, je puis continuer le bouillon ?

— Oui, mais en le coupant de beaucoup d'eau, et en doublant la dose des pilules et du sirop.

— Je ne l'oublierai pas, repartit Luizzi.

A peine le médecin fut-il sorti, que le baron cria d'une voix triomphante :

— Madame Humbert, faites-moi cuire une côtelette et jetez toutes les heures deux pilules et deux cuillerées de sirop par la fenêtre. Il faut que le docteur ait son compte.

M. le docteur Crostencoupe revint le lendemain, et sur l'assurance qu'on avait avalé double ration de pilules et de sirop, il admira combien le malade reprenait à vue d'œil.

Au bout d'une semaine, Luizzi recommença la même comédie.

— Docteur, lui dit-il, il me semble qu'il serait peut-être temps de me permettre une côtelette ou une aile de volaille ?

— Ah ! ah ! pour cette fois, non, monsieur le baron. Soumettre l'estomac à une digestion pénible, porter le désordre dans les papilles nerveuses de l'estomac qui ont un rapport si direct avec le cerveau, ce serait vouloir ramener toutes les fureurs de la maladie.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr. Ceci, voyez-vous, est à la portée du praticien le plus vulgaire ; c'est le pont aux ânes de la médecine.

— Eh bien ! je vous dirai, docteur, que depuis huit jours je mange ma côtelette tous les matins.

— Prodigieux ! s'écria Crostencoupe en se reculant, et vous n'avez rien éprouvé?

— Rien qu'un bien-être charmant.

— Admirable ! Pas de gêne dans les idées ?

— Non.

— Point de tintement d'oreilles?

— Non.

— Point de vertiges?

— Non, rien, absolument rien.

— Ah ! je n'aurais pu y croire.

— A quoi?

— A l'invincible puissance de mon sirop et de mes pastilles. Voyez, baron, malgré les imprudences que vous avez commises, vous voilà

presque guéri. Doublez la dose, quatre pastilles par heure, et deux larges cuillerées à bouche de sirop.

— Et je pourrai continuer ma côtelette?

— Hum! pour ceci, je ne sais pas.

— Les pastilles sont si puissantes !

— Une demi-côtelette.

— Le sirop est si souverain !

— Eh bien! la côtelette; va pour la côtelette.

Puis il appela :

— Madame Humbert, écoutez, je vous rends responsable de la vie de monsieur le baron. Je lui ai permis une côtelette, une côtelette maigre s'entend, et bien cuite; veillez à ce qu'on ne passe pas l'ordonnance d'une bouchée de pain. Pas de crudité, surtout, pas de crudité.

— Certainement, monsieur le docteur.

Crostencoupe sortit, et Luizzi, jetant ses couvertures au bas de son lit et se levant, s'écria :

— Madame Humbert, il me faut un dîner à trois services, et surtout une salade et des artichauts à la poivrade.

— Ah! monsieur le baron, faites donc attention, dit la garde-malade en baissant les yeux et rougissant.

— Bon, dit Luizzi, est-ce ma simple toilette qui vous épouvante ? Il me semble que cela n'a rien de nouveau pour vous.

— Rien de nouveau, monsieur le baron, fit madame Humbert avec un sourire, un hochement de tête et un regard de félicitation inouïs.

Le baron embrassa madame Humbert : Pierre entra ; cela fit penser au baron que dans son délire de bonne santé il se faisait le rival de son valet de chambre. Il en fut humilié et redevint impérieux vis-à-vis de lui.

— Il paraît que monsieur est tout à fait guéri, dit Pierre. On lui servit à dîner et il mangea admirablement. Huit jours encore se passèrent ainsi. Un matin que le docteur le trouva levé, il lui dit en souriant :

— Hé ! hé ! monsieur le baron, je pense que vous reconnaissez le bon effet de la précaution que j'ai prise en vous interdisant de manger autre chose qu'une petite côtelette?

— Allez donc, docteur, voilà huit jours que je me bourre de bon rôti, d'excellents ragoûts et de toutes sortes de crudités.

— Inouï ! inouï ! inouï ! s'écria le docteur en parcourant la chambre à grands pas ; c'est une conclusion admirable à ajouter à mon

mémoire. Oui, reprit-il en tirant un manuscrit de sa poche, voilà un mémoire qui fera ma gloire et ma fortune; c'est l'historique de votre maladie et de votre guérison. Je l'envoie demain à l'Académie des sciences; il est impossible qu'elle ne soit pas frappée des prodigieux résultats de mon traitement au milieu des dangers que le malade semblait créer à plaisir. Car vous avoir guéri si vous aviez exactement suivi mes ordonnances, c'était tout simple; mais vous avoir guéri malgré cette infraction incessante au régime prescrit, c'est la preuve la plus manifeste de l'excellentissime effet de mes pilules et de mon julep. Ils passeront à la postérité, monsieur le baron : pilules de Crostencoupe, sirop de Crostencoupe; demain je les fais annoncer dans tous les journaux. Vous me permettrez de citer votre nom, monsieur le baron, c'est le seul salaire que je vous demande.

— Faites, docteur, dit le baron en riant; je serai ravi de savoir l'opinion de l'Académie des sciences sur ce médicament.

— Alors, M. le baron, je vais mettre la dernière main à ce mémoire. J'aurai l'honneur de vous le lire. Je suis sûr de vous trouver chez vous; car vous ne sortez pas encore.



— Comment, dit le baron, je ne puis pas sortir? Cependant si je prenais huit pilules.

— Vous pouvez en prendre huit; mais je vous défends de sortir.

Aussitôt que le docteur fut sorti, le baron ouvrit sa fenêtre, jeta la boîte aux pilules et toutes les bouteilles de sirop par la fenêtre, et cria d'une voix de stentor :

— Louis, mettez les chevaux.

Puis dans sa joie il prit sa sonnette pour sonner son valet de chambre. Le diable parut.

— Qui t'appelle? lui dit le baron.

— C'est toi.

— En effet, reprit Luizzi, tu as raison, dans mon empressement je me suis trompé de sonnette.

— Eh bien! dit le diable, que penses-tu de ton médecin?

— Je n'aurais pas cru, dit Luizzi, que la médecine fût une si sotte chose.

— Ton valet de chambre a raison, tu es tout à fait guéri, te voilà redevenu suffisant.

— En quoi?

— Je t'ai demandé ce que tu pensais de ton médecin et non pas de la médecine. Du reste, la sottise humaine est partout la même, elle étend toujours aux choses les torts des indivi-

dus, à la religion les fautes des prêtres, à la loi l'erreur des magistrats, à la science l'ignorance de ses adeptes.

— C'est possible, dit Luizzi avec impatience; mais je n'ai nulle envie d'un sermon.

— Aimes-tu mieux une histoire?

— Encore moins, pour le moment s'entend; car tu sais ce que tu m'as promis, et si par hasard je rencontrais une femme pure et noble, tu sais que tu dois me dire la vérité sur son compte.

— Et je le ferai.

— Es-tu bien sûr de le pouvoir?

— Enfant ! dit le diable avec une rage jalouse et mélancolique; crois-tu que je ne connaisse pas les anges. Oublies-tu que j'ai habité le ciel?

— Ainsi, à ton compte, une femme noble et pure c'est le ciel; où la trouverais-je?

— Cherche, reprit le diable en ricanant; cherche, mon maître, et n'oublie pas que tu n'as plus que deux ans.

— N'oublie pas non plus que j'ai ressaisi mon talisman.

— J'ai meilleure mémoire que toi, repartit Satan, car j'ai tenu ma parole : je t'ai rendu la santé.

— Toi! ne m'as-tu pas refusé de te mêler de ma guérison?

— Matériellement oui, mais moralement...

— Et comment cela?

— Avec une mauvaise pensée, en inspirant à madame Humbert le projet de te rendre ton délire en te donnant à manger, et en te laissant le désir de désobéir à ton médecin.

— Tu donnes à toutes choses une horrible explication. J'avais oublié l'infamie de ces valets.

— Les crois-tu beaucoup au-dessous de toi pour t'avoir voulu perdre dans leur intérêt, toi qui pour une seconde de rire vas laisser un empirique s'appuyer de ton nom pour vendre un poison public.

— Je les chasserai.

— Baron, baron, fit Satan, tu feras bien, car tu as pleuré devant eux, tu as fait avec eux des niches d'écolier à ton médecin; tu as joué au plus habile avec eux, et ils te méprisent.

— Le mépris de mes valets! s'écria Luizzi furieux.

— Baron, reprit le diable en riant, c'est celui qu'on a toujours le premier, il ne précède que de peu celui du monde.

— Ainsi...

Le diable sortit en jetant un regard moqueur sur le baron. Un quart d'heure après, celui-ci parut en brillant équipage dans les Champs Élysées ; il faisait un jour de printemps chaud et languissant : il trouva tous ses amis, les uns en voiture, les autres à cheval ; mais aucun ne voulut le reçonnaître. Madame de Marignon, entre autres, qui passa en calèche découverte avec M. de Mareuilles, détourna visiblement la tête. Luizzi rentra chez lui furieux et décidé à se venger. Alors la pensée lui vint pour la première fois de demander la liste des personnes qui étaient venues s'informer de lui. Il ne trouva que deux noms, c'étaient ceux de Ganguernet et de madame de Marignon.



Amour platonique.

III

UN MARQUIS.

Quand Luizzi vit ces deux noms, il demeura étourdi de ce qu'ils se trouvaient sur sa liste, et de ce que tant d'autres y manquaient ; l'absence de celui de M. de Mareuilles ne lui permit pas de douter qu'il ne fût de moitié dans l'insolence de madame de Marignon, et il chercha un moyen de les en punir. L'homme livré à lui-même ne manque pas de mauvaises pensées, celui qui se trouve en commerce avec

Satan doit en être gorgé. M. de Mareuilles devait épouser mademoiselle de Marignon : n'y avait-il pas moyen de lui voler sa femme? Luizzi y pensa longtemps, mais il n'avait guère d'autre moyen d'opérer cet enlèvement qu'en se mettant lui-même sur les rangs pour épouser; et malgré la nécessité de prendre femme dans un délai de deux ans, il n'était nullement tenté de tourner ses vues du côté d'un monde où il avait découvert tant de crimes.

L'imagination n'était pas le côté brillant du baron, et probablement il en serait resté sur son projet de méchanceté sans trouver aucun moyen de l'accomplir, lorsqu'on lui annonça la visite de M. Ganguernet.

— Et bonjour, baron, fit le farceur du bout du salon ; que m'a-t-on dit? que vous aviez été malade? Vous voilà rose et frais comme une pomme d'api.

— Oui, je suis tout à fait rétabli.

— Eh bien! que dites-vous de Paris, mon cher; quelle ville, quel peuple dans les rues, quel brouhaha? C'est un pays des dieux.

— Et des déesses aussi, n'est-ce pas, monsieur Ganguernet?

— Vous voulez dire les femmes? Ah! baron, les femmes y sont froidasses en diable. Elles

n'ont pas cet œil noir, cette tournure qui dit: Suis-moi! de nos grisettes de Toulouse.

— Et qu'êtes-vous venu faire dans la capitale?

— Comment ! fit Ganguernet, je ne vous l'ai pas dit; je viens pour un mariage.

— Vous aussi, reprit Luizzi imprudemment.

— Bon! vous vous mariez, et avec qui?

— Avec une femme accomplie. Et vous?

— Moi, je ne vous ai pas dit que je vinsse pour me marier. Je viens pour un mariage, mais c'est pour celui de M. mon fils.

— Votre fils, à vous? je n'ai jamais entendu parler de madame Ganguernet.

Le farceur sourit et répondit:

— Je ne pouvais pas épouser une femme en puissance de mari.

— Encore! s'écria le baron avec dégoût; de façon que votre fils porte un nom qui ne lui appartient pas.

— Je vous demande bien pardon, il lui appartient; car il l'a payé.

— Comment, il a acheté un nom.

— Pas très-cher; c'est un rusé compère, je vous jure. Connaissez-vous une pièce de M. Picard, appelée l'*Enfant trouvé?*

— Oui. Je crois l'avoir vu représenter, il y a peu de temps.

— Eh bien ! M. mon fils a mis la pièce en action. C'est un beau gaillard, qui a assez longtemps joué les Ellevious en province. Il a fait fureur parmi les femmes. Se trouvant sans engagement, il est venu à Paris après avoir passé par Toulouse, où nous avons fait de fameuses bombances ensemble. Il était à peine parti que je reçois une lettre d'un vieux farceur d'ami, un ancien militaire de l'empire, qui était à Toulouse avec le maréchal Soult. Il m'invitait à venir me regoberger dans son château du Taillis, près de Caen, en m'annonçant qu'il avait une nièce et une petite-nièce à marier, avec deux millions de dot.

— Deux millions de dot, reprit Luizzi.

— C'est une drôle d'histoire, allez, reprit Ganguernet en riant.

— Je le crois ; mais n'embrouillons pas la première.

— Voici. J'ai écrit sur-le-champ à monsieur mon fils pour lui faire part de l'aventure. En nous entendant bien, lui ai-je dit, tu auras une des donzelles, c'est une excellente farce à jouer à mon ami Rigot. Il n'y avait qu'une difficulté, c'est que M. mon fils s'appelait Gustave tout court, et que Rigot est un trop vieux chenapan et d'une famille trop peuple pour

ne pas vouloir un homme comme il faut et d'un grand nom pour sa nièce ou sa petite-nièce.

— Voilà qui m'étonne, repartit le baron.

— Bah ! fit Ganguernet ; chacun veut sortir de sa crasse par lui ou par les siens : il en est de cela comme des femmes galantes, elles élèvent presque toujours bien leurs filles.

— Vous croyez ? dit Luizzi en riant.

Ganguernet boursoufla ses joues et repartit d'un ton mélodramatique :

— Connaissant les écueils, elles savent sauver les autres du naufrage.

— C'est possible ; mais où votre fils a-t-il pris son nom ?

— Voici... voici. Quand il reçut ma lettre il était en train d'engagement avec le théâtre de l'Opéra-Comique. Il y a dans ce théâtre un individu bien extraordinaire, un chef des claqueurs.

— Il y en a partout.

— C'est que celui-là est à part ; c'est tout simplement le marquis de Bridely.

— Le marquis de Bridely, de Toulouse ?

— Le dernier des quatre fils de ce marquis de Bridely dont vous venez de parler. A l'époque de la révolution il était dans un sémi-

naire. Il jeta la soutane aux orties; et, tandis que son père et ses trois frères allaient à l'armée de Condé, il s'engageait bravement dans les armées républicaines. Son père et ses trois frères ayant été tués, il est devenu marquis de Bridely, mais pas autre chose. Il est resté simple soldat tant que ça peut s'étendre. Brave comme un lion, il a gagné la croix à Austerlitz; mais il n'a jamais pu attraper le grade de caporal, attendu qu'il se grisait quatorze fois par semaine, excepté les jours de bataille. Licencié à Toulouse en 1815, il a fait le métier de vieux soldat.

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— Vous ne savez pas, dit Ganguernet en prenant un air de grognard, en se posant militairement et en faisant une grosse voix: « vieux soldat de l'empire, qui a vu toutes les capitales de l'Europe, sacredieu! vive Napoléon! brave Français, patriote jusqu'à la mort, la croix gagnée sur le champ de bataille, vingt blessures, vive l'empereur! » Avec ça et un état de services un peu propre, il a attrapé pendant deux ou trois ans des pièces de cent sous à l'effigie de l'empereur à tous les bonapartistes, officiers, généraux, etc., chez qui il se présentait.

— C'est un drôle de métier.

— Très-connu, dit Ganguernet. Mais la concurrence l'a gâté, et il a fallu en chercher un nouveau; alors il a pris le métier opposé : grande famille ruinée.

— Qu'est-ce que c'est encore? fit Luizzi.

Ganguernet prit une figure longue, dédaigneuse, une pose impertinente et souple à la fois, et reprit, en parlant légèrement du nez et du bout des lèvres :

— « Le marquis de Bridely! Un dévouement qu'on croit récompensé par une stérile décoration (en ce cas le ruban rouge de la Légion d'honneur devient ruban rouge de Saint-Louis). Une fidélité inviolable aux Bourbons malgré leur ingratitude. » Et avec ça on attrape aux royalistes des napoléons à l'effigie de Louis XVIII.

— Et ce métier-là s'est usé comme l'autre par la concurrence?

—Pas du tout, mais par l'usage. Notre marquis allait vite : il épuisa Paris en trois ou quatre ans. Il eût bien pu continuer en province, mais Paris lui était nécessaire; et, après avoir vendu des contremarques en sous ordre, il est devenu chef de claque au théâtre où M. mon fils voulait s'engager.

— Enfin ! dit Luizzi, nous voilà arrivés ; et qu'a fait M. votre fils ?

— Au reçu de ma lettre il a été trouver M. le marquis, lui a offert mille écus s'il voulait épouser sa portière, le reconnaître et le légitimer. Le marquis a accepté ; et le fils de M. Aimé-Zéphirin Ganguernet et de Marie-Anne Gargablou, fille Libert, est maintenant le comte de Bridely gros comme le bras.

— Et est-il beau garçon, votre fils ?

— Elleviou, pur Elleviou.

— A-t-il de bonnes manières ?

— Elleviou tout craché, baron.

— Cela demande réflexion, M. Ganguernet.

— Quoi ! dit celui-ci.

— Rien, oh ! rien. Et quand partez-vous pour aller chez votre ami, monsieur....

— Rigot ? Dans sept ou huit jours ; le temps de faire faire des costumes de père au marquis. Nous l'emmenons ; il va boire avec Rigot et le charmer. La mère est censée malade. J'espère qu'en voilà une bonne farce.

— Très-drôle en effet, dit Luizzi en réfléchissant.

Puis il reprit, en voyant M. Ganguernet se lever :

— Comment ! vous me quittez déjà ?

— Il se fait tard, et je dois retrouver Gustave au restaurant pour aller ensuite voir *les Deux Forçats* à la Porte-Saint-Martin. Le marquis nous a donné des billets.

— Si je n'étais si malade, dit Luizzi, peut-être je vous y retrouverais. J'ai beaucoup entendu parler de cette pièce.

— On dit que c'est très-bien. C'est un forçat qui, sachant le secret d'un autre de ses camarades, l'oblige....

— A lui donner sa fille en mariage, dit rapidement Luizzi.

— Non, puisque c'est le jour de ses noces. Ce n'est pas qu'on ne pût faire une pièce avec ce que vous venez de me dire.

— Peut-être mieux qu'une pièce, repartit Luizzi toujours préoccupé de son idée de vengeance.

— Au fait, quand on a le secret de quelqu'un, on le fait passer par tous les chemins qu'on veut.

—Vous avez raison, s'écria Luizzi, revenez me voir demain matin.

— A demain donc.

— Excusez-moi, je vous prie, si je ne vais pas chez vous; mais je ne sors qu'avec les plus grandes précautions.

Ganguernet se retira. Et à peine Luizzi fut-il seul qu'il agita la sonnette et que le diable parut : il était en habit noir avec un énorme portefeuille sous le bras.

— D'où viens-tu ? lui dit Luizzi.

— Je viens de préparer un contrat de mariage dont peut-être un jour tu sauras le résultat.

— Est-ce le mien ?

— Je t'ai dit que je ne me mêlerais pas de cette affaire, si ce n'est pour te raconter ce que tu me demanderas.

— Tu sais sans doute pourquoi je t'ai appelé ?

— Je le sais, lui dit Satan, et t'approuve. Tu comprends enfin le monde : tu lui rends le mal pour le mal.

— Trêve de leçons, dit Luizzi, je fais ce que je veux.

Le diable sourit avec mépris.

— Esclave ! s'écria le baron.

Satan rit aux éclats.

Le baron agita la sonnette : le diable se tut.

— Il me faut l'histoire de madame de Marignon.

— Tout de suite ?

— Tout de suite et sans commentaires.

— Es-tu bien sûr de n'en pas faire? Le monde est petit, mon maître, pour qui le voit de haut, et tu ne prévois pas ce que tu vas apprendre.

— Sans doute encore des horreurs?

— Peut-être.

— Des crimes?

— Me prends-tu pour un mélodramaturge?

— Tu dois être pourtant l'Apollon de ces messieurs?

— Je suis le roi du mal, baron; je laisse le mauvais à l'esprit humain.

— Tu ferais pourtant un véritable homme de lettres, car tu as la plus haute de leurs qualités : la vanité.

— Je n'ai que celle de mal faire, qu'ils la prennent, et ils la justifieront aussi bien que moi.

— Tu fais toujours de l'esprit, mons Satan.

— Tu vois bien que je ne suis pas un faiseur de mélodrames.

— Assez, s'il vous plaît, reprit le baron, et commençons.

— Voici, reprit Satan.

Et il commença :

IV

MADAME DE MARIGNON.

« Elle est la fille d'une certaine madame Béru. Pour comprendre la fille il faut connaître la mère. Madame Béru était la femme de M. Béru. Pour bien comprendre la femme il faut connaître le mari. M. Béru était violon à l'Opéra, c'était un homme d'un immense talent. Cependant il n'était pas artiste, l'artiste n'existait pas encore à cette époque. Quand le musicien ne dînait pas en 1772, c'est qu'il

n'avait pas le sou. Quelquefois il riait de sa misère, souvent il en enrageait; mais il ne s'en drapait jamais pour se poser en victime hautaine. L'art, ce dieu voilé que tous nos grands hommes font à leur image, n'avait pas encore une religion et des martyrs. Béru était un grand violon, et il s'était longtemps crotté à courir le cachet, sans s'inventer un génie aux ailes de flamme qui portait sa pensée au-dessus de la boue des ruisseaux où il pataugeait avec des souliers percés. Il avait un habit troué et non pas un magnifique haillon. Son violon était son violon et son gagne-pain, et non pas la voix divine par laquelle il confiait son âme à la foule, ni l'aliment immortel qui le nourrissait d'un rayon d'harmonie dérobé au concert des anges.

Si la perruque de Béru était en désordre, ce n'est pas que le délire l'eût échevelée, c'est que le perruquier du coin avait refusé de la retaper convenablement. Béru disait franchement : « Je suis le premier violon de mon temps »; mais il eût regardé avec des yeux d'idiot quiconque lui aurait dit : « Tu es un de ces êtres passionnés, à qui Dieu a confié un des mots du grand mystère! Et quand ce mot harmonieux chante et pleure sur ta corde

obéissante et esclave, les hommes t'écoutent avec étonnement et les femmes rêvent dans leur cœur, car tu éveilles alors un de ces échos éternels qui murmurent en nous toutes les fois que le génie, cette voix du ciel exilée sur la terre, nous parle un langage qui nous ravit sans que nous puissions le comprendre. »

Si on eût dit cela à Béru, il n'eût point compris du tout. Cependant, pour n'avoir pas fait de son talent le Pilade métaphysique et imaginaire d'un Oreste vivant et ennuyé, comme nos jeunes artistes sont aujourd'hui, Béru n'avait pas moins une grande conscience de son mérite. Dès qu'on parlait musique, il devenait chaud parleur, éloquent, colère, tranchant, impitoyable. Béru, grand Glukiste, traitait Piccini de drôle, de malhonnête homme, de gredin, de voleur : il avait toutes les extravagances de la passion musicale. C'était un véritable et grand musicien, et la plus grande preuve que je puisse en donner, c'est que son talent avait résisté au succès après avoir résisté à la misère.

Vers 1770, Béru s'était marié, il avait épousé mademoiselle Finon, la maîtresse d'une maison où les jeunes seigneurs de la cour avaient *l'habitude* d'aller souper et jouer. La Finon

était, à cette époque, une femme de trente ans, pour qui avoir grand monde, table ouverte et riche toilette était la vie par excellence : *in principio,* elle avait fait servir sa beauté personnelle à se procurer tous ces agréments. Puis, en femme d'esprit qui sait se résigner, elle avait spéculé sur la beauté des autres pour continuer un état de maison dont sa personne ne pouvait plus faire la dépense. Cependant elle avait cru prudent, afin que sa maison n'attirât point trop les regards de M. le lieutenant de police, de prendre un mari qui lui donnât un état avoué. Le choix était difficile, il fallait un homme qui non-seulement acceptât la position gênante de la maison, mais encore un homme qui ne s'effarouchât point des galanteries personnelles de la maîtresse du lieu, car si la Finon n'était plus la déesse des vieux traitants et des jeunes marquis, elle savait encore se ménager par-ci par-là quelques bons gros sous-fermiers qui payaient les mémoires des fournisseurs, ou quelques chevaliers de St.-Louis, aussi nobles que rapés, qui l'accompagnaient au spectacle et lui donnaient le bras dans les promenades.

Elle entendit parler de Béru, violon à douze cents francs d'appointements, et que tous les

grands seigneurs connaissaient de longue date, parce qu'il allait faire quelquefois sa partie dans les orchestres de leurs petites maisons. Finon pensa que cet homme n'apporterait pas dans la sienne une figure avec laquelle il fallût faire connaissance et qui pût déplaire, et que pour peu qu'il eût le caractère bien fait, on pouvait s'entendre avec lui.

Elle fit avertir M. Béru de venir chez elle; dès la première entrevue, elle jugea que cet homme lui convenait sous tous les rapports. Il reçut avec une indifférence sublime toutes les plaisanteries qu'on voulut bien faire sur sa personne et sur sa figure. Il mangea et but avec une intrépidité que rien ne put détourner, et à la fin du souper il était assez ivre pour qu'on fût obligé de le coucher.

Un jour après, M. Béru était marié. Ce grand événement ne toucha guère qu'à son extérieur. Sa femme lui donna un tailleur et un perruquier et lui laissa ses douze cents francs d'appointement pour en faire tel usage qu'il voudrait. Une fois l'hymen conclu, les choses continuèrent comme devant : la maison resta le rendez-vous des femmes à la mode et des hommes les plus riches et les mieux nés, et M. Béru alla jouer du violon à l'Opéra les jours

d'Opéra, et passer sa soirée au café Procope, quand il y avait relâche. Jamais il ne répondit à aucune des plaisanteries que ses camarades lui adressèrent à propos de sa femme; jamais il ne donna à ses envieux la joie d'avoir l'air de les comprendre, et il continua, avec un flegme sublime, à s'enivrer et à jouer du violon. Au bout de quelques mois, son inertie avait usé la verve des plus moqueurs, et c'est tout au plus s'ils retrouvèrent quelques épigrammes, lorsque, un an après son mariage, Béru fut déclaré le père légal d'une petite fille qui venait de naître. A ce propos, on afficha sur le tuyau du poêle du café Procope une épigramme ainsi conçue :

Hier la Béru dit, d'un air triomphant,
A son mari : Vous avez un enfant!
— Un enfant, moi! lui repart le bonhomme,
Et pourrait-on savoir comme il se nomme?
— Béru, monsieur, comme vous, c'est la loi.
— Mais sera-t-il bourgeois ou gentilhomme?
— Bourgeois, monsieur, vous l'êtes, je le croi.
— Soit, pour bourgeois, madame; mais en somme,
Ce bel enfant, qui me l'a fait? — C'est moi.

Quand Béru entra dans le café, il fit comme tout le monde et alla droit au poêle : il lut l'épigramme d'un bout à l'autre, tout en cares-

sant de la main le tuyau brûlant sur lequel était collée la feuille de papier. Rien ne parut sur son visage qui pût annoncer la moindre émotion. Il reprit son chapeau qu'il avait posé sur le marbre du poêle, sa canne qu'il avait appuyée contre une chaise, et gagna, en chantonnant, la table à laquelle il avait l'habitude de prendre place. Un des habitués, outré du cynisme de cette apathie, se mit à lui crier tout haut :

— Eh ! M. Béru, n'avez-vous rien lu sur le poêle, qui vous intéresse ?

— Monsieur, je ne sais pas lire, répondit Béru avec un calme admirable.

— En tous cas, vous savez entendre, reprit l'habitué ; et je m'en vais vous dire ce qui s'y trouve écrit.

Béru s'accouda comme pour mieux écouter, et l'habitué déclama, le plus pompeusement qu'il put, les huit méchants vers que je viens de te citer.

— Ah ! c'est sur le poêle, dit Béru en mesurant l'habitué d'un regard presque menaçant.

— Oui, monsieur, reprit l'habitué, en se posant comme un homme qui s'attend à une querelle.

— Eh bien ! dit Béru en achevant un verre

de liqueur commencé, puisque ça y est, que ça y reste. »

— Il y a donc de ces maris? dit Luizzi en interrompant le diable.

— Il y en a, mon maître, et des plus huppés, crois-moi. Si j'étais député, je ferais insérer tout de suite dans les lois qui régissent l'avancement des fonctionnaires : Un tiers des places sera accordé à l'ancienneté (c'est-à-dire à l'incapacité); un autre tiers à la faveur (c'est-à-dire à la corruption); et le dernier tiers aux femmes (c'est-à-dire aux cocus).

— Tu ferais là un joli gouvernement.

— Vous n'en avez pas d'autre, M. le baron; et c'est parce que ce qui n'est pas écrit dans les lois est dans les mœurs, que tout marche si bien.

— Voyons, voyons, revenons à Béru.

Le diable reprit :

« Il n'y avait rien à faire contre un pareil courage; aussi toutes plaisanteries et toutes épigrammes cessèrent-elles, à partir de cette solennelle épreuve. Tout continua sur le même pied, si ce n'est qu'il y avait une enfant de plus dans la maison. On avait nommé cette enfant Olivia. Elle grandit sans que personne fît attention à elle, oubliée à l'office comme

dans le salon, écoutant à la fois les théories de friponnerie domestique, émises en argot de valets, et les théories de corruption galante, déduites en terme d'un libertinage précieux. Olivia avait dix ans qu'elle ne savait ni lire ni écrire ; mais en revanche, cajolée sans cesse par des hommes du meilleur ton, jouant dans un salon où se réunissaient les plus hautes notabilités du vice élégant, elle avait un babil délicat et parlait de toutes choses au monde avec une bonne grâce parfaite ; puis, tout d'un coup, elle trouvait aussi les reparties les plus saugrenues, réminiscences de l'office, qui avaient un succès de fou rire dans le salon.

A cette époque, il arriva deux grands événements dans la maison de madame Béru : son mari mourut d'une indigestion mêlée d'apoplexie, et elle fut attaquée de la petite vérole. Elle se releva de cette maladie après y avoir laissé les restes d'une beauté qui avait occupé tout Paris, ou plutôt qui s'était occupée de tout Paris. Ce fut alors que madame Béru se retourna vers sa fille, et s'aperçut que ce serait une enfant d'une ravissante beauté ; alors elle songea à son éducation. Olivia n'apprit que deux choses, l'orthographe et la musique : la musique qui lui permit de faire

entendre la plus belle voix du monde, l'orthographe qui lui permit de mettre sur le papier les phrases délicatement travaillées qu'elle avait apprises dans les conversations du salon de sa mère.

A mon sens, Olivia savait tout ce qu'une femme doit savoir ; car à ces deux distinctions dont nous venons de parler elle joignait celle de s'habiller à ravir et de marcher divinement. Un des plus grands vices des femmes élégantes de votre temps, c'est de ne pas savoir marcher ; la plupart se traînent mollement, s'imaginant que c'est une attestation d'oisiveté, et par conséquent de richesse, que de poser douloureusement à terre des pieds qui ne sont habitués qu'aux tapis des riches appartements et des rapides voitures. Les femmes ont tort : une de leurs grâces les plus vives ne se trouve que dans une marche nette, droite et légèrement rapide.

Il n'y a que dans une pareille marche que peuvent se montrer ces airs de tête soudains et décidés à une rencontre imprévue, ces saluts doucement inclinés du haut du corps et que la rapidité du pas ne donne point le temps de faire plus profonds, et par conséquent gauches et cérémonieux ; c'est dans une pa-

reille marche enfin que peuvent éclater, sans effronterie, ces regards bien articulés qui partent et brillent comme l'éclair, et qui, comme l'éclair, ne durent qu'un moment; ces regards à plein œil qui vous éblouissent et vous font retourner comme si quelqu'un vous eût heurté le cœur. Aujourd'hui les femmes ignorent tout cela : la mode est pour les inflexions molles de la tête, les balancements fatigués de la taille, et le regard à demi voilé, et qui s'appuie de loin sur un autre regard. Aussi n'avez-vous plus que des histoires de passions, jaunes, effeuillées et languissantes, et presque plus de ces vertes histoires d'aventures amoureuses, qui s'accomplissaient dans vingt-quatre heures, comme les comédies classiques. La tournure des femmes est-elle une cause ou un résultat de votre littérature? c'est ce que je ne puis dire; mais ce qu'il faut reconnaître, c'est qu'il y a entre elles une concomitance très-remarquable.

Or, Olivia, femme d'esprit, grande musicienne, s'habillant à ravir, marchant délicieusement, était une femme parfaite. La seule chose que la nature lui eût refusée, c'était un type d'originalité nécessaire à une grande fortune; heureusement pour elle, sa mauvaise

éducation y avait suppléé. Ainsi, Olivia, vive, bonne, spirituelle, n'ayant guère que les vices de la faiblesse, eût manqué de cet attrait piquant et inattendu qui aiguillonne une passion et la pousse au délire, sans ces soudains revirements du ton le plus précieux aux expressions les plus grotesques. Cela lui avait donné un cachet particulier, qui, aux yeux d'un observateur consciencieux, explique bien mieux que sa parfaite beauté et ses talents réels le succès prodigieux qu'elle obtenait.

Le 1er mars 1785, Olivia atteignit quinze ans.

C'était une personne d'une taille élevée, et peut-être un peu maigre; sa poitrine était large, bien effacée, et encore d'un enfant; ses bras étaient minces, sa main petite, mais très-effilée, ses pieds étroits, la cheville grêle, son visage long, à peine coloré. On comprenait que c'était une de ces femmes destinées à une haute beauté, mais qui ne se développent que tardivement dans toute leur splendeur, parce qu'il faut du temps à la nature, comme à l'homme, pour produire quelque chose de complet.

Ce jour-là, il y eut grand souper chez la Béru, qui avait fait des frais extraordinaires

pour célébrer l'anniversaire de la naissance de sa fille. Les convives hommes étaient au nombre de douze : c'était l'élite des habitués de la maison. Ce fut un beau souper, de dignes libertins. On y raconta les aventures, fausses ou vraies, des femmes les plus éminentes de la cour et de la finance, et on immola aux pieds d'une jeune fille de quinze ans, destinée à être courtisane, les plus hautes réputations et les noms les plus vénérés ; on lui apprit comment on trompait un mari, et, ce qui est bien plus amusant, comment on aimait deux amants. On lui donna enfin un assez grand mépris de ce qu'on appelait les honnêtes gens, pour qu'il y eût presque bénéfice moral à ne pas être de la compagnie. Puis, quand on eût vidé jusqu'à l'ivresse le fond des bouteilles et le fond des cœurs, le marquis de Billanville, maistre de camp du roi, qu'il avait servi avec distinction dans plusieurs ambassades, fit signe à la Béru de faire retirer sa fille. La Béru emmena Olivia, malgré les instances et les protestations des autres convives, et un moment après elle reparut seule. A ce moment le marquis se leva, se posa en orateur qui va haranguer l'assemblée, et prononça le petit discours suivant :

Messieurs,

Je viens vous proposer un traité. Si vous êtes raisonnables, vous l'accepterez.

— Voyons... voyons, répondit-on de tous côtés.

— Vous venez d'admirer tous la fille de madame Béru, de l'excellente madame Béru, que je prie de m'écouter avec attention, car c'est surtout à sa tendresse maternelle que je m'adresse en cette circonstance, pour m'aider à vous faire goûter mon projet. Olivia a quinze ans, bel âge, messieurs, celui où les femmes se doivent à l'amour. Et cependant, si vous m'en croyez, nous ne lui ferons pas encore payer cette dette; nous lui donnerons un délai d'un an.

— Qu'est-ce que cela veut dire? s'écria-t-on de tous côtés.

— Cela veut dire que plus la fleur sera épanouie, plus elle sera belle à cueillir. »

— Mais c'est abominable, dit Luizzi; c'est le vice sans masque.

— Voilà tout son vice, repartit le diable. Je le disais bien que l'hypocrisie est le grand bien social.

— C'est bon, fit Luizzi en haussant les



épaules, tu me fais l'effet d'une outre bien remplie. Lorsqu'on y ouvre le moindre passage, l'eau s'en échappe avec fureur. Je ne te croyais pas si plein de pédanterie, tu pars à la moindre interruption. C'est pour toi que Lafontaine a fait sa fable du ***Pédant et de l'Écolier.***

Luizzi s'arrêta, le diable ne continua pas son récit.

— Eh bien, lui dit Luizzi, que fais-tu?

— Je t'écoute mettant cette fable en action.

Luizzi se mordit les lèvres, et reprit avec humeur :

— Continue.

« Or, reprit Satan, le marquis ajouta :

— Cela veut dire, messieurs, qu'avant un an écoulé, aucun de nous ne cherchera à obtenir Olivia. D'ici là, chacun pourra tenter de lui plaire; mais il n'ira pas au delà. Engageons-nous d'honneur à la respecter pendant un an, et, au bout de ce temps, la lice sera ouverte, et heureux celui qui alors emportera le prix; car il obtiendra la beauté la plus parfaite et la plus achevée.

— Et qui sait, marquis, s'écria le vicomte d'Assimbret, qui sait où je serai dans un an? Dieu seul en a le secret, et pour ma part je ne

suis pas de votre avis. D'ailleurs, pendant que nous resterons à passader devant Olivia, il peut se trouver quelqu'un qui ne sera pas de la société, et qui nous la soufflera. J'entre en campagne dès demain.

— Messieurs, messieurs, dit la Béru avec la dignité d'une femme laide, vous oubliez devant qui vous parlez.

— Au contraire, s'écria le marquis de Billanville, et c'est parce que je vous sais très-raisonnable que je pense que vous serez de mon avis.

— Eh non! reprit le vicomte, ma Béru ne veut pas attendre; elle n'attendra pas; elle n'a pas le sou : je sais l'état de sa bourse, et j'offre cent mille livres comptant.

— Oh! oh! oh! fit alors un gros homme qui n'avait pas parlé; cent mille livres, voilà un fameux denier! J'en offre cinq cents.

— Comptant? s'écria la Béru emportée par l'offre.

Le gros homme, qui était sous-fermier de la gabelle, se tut.

— Je les offre dans un an, reprit-il; car je suis de l'avis du marquis : il faut attendre.

— Toi, mons Libert, gros sac d'écus, tu veux attendre, dit le vicomte. »

— Libert ! s'écria Luizzi. Je connais ce nom, n'est-ce pas ?

Mais le diable ne prit pas garde à l'interruption du baron, ou plutôt il ne voulut pas l'entendre, et il continua à dire l'apostrophe du vicomte au sous-fermier. Elle finissait ainsi :

« — Tais-toi donc, mons Libert, dit le vicomte, tu n'as d'autre envie que d'attendre la mort de ta femme, qui t'arracherait les yeux, si elle te savait une maîtresse un peu du monde. Tu lui as donc choisi un bon médecin, que tu es sûr d'être libre dans un an ?

— Nous sommes deux de l'avis d'ajourner, reprit le marquis ; vous devez être avec nous, l'abbé, vous ne pouvez pas avoir Olivia avant d'être sûr de votre évêché.

— C'est vrai, je suis pour l'ajournement, reprit l'abbé.

— Eh bien ! soit, dit le vicomte, j'accepte ; mais à une condition. Écoutez : ce gros Libert nous enlèvera Olivia, c'est sûr. Pas vrai, la Béru ? car il t'a achetée six fois ce que tu vaux. Il n'y a ni qualité, ni nom, ni avantage, ni esprit, qui puisse lutter contre les écus de ce ventre d'or. Je propose donc que chacun de nous dépose cent mille livres chez un notaire. Cela fera douze cent mille livres, puisque nous

sommes douze. Eh bien ! à la condition, pour Olivia, de choisir un de nous, ces douze cent mille livres lui appartiendront. Nous avons tous, de cette façon, douze cent mille livres à lui offrir. Cela va-t-il?

— Oui ! oui ! s'écria-t-on de tous côtés.

— Oui! oui! dit le fermier d'un gros air fier.

— Très-bien! mons de la sacoche, dit le vicomte; mais avec engagement d'honneur pour nous, qu'aucun n'ajoutera un écu à cette somme; et menace pour toi de cent coups de bâton si tu offres un rouge liard de plus.

— Je me retire alors, dit Libert.

— Non! non! reprit le conseiller, cela augmenterait la mise de fonds, sans nous donner plus de chances ! car, qu'il y soit ou non, cela ne fera rien.

— Excepté pour l'argent, n'est-ce pas? dit le sous-fermier avec colère. Eh bien ! j'en suis, et je jure de ne rien faire de plus que vous, et c'est moi qui aurai la fille.

— Et j'en suis ravi, si ce n'est pas moi, dit le vicomte; parce qu'elle te fera cornard le lendemain.

— C'est ce que nous verrons, dit le fermier.

— Je n'en doute pas, dit le vicomte, et à la santé d'Olivia! Et comme il ne faut pas que tu en souffres, madame Béru, les soixante mille livres d'intérêt, produit des douze cent mille, te seront comptés mois par mois.

La Béru, que ce marché ravissait, accepta par un signe de tête, et le fermier reprit :

— Mais si l'un de nous meurt?

— Cela profitera aux survivants, l'homme aux chiffres.

— Alors c'est une manière de tontine.

— Tu l'as dit. Béru, amène ici Olivia.

Comme la Béru se levait, Olivia entra, et dit d'un air tout mutin :

— Vous me traitez comme une petite fille, maman; j'ai quinze ans, et je ne vois pas pourquoi je ne serais pas du souper jusqu'au bout.

— Pardon, mademoiselle, dit le conseiller d'un ton doctoral ; nous avions à parler d'une affaire très-grave, et cela vous eût ennuyée... Vous êtes si spirituelle.

— Bravo ! dit le vicomte, la guerre commence. Olivia, si tu prends jamais un amant, ma fille, méfie-toi des gens de robes.

— Et ne croyez pas aux gens d'épée, dit le conseiller.

— Pourquoi cela ? reprit Olivia.

— Parce que si une jolie fille veut avoir deux amants, repartit le gros fermier en riant, les gens d'épée tuent leur rival, et les gens de robes les font enfermer au Châtelet.

— Tandis que les bons fermiers partagent, n'est-ce pas ? reprit le conseiller.

— J'aime mieux cinquante pour cent d'une bonne affaire que de n'en avoir rien.

— C'est donc pour ça, cria le vicomte, que tu n'as jamais eu qu'un pour cent de ta femme.

— C'est vrai, dit Libert. Je me réduis autant que je peux dans les mauvaises opérations.

— Jour de Dieu ! s'écria le vicomte, tu me rappelles ce pauvre Béru. Seulement il avait de l'esprit.

Le souper continua de ce style, pendant qu'Olivia considérait les convives avec une curiosité qui devait assurément avoir un intérêt caché, tant elle était à la fois alerte et attentionnée.

C'est qu'Olivia avait entendu la conversation des bons amis de sa mère. Olivia était beaucoup plus avancée qu'ils ne croyaient : c'était déjà une fille faite, et la meilleure preuve que je puisse t'en donner, c'est qu'elle

rêva de suite au moyen de tromper tous ses prétendants. Entourée comme elle l'était, par les soins jaloux des douze associés, cela lui eût été difficile si elle eût voulu s'adresser à un homme de leur monde : mais, tandis qu'ils s'observaient les uns les autres, Olivia regarda en dehors de leur cercle et rencontra l'occasion sous la forme de son maître de clavecin.

C'était un garçon d'une trentaine d'années, bien taillé, la jambe belle, les dents propres, et qui représentait assez bien un amant. Olivia se décida à l'aimer. Mais il y avait au fond de cet homme une si grossière nature, il sentait si bien son rustre endimanché, qu'Olivia n'y serait jamais parvenue sans l'aide de sa mère. En effet madame Béru avait remarqué le soin qu'Olivia mettait dans sa toilette toutes les fois que son maître devait venir, et aussitôt elle se posa en sentinelle auprès de sa fille. M. Bricoin eut tout l'attrait du fruit défendu. Le sang d'Ève, ma première maîtresse, parla dans Olivia. »

— Eh quoi? Ève !... dit Luizzi.

— A fait son mari cornard comme les autres. Caïn était de moi !... repartit le diable. Et il reprit :

« Or, Olivia, qui était depuis quelques jours

très en peine de ne pas trouver Bricoin insupportable, le vit aussitôt sous l'aspect le plus séduisant. Mons Bricoin n'eût pas été un énorme fat qu'il se fût aperçu de l'attention de la jeune fille; il se sentit adoré, et, malgré la beauté d'Olivia, le drôle eut l'impudence de se faire désirer, car elle le désira : sa tête était partie, et bientôt elle se sentit véritablement folle du maître de clavecin. Un tendre aveu fut échangé, et la surveillance de madame Béru fut trompée.

Huit jours après, les illusions d'Olivia n'existaient plus. Tenant cercle tous les soirs, au milieu d'hommes qui prêtaient à leurs vices des formes élégantes, dont l'esprit rieur avait toujours pour elle cette adoration flatteuse vouée par le libertinage à la beauté, elle établit une fâcheuse comparaison entre ceux qu'elle avait voulu tromper et celui pour qui elle les avait trompés. Bricoin était le véritable amant de la femme perdue : despote, brutal, injurieux, menaçant à tout propos de découvrir le secret d'Olivia quand elle n'obéissait pas à toutes ses volontés, il lui fit bientôt un supplice perpétuel de la vie, et la pauvre fille, innocente de cœur et dépravée d'esprit, ne cessait de se répéter :

— Certes, j'aurai des amants; mais je n'aimerai plus.

La fatale année s'écoula ainsi, et lorsque, dans un souper pareil à celui que nous venons de rappeler, il fallut qu'Olivia se prononçât entre les douze concurrents, la belle fille se leva et dit d'une voix assurée :

— Je choisis le sous-fermier.

— Dans deux jours, s'écria le financier, dans deux jours, ma reine, tu seras dans le plus bel hôtel de Paris.

L'assemblée resta stupéfaite; le vicomte seul se tut, et dans la soirée il s'approcha d'Olivia :

— Cela n'est pas clair, lui dit-il; tu as choisi cette boule dorée, ce n'est pas par avarice! on n'en est pas là à ton âge. Il y a quelque chose là-dessous. Si tu as besoin d'avoir pour amant en titre un imbécile, c'est qu'il y a un autre amant à cacher.

Olivia, pressée par le vicomte, lui avoua tout.

Huit jours après, quand Bricoin vint pour donner la leçon à la jeune Olivia, à son nouvel hôtel, au lieu de trouver le financier établi le matin chez elle, il y trouva le vicomte. Bricoin voulut faire du bruit et menaça de tout dire au mondor. Le vicomte prit une canne et la

cassa jusqu'à la poignée sur le dos du drôle, puis il lui dit :

— Ceci, c'est pour t'avertir de ne plus reparaître ici. Quant au rapport dont tu nous menaces, si tu dis un mot, je te couperai exactement les deux oreilles.

Quelque temps après, le vicomte, rencontrant le financier, lui dit :

— Eh bien ! veau d'or, êtes-vous content de la petite Olivia ?

— Hum ! hum ! j'ai bien peur que la Béru ne se soit moquée de nous.

— Et moi, je te jure, dit le vicomte en tournant sur la pointe du pied, et en flanquant son épée dans les jambes du financier, je te jure qu'Olivia se moque de toi. »

V

UN ELLEVIOU.

Satan en était là de son récit, lorsque Luizzi entendit frapper à sa porte.

— Qui est là? s'écria-t-il avec impatience.

— Monsieur, répondit Pierre, c'est M. Ganguernet avec M. le marquis de Bridely.

Luizzi demeura quelque temps incertain, et répondit à travers la porte : — Priez-les un moment d'attendre. Je vais les recevoir.

— Tu étais si pressé de savoir l'histoire de madame de Marignon? lui dit Satan.

— C'est qu'il me semble, repartit Luizzi, que je la saurai encore mieux quand j'aurai causé un instant avec Ganguernet. Il y a certaine interruption à laquelle tu n'as pas répondu, et que cet homme pourra peut-être m'expliquer. Cependant, ne t'éloigne pas.

En disant ces mots, Luizzi regarda le diable. Son habit noir et son portefeuille avaient disparu. Il était vêtu d'une longue robe de soie avec des babouches, une seule mèche de cheveux pendait du sommet de sa tête, et il se curait les dents avec l'ongle de son petit doigt.

— Est-ce que tu vas au bal masqué? lui dit le baron.

— Non, je vais en Chine, et je reviens à l'instant.

— En Chine! s'écria Luizzi stupéfait, et qu'y vas-tu faire?

—Arranger encore un mariage, ne sommes-nous pas un vendredi?

— Jour de malheur, dit Luizzi.

— C'est-à-dire jour de Vénus, repartit le diable.

— Et quelle espèce de mariage vas-tu faire?

— Je vais persuader à un mandarin d'épouser la fille de son ennemi mortel afin de faire cesser des haines de famille.

— Voilà qui est admirable de ta part, reprit le baron ; mais réussiras-tu ?

— Je l'espère parbleu bien ; cela doit avoir de trop beaux résultats.

— C'est presque une vertu que l'oubli de la haine, et tu comptes y arriver.

— C'est-à-dire je compte arriver à son plus actif développement. Il naîtra dix enfants du mariage ; cinq qui prendront le parti de leur père, cinq le parti de leur mère. De là, querelles, troubles, fraticides.

— Infâme ! dit le baron.

— Tu me trouvais si bon tout à l'heure ?

— Tu ne réussiras pas, je l'espère.

— Bon, fit le diable, déjà le mari a envoyé à la femme les présents d'usage.

— Plaît-il ? dit le baron, il me semble avoir lu dans le livre d'un de nos plus savants géographes que c'était la famille de la femme qui envoyait les présents au mari.

— Eh bien, pour un savant il ne s'est pas trop trompé; il y a au moins des présents dans l'affaire, c'est quelque chose. Vous avez tant d'académiciens qui mettent des villes où il y a des marais, et des déserts où il y a des villes, que celui dont tu parles mérite bien la réputation dont il jouit.

— Tu oublies que je vais te rappeler.

— Je t'ai dit que je courais à Pékin et que je revenais à l'instant.

Le diable disparut, et Luizzi donna l'ordre qu'on introduisît M. Ganguernet et le marquis de Bridely. Ce nouveau monsieur était véritablement un très-beau jeune homme, les doigts passés dans les entournures de son gilet, et qui eût paru assez distingué sans l'énorme frisure qui le couronnait, les boutons de diamant et les chaînes d'or qui obstruaient sa chemise, et les bagues qui cerclaient ses gros doigts.

Après les salutations d'usage, le baron se trouva assez embarrassé d'entamer le sujet de conversation pour lequel il avait reçu Ganguernet, car il ignorait si le monsieur Gustave le savait instruit de son secret. Cependant il n'y avait pas à reculer; il se jeta donc franchement en avant, et dit à Gustave :

— Vous êtes donc décidé à quitter le théâtre, monsieur?

— Eh! monsieur le baron, repartit celui-ci en passant ses mains pommadées dans le fourré de ses tire-bouchons, que voulez-vous qu'un homme de quelque talent fasse encore au théâtre?

— Mais il me semble qu'il y a place pour tout le monde.

— Je le crois bien, fit l'Elleviou en se dandinant, car il n'y a personne. Mais les médiocrités sont à la mode, et je ne suis pas assez intrigant pour les chasser.

— Il me semble encore, reprit Luizzi, que le public est un juge qui classe mieux les vrais talents que l'intrigue.

— Pour cela, monsieur le baron, il faudrait que le public connût les vrais talents.

— Les directeurs sont intéressés cependant à les engager.

— Allons donc! est-ce qu'ils s'y connaissent? le talent qu'ils estiment, c'est celui de la flatterie; d'ailleurs, les jalousies de certains individus qui tiennent les premiers emplois sont insurmontables. Tenez, il y a huit jours, avant d'avoir retrouvé mon père..... car vous savez que j'ai eu le bonheur de retrouver mon père, le marquis de Bridely?

— Oui... oui... fit Luizzi en regardant Ganguernet, qui se met à rire de son gros rire.

— Eh bien, comme je vous disais, monsieur, il y a quinze jours j'étais chez le directeur de l'Opéra-Comique. Il était fort embarrassé, car son premier ténor refusait de jouer le soir, un

dimanche : c'était quatre mille francs de recette perdus. Pendant que nous discutions les clauses de notre engagement, il envoya le médecin dans la loge du ténor pour constater le bon état de sa santé..... je ne dis pas de la voix..... elle est aux incurables depuis longtemps. Nous étions sur le point de conclure, lorsque le régisseur vint dire que le premier ténor consentait à jouer une petite pièce en un acte.

— Bon, m'écriai-je, il sait que je suis ici.

— Il est possible, monsieur, me dit le régisseur, qu'il vous ait vu entrer.

— Eh bien, repris-je, voulez-vous que je le fasse jouer?

— Pardieu, vous me rendriez un grand service, me dit le directeur.

— Alors priez-le de descendre, lui répondis-je.

En effet, le ténor arriva d'un air d'humeur. Je me tenais dans un coin.

— Je ne puis jouer, s'écria-t-il en arrivant, je suis fatigué et malade.

Je ne fis pas la moindre observation, mais je commence une gamme ascendante de l'*ut* d'en bas à l'*ut* aigu ; *do ré mi fa sol la si do ré mi fa sol la si do do do,* avec une tenue assez soi-

gnée ; le ténor me regarde et dit au directeur :

— Je jouerai demain dans deux grandes pièces.

— Cela me semble merveilleux, repartit Luizzi.

— Eh bien, monsieur le baron, croiriez-vous qu'un moment après, lorsque je venais de lui donner quatre mille francs de recette avec une gamme, ce drôle de directeur me refusa un engagement de mille écus.

— Je le comprends très-bien, reprit le baron qui avait encore l'oreille écorchée de la double gamme de l'Elleviou.

— C'est tout simple, fit celui-ci en saluant, il est l'esclave de ce misérable ténor.

— C'est probable, repartit Luizzi ; mais j'ai oublié de demander à M. Ganguernet ce qui me valait sa nouvelle visite à cette heure.

— D'abord, reprit Ganguernet, le désir de vous présenter M. le comte de Bridely : en passant sous vos croisées j'ai vu de la lumière chez vous, et j'ai pensé que vous n'étiez pas encore couché ; ensuite c'est pour vous prier de garder le plus profond secret sur l'histoire de ce matin. Je sais que vous êtes amateur de scandale.

— Moi, je vous jure que je n'en dirai un

mot à personne, pas même à M. le comte de Bridely.

— Qu'est-ce donc ? fit le comte.

— Cela vous amuserait fort peu, je crois, monsieur, lui répondit le baron avec hauteur; puis il s'adressa à Ganguernet. Mais pour que je vous garde le secret, il faut que vous me répondiez à une question. Avez-vous jamais entendu parler d'un certain M. Libert, financier?

— Tiens! s'écria Ganguernet, si je connais mon beau-frère?

— J'en avais le pressentiment, dit Luizzi; alors c'était le frère de cette madame...

— Marianne Gargablou, fille Libert; Antoine Libert, un gros homme de Tarascon, Provençal enté sur Normand : l'avarice et l'ostentation greffées sur la friponnerie et la rapacité.

— Vrai Turcaret, à ce qu'il me semble..

— Pur Turcaret, car il abandonna sa femme dans un coin pour entretenir des maîtresses, et laissa sa sœur mourir de faim.

— Eh bien! j'espère, reprit Luizzi, pouvoir vous donner de ses nouvelles.

— Il est mort.

— J'espère du moins pouvoir vous donner

des nouvelles de sa fortune, et il n'est pas impossible qu'elle retourne aux vrais héritiers de M. Libert.

— A moi! s'écria Gustave emporté par le souvenir des nombreux millions de monsieur son oncle.

— Est-ce que cela vous regarde, monsieur le comte? dit Luizzi d'un ton dédaigneux.

— Vous le savez bien, baron, dit Ganguernet. Allons, reprit-il en s'adressant au comte de Bridely, ne me fais pas tant de signes; M. Luizzi sais tout.

— Et j'entre dans la conspiration.

— D'ailleurs, reprit Ganguernet, l'affaire du vieux Rigot est bien chanceuse : il donne deux millions de dot; mais à qui?

— A sa nièce, ce me semble, m'avez-vous dit?

— Hé non! Rigot est un bien autre original : il a fait une donation de deux millions, sans qu'on sache si c'est à la mère ou à la fille. Il a décidé qu'elles se marieraient le même jour; mais ce ne sera qu'en sortant de l'église que le notaire décachettera la donation bien scellée que Rigot lui a remise.

— Pardieu, reprit Luizzi, voilà qui est singulier.

— Sans doute, sans doute, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit : comment retrouverons-nous les millions de l'oncle Libert ?

— Je vous le dirai demain : allez voir les *Deux Forçats*, et étudiez cette pièce aussi bien que *l'Enfant Trouvé.*

— Je comprends ! il s'agit d'un secret avec lequel on peut forcer le détenteur à rembourser.

— C'est à peu près quelque chose comme cela. Bonsoir, j'attends la personne qui doit me donner mes derniers renseignements.

— Adieu donc et à demain, dirent les deux Ganguernet, dont un marquis, et ils sortirent.

Luizzi sonna le diable.

— Ah çà ! mon cher, tu me parais devenir un peu plus qu'impertinent, dit Satan en entrant.

— Moi, répondit Luizzi tout étourdi de l'apostrophe.

— Toi; comment, voilà vingt minutes que tu me fais faire antichambre.

— Tu es leste, répondit Luizzi avec dédain ; tu en as sans doute fini avec ton mandarin ?

— Comme toi avec les Ganguernet.

— Tu as semé le mal pour récolter le crime.

— C'est bon pour un niais comme toi ; j'ai

semé le bien pour faire croître des forfaits. J'ai prêché la réconciliation pour fomenter la haine.

— Cela me paraît un chef-d'œuvre dont je t'envie peu la gloire.

— Tu travailles assez bien à la tienne dans ce genre-là pour n'avoir rien à m'envier.

— Prétends-tu parler de mon projet de faire épouser mademoiselle de Marignon à M. Gustave Ganguernet?

— Il me semble que c'est une assez jolie infamie.

— Bon! fit Luizzi; une vengeance, ou plutôt une mystification.

— Je sais que vous autres hommes vous avez des noms sonores et pompeux, et des noms plaisants et sans conséquence, à donner à vos crimes. Tu t'y entends déjà assez bien; un peu plus et tu ferais le Ganguernet : tu appellerais cela une bonne farce.

— Prétends-tu me détourner de mon projet?

— Ni t'en détourner ni t'y servir.

— C'est cependant ce que tu vas faire en me disant la fin de l'histoire de madame de Marignon.

— Pauvre femme! dit le diable d'un air de pitié qui fit rire Luizzi.

— Il est certain qu'elle est bien digne que tu la plaignes.

— Pauvre femme ! pauvre femme ! répondit le diable en secouant la tête.

— Tu deviens ridicule, Satan, tu t'attendris.

— Tu as raison, je m'attendris et toi tu fais le méchant : nous sortons tous deux de notre rôle.

— Reprends donc le tien, et surtout reprends ton récit.

— M'y voilà.

VI

SUITE DU RÉCIT.

Avant de te montrer Olivia dans le monde, il est nécessaire que j'entre dans quelques considérations particulières sur l'état de son esprit. Elle commença sa vie de femme à la mode avec une singulière erreur dans le cœur ; Olivia s'imagina avoir connu l'amour : le caprice d'enfant qui l'avait jetée à Bricoin avait eu des anxiétés, des espérances, des scènes de violence, quelques moments de plaisir, si faciles à confondre avec le bonheur quand on ne s'y

connaît pas : puis étaient venus les regrets, les larmes, la terreur. Cette aventure enfin avait traîné après elle tout l'attirail de l'amour. Olivia, qui n'avait pas d'expérience, s'y était laissé tromper, et elle conçut de cette passion une très-mauvaise idée.

Or, en fille sage et spirituelle, elle se jura, comme je te l'ai déjà dit, de ne plus s'y laisser prendre. On pourrait justement s'étonner qu'un cœur de seize ans n'ait pas gardé en lui assez de fraîches illusions, de vagues désirs, de languissantes pensées, pour retrouver par instants le vrai sens de l'amour : cependant il n'en fut pas ainsi.

Dans une autre position, et surtout à une autre époque, Olivia eût sans doute reconnu son erreur : mais que pouvait s'imaginer de l'amour la fille de madame Béru ? Quelle signification pouvait avoir pour elle le titre d'amant ? En partant du point de vue de madame Béru, l'amour était un commerce dont la maîtrise appartenait à la beauté. En le considérant du côté du monde qu'elle voyait, l'amour n'était encore qu'un échange de plaisirs où il était convenu que la fortune et la flatterie pouvaient tenir lieu de passion à l'amant, et la fidélité du lit de tendresse de cœur à la maîtresse. Il

ne faut pas oublier non plus que la société corrompue où vivait Olivia était l'expression la plus naïve des mœurs courantes de la fin du dix-huitième siècle. Le sensualisme, la négation de toute règle et de tout lien moral, gouvernaient souverainement cette société décrépite, et Olivia fût-elle sortie de la sphère spéciale de corruption où elle était enfermée, il lui eût été encore très-difficile de trouver un abri contre la démoralisation qui lui arrachait, si jeune, cette fleur de l'âme, la foi en l'amour!

Olivia trouva cependant une compensation à la perte de toutes les émotions amoureuses qui font de la jeunesse une vie qui souffre presque toujours tant qu'elle dure, et qu'on regrette toujours quand elle est passée. Ces compensations furent l'habitude d'un monde brillant, le goût des choses exquises, une appréciation rapide et tranchée des hommes et des événements, une espèce de passion pour les grandes causes de l'humanité, passion due à cette philosophie dont l'encyclopédie tenait école permanente; et, au milieu de cette galanterie dissolue où l'on prenait un nouvel amant comme une robe nouvelle, une préférence singulière pour les plaisirs de l'esprit,

les succès de conversation, l'empire du bon mot et la réputation de femme supérieure.

Ce n'est pas qu'Olivia, arrivée à l'éclat de toute sa beauté, ne fût aussi l'esclave d'une nature ardente et impérieuse; mais, il faut le dire, elle ne réunit jamais sur le même homme le choix de son esprit et celui de ses yeux, elle eut presque toujours ensemble un amant en qui elle voulait un nom, de la réputation, du succès, et dont elle était fière, et un amant à qui elle ne demandait rien de tout cela, et qu'elle cachait soigneusement. Elle se donnait à tous deux, mais avec cette différence qu'elle se laissait longtemps désirer par le premier et qu'elle cédait facilement au second. C'est qu'entre ces deux hommes il y avait aussi cette différence qu'elle était au premier et que le second était à elle.

Les plus jeunes années de la vie d'Olivia se passèrent dans ce double dévergondage. Le financier avait grossi la fortune que lui avait procurée l'association des douze; et bientôt les princes, les ambassadeurs, les traitants se succédant rapidement dans les bonnes grâces d'Olivia, elle arriva à une de ces fortunes scandaleuses qui font honte à la société où on peut les acquérir.

Quand la révolution arriva, Olivia était en Angleterre avec un membre de la chambre des lords, qui dépensait pour elle plus que les revenus d'une fortune formidable. Elle était prête à revenir en France pour sauver ses biens de la confiscation, lorsque l'émigration lui envoya à Londres tous ses amis de Paris. Olivia se montra, en cette circonstance, bonne, noble et spirituelle. Elle diminua le train de sa maison, pour pouvoir y accueillir plus facilement tous ces grands seigneurs ruinés, sans qu'on pût les accuser de s'attacher au char d'une courtisane princière : puis, des économies prises sur sa dépense, elle aida secrètement les plus pauvres. Elle mit assez de délicatesse dans ses bienfaits pour exiger d'eux des engagements en règle; et, sûre qu'elle leur donnait, elle prenait toutes les précautions possibles pour leur faire croire qu'elle n'entendait que prêter.

Pendant ce temps, les amants se succédaient comme par le passé, d'autant plus qu'Olivia, toujours précieuse dans le choix de ses amis patents, s'était depuis longtemps dégradée dans le choix de ses amants cachés; et peut-être eût-elle fini par se perdre tout à fait dans ses honteuses habitudes, si une maladie de

langueur, occasionnée par le climat de Londres, n'eût mis sa vie en danger. Tous les soins des médecins ayant été inutiles pour vaincre cette disposition mélancolique qui avait presque anéanti les forces de son corps, et qui déjà voilait les grâces de son esprit, il fut décidé qu'Olivia devait quitter l'Angleterre sous peine de mort.

Tous ses amis de l'émigration lui conseillaient d'aller en Italie : il y avait dans ce conseil un singulier sentiment de jalousie. Forcés d'abandonner aux manants parvenus qui les avaient chassés de France, leur fortune, leur rang, leur patrie, ils se sentaient pris de dépit à la pensée que ces hommes de sang, comme ils disaient, pourraient aussi usurper leurs plaisirs. Et certes, ils avaient droit de le craindre, car la vertu d'Olivia était encore plus fragile que la vieille monarchie. Olivia ne les écouta pas : elle voulut revoir Paris, un autre Paris que celui qu'elle avait connu, gouverné par d'autres hommes, agité par d'autres idées, se ruant à d'autres fêtes; car, à l'époque dont je te parle, le directoire siégeait déjà au Luxembourg.

Olivia obtint facilement sa radiation de la liste des émigrés; et les débris de la fortune

qu'elle emportait d'Angleterre lui procurèrent une aisance qui lui permit de disposer de sa personne en faisant les conditions de son marché.

Quoiqu'elle eût alors plus de trente ans, Olivia était d'une beauté si élevée et si pure, qu'elle fut bientôt entourée des assiduités des merveilleux les plus renommés de Paris : femme de luxe et de plaisir, elle se fit remarquer dans les pompes si peu gazées de Longchamp, et dans les bals si mystérieux de l'Opéra et de Frascati. Cependant elle ne retrouvait ni sa santé, ni l'indépendance légère de son esprit.

Ces accès de mélancolie et de découragement devenaient de jour en jour plus fréquents, et ce n'avait été qu'à grand'peine qu'un soir de l'hiver de 1798 on l'avait déterminée à assister à une fête intime, donnée par un des plus riches fournisseurs de l'armée. Olivia y tint mal sa place : de toutes les femmes, elle fut la seule qui y fut sans esprit, sans coquetterie, sans délire. De tous les hommes, un seul aussi demeura froid, insouciant et comme fatigué de cette joie qui l'entourait. Cet homme pouvait avoir trente-cinq ans. Il s'appelait M. de Mère.

On citait de lui de grands traits de passion.

Bien jeune encore il avait quitté sa famille et laissé à un cadet tous les avantages d'une brillante fortune, pour suivre en Hollande une femme qu'il aimait. Après l'avoir aimée assez pour la respecter pendant trois ans, il la vit se livrer légèrement à un autre. Cette première déception le poussa à un libertinage honteux; et cet homme, si distingué par son nom, son rang, son caractère et son esprit, se plongea dans les excès de toutes sortes. Revenu en France, et rentré dans la bonne compagnie, il s'éprit encore d'une femme à laquelle il voua sa vie : cette seconde passion fut plus violente et moins respectueuse que la première; mais elle fut encore trompée. M. de Mère avait vingt-sept ans quand cela lui arriva.

Comme la première fois, il en conçut assez de désespoir pour s'en vouloir venger ; mais cette fois ce ne fut pas lui-même qu'il choisit pour victime : il voulut faire payer à toutes les femmes les torts de deux d'entre elles, et donna à sa vie la singulière occupation de séduire celles qu'on disait les plus vertueuses, et de les abandonner le lendemain du jour où il les avait perdues. Cette misérable vengeance fatigua bientôt celui qui y avait mis tout son bonheur, et au bout de deux ans de cette vie il

se trouva en face de lui-même, jeune encore, mais flétri par le mépris qu'il s'était donné pour toutes les femmes. Les événements de la révolution l'arrachèrent à ce dégoût profond, et tournèrent les facultés de son esprit vers les intérêts publics : en 92 il partit parmi les volontaires de sa province, heureux de sentir battre son cœur au bruit du tambour, et de tressaillir encore à une émotion quelconque.

A cette époque, la fortune s'empara avec trop d'avidité de tous ceux à qui elle put jeter ses faveurs, pour que M. de Mère n'en fût pas comblé. En 1798 il était déjà général de brigade ; et si, dans ce moment, il n'était pas présent à l'armée avec un grade plus élevé, c'est qu'une blessure dangereuse avait rendu nécessaire sa présence à Paris.

Comme Olivia était la femme la moins jeune de toutes celles qui avaient été invitées pour cette fête, de même M. de Mère était le plus âgé des hommes qui y assistaient. Tous deux avaient été placés à table bien loin l'un de l'autre, car Olivia était l'objet des désirs des plus jeunes et des plus ardents, et M. de Mère le but des coquetteries des plus folles et des plus agaçantes. Ni les uns ni les autres n'obtinrent le moindre succès. Olivia et le général

regardèrent en pitié ces joies fiévreuses, ces délires amoureux qu'ils avaient épuisés l'un et l'autre jusqu'à la lie. Olivia était trop belle pour accepter l'amour d'un jeune homme dont la passion l'eût mise au rang des vieilles femmes qui font des éducations, et M. de Mère n'aimait plus assez le plaisir pour risquer encore une désillusion.

Le soir venu, le hasard, ou plutôt la solitude que tous deux cherchèrent dans un salon écarté, les fit se rencontrer ensemble. M. de Mère savait ce qu'était Olivia, mais elle ne le connaissait pas : il entama la conversation avec elle, non pas avec ce respect qu'appelle une réputation intacte, mais avec cette retenue qu'un homme distingué accorde à toute femme habituée à un monde élégant. Ils échangèrent d'abord quelques mots sur le peu de part qu'ils prenaient aux plaisirs de la soirée, et tous deux l'attribuèrent au fâcheux état de leur santé, car tous deux croyaient être assez une exception dans ce monde pour ne pas parler de l'état fâcheux de leur âme. S'intéressant fort peu l'un à l'autre et à eux-mêmes, ils abandonnèrent bientôt cette conversation pour parler des choses d'un intérêt général. Les guerres de la république et les succès de Bonaparte

étaient alors dans toute leur splendeur, et M. de Mère en parla avec une chaleur et un enthousiasme qui attestaient qu'il y avait encore en lui bien plus de feu et de jeunesse qu'il ne le supposait. D'un autre côté, la littérature, les théâtres, les arts, la musique, recommençaient à se montrer, et Olivia en parla avec un tact, une supériorité et un intérêt qui montraient aussi que son cœur était plus susceptible de douces émotions qu'elle n'eût voulu le croire.

Ils passèrent ainsi les longues heures de cette soirée, s'écoutant tour à tour avec plaisir, mais sans réflexion ; puis tous deux, avertis par le silence de la fête qu'elle était finie, se trouvèrent avoir de beaucoup dépassé le moment où leurs habitudes plus rangées les rappelaient chez eux ; il fallut se séparer. M. de Mère, qui avait encore quelques semaines à perdre à Paris, ne voulut pas laisser échapper l'occasion de diminuer les ennuis de son séjour par le commerce d'une femme qu'il avait trouvée pleine d'esprit et de convenance ; il demanda donc à Olivia la faveur d'être reçu chez elle. Il le fit dans les termes les plus flatteurs, et elle lui répondit sans s'en étonner et sans le repousser :

— Je n'ai pas besoin de savoir votre nom, monsieur, pour être charmée de recevoir un

homme aussi distingué que vous ; mais enfin faut-il que je le connaisse pour ne pas m'étonner de la visite que je recevrai, si par hasard vous ne mettez pas en oubli la demande que vous venez de me faire ?

— Eh bien ! madame, si on vous annonçait M. de Mère demain soir, le recevriez-vous ?

— M. de Mère ! reprit Olivia en le regardant, voilà un nom qui pouvait se passer de la recommandation de ce soir pour faire accueillir avec plaisir celui qui le porte.

Tous deux, on le voit, se disaient sans embarras le plaisir qu'ils avaient éprouvé à se rencontrer. Tous deux se croyaient tellement à l'abri d'une coquetterie ou d'une séduction, que ce fut sans embarras aussi qu'ils reçurent cette assurance. Ni l'un ni l'autre n'emportèrent aucun trouble avec le souvenir de cette soirée. Olivia passa toute la journée sans se rappeler que M. de Mère devait venir le soir, et celui-ci ne se souvint qu'il devait aller chez Olivia, que comme d'un emploi de son temps plus amusant qu'une représentation à l'Opéra ou une bouillotte dans le salon d'un directeur.

Il était neuf heures du soir, et Olivia était chez elle avec Libert, le gros financier qu'elle

avait jadis choisi à seize ans, et qu'elle avait repris pour amant en titre, parce qu'il était le plus esclave de ceux qui avaient régné comme lui. Une immense fortune, gagnée dans les dilapidations de la monarchie, s'était encore accrue dans les dilapidations de la république, et Olivia s'en servait pour satisfaire des caprices peut-être plus exigeants et plus impérieux que ceux de la vanité et de l'amour des plaisirs, car ils venaient de l'ennui. En ce moment, le financier, devenu fournisseur, lui racontait les chances d'une nouvelle opération, et Olivia, n'ayant rien de mieux à faire, s'amusait à lui démontrer que son entreprise était stupide, quoique au fond elle fût très-persuadée que l'instinct cupide de Libert était supérieur à tout ce qu'elle pouvait avoir de bonnes raisons.

Ils en étaient presque venus à se quereller, lorsqu'on annonça M. de Mère. Olivia éprouva un violent mouvement de dépit; et, bien que tout Paris sût qu'elle était la maîtresse de Libert, elle fut singulièrement contrariée d'être trouvée avec lui par un homme comme M. de Mère. Elle le reçut cependant avec cette aisance qui tient plus à l'habitude qu'à la bonne disposition, et la conversation s'établit sur la

fête où ils s'étaient rencontrés. Elle fut railleuse et embarrassée de la part d'Olivia, et dédaigneuse de la part du général sur le compte de leurs convives de la veille. Tous deux étaient gênés et humiliés de la présence du financier, car elle disait trop ce qu'était Olivia.

Libert quitta le salon avant M. de Mère. Dès qu'il fut parti, Olivia dit à celui-ci :

— Vous vous êtes trompé, général : vous croyiez sans doute venir dans un salon où vous trouveriez une nombreuse réunion, une conversation brillante, et vous voilà tombé chez une pauvre femme toute seule, et qui passe ainsi la plus grande partie de ses soirées.

— Je ne venais chez vous, madame, chercher que vous, répondit le général.

— Et ce n'est pas moi seule que vous avez trouvée : est-ce là ce que vous voulez dire?

— Non, en vérité ; mais je dois vous avouer que je n'imaginais pas troubler un entretien aussi intime.

— Je ne sais comment je dois prendre votre réponse.

— Comme l'expression de l'étonnement que j'éprouve à voir la belle Olivia seule.

— Seule !

— Oui vraiment ; il me semblait avoir dé-

couvert en elle une supériorité d'esprit qui ne devait pas se satisfaire du commerce de certaine vulgarité.

Olivia regarda le général avec un sourire moitié triste moitié railleur, et reprit :

— Si j'étais la franche coquette que vous croyez, je vous répondrais peut-être que je n'étais si seule que parce que je vous attendais ; mais, en vérité, ce serait mentir, et il y a bien longtemps que je ne prends plus cette peine-là.

— Vous ne m'attendiez donc pas, madame? répondit M. de Mère.

— Je vous jure, monsieur, que je vous avais complétement oublié.

— Je vous remercie de votre franchise, quoiqu'elle soit peu flatteuse.

— Elle l'est plus que vous ne pensez, peut-être ; car je pense beaucoup à fuir les importuns.

— Tenez, dit le général avec plus de gaieté qu'il n'en avait éprouvé depuis longtemps, vous faites de l'esprit avec moi ; vous n'êtes pas naturelle comme hier, et j'en suis fâché.

— C'est que je suis peut-être fâchée aussi.

— Et de quoi ?

— De ce que vous êtes venu.

— Vraiment ! et pouvez-vous me dire pourquoi ?

— Si je vous le dis, vous ne serez pas trop fat ?

— Oh mon Dieu ! je vous jure qu'il y a bien longtemps aussi que je ne me donne plus cette peine-là.

— En ce cas, je vais vous avouer la cause de mon humeur. Je vous ai rencontré hier dans un monde insupportable, vous ennuyant comme moi au milieu de gens qui s'amusaient; vous m'avez fait passer une bonne et douce soirée; je n'ai pas compté le temps, croyez que c'est beaucoup pour moi ; vous ne vous êtes pas aperçu que vous perdiez le vôtre, et c'est sans doute aussi quelque chose pour vous. Plus tard ce souvenir me serait revenu et à vous aussi. Il est sans doute bien pâle à côté de tous ceux de votre vie, et il eût été bien effacé pour moi, si j'avais été forcée d'aller le rechercher dans les souvenirs bruyants de mes premières années ; mais, dans l'existence déserte que je mène et vous aussi, il eût pris une heureuse place.

— Et pourquoi voulez-vous qu'il l'ait perdue? repartit le général en interrompant Olivia.

— Oh ! dit-elle, ne faites pas de la vieille galanterie avec moi ; je vaux mieux ou moins que cela. Le souvenir a perdu sa bonne place, parce que vous êtes venu ici, parce que vous y avez rencontré M. Libert, parce que j'ai senti que vous me jugiez selon ma position, et parce que véritablement vous m'avez jugée comme je vous le dis.

Pendant qu'Olivia parlait ainsi, le général la regardait : il s'aperçut alors de sa beauté souveraine, plus touchante depuis qu'elle était alanguie par la douleur physique et la tristesse ; et il reprit après un moment de silence :

— De tout ce que vous venez de me dire, la seule chose que je ne comprenne pas, c'est cette vie déserte dont vous me parlez.

— Et voilà qui m'étonne tout à fait, dit Olivia : non pas que je ne puisse avoir autour de moi un cercle de brillants adorateurs ; le succès de certaines femmes doit me fait croire qu'il ne me manquerait pas si je daignais l'appeler. Mais, dites-moi, quel intérêt voulez-vous donc que j'y prenne ? Celui d'un entretien aimable ? Je vous avoue que j'ai été bien gâtée de ce côté. Serait-ce le besoin d'hommages... amoureux ? Je vous avoue encore que ces hom-

mages ayant perdu, dans le monde que je pourrais voir, la séduction que leur prêtaient jadis un grand nom et de grandes manières, je suis peu tentée de les accueillir, et de faire un nouvel apprentissage de l'amour.

— L'amour! dit M. de Mêre. Mais voilà ce dont vous ne parlez pas, et ce qu'il me semble étrange de ne pas trouver ici.

— Comment? dit Olivia d'un air tout étonné; il me semble que je viens de vous dire à l'instant même que j'y avais renoncé.

— Pardon, dit M. de Mêre en souriant doucement, il me semble à moi que vous avez parlé de toute autre chose que de l'amour.

— De quoi donc?

— Je ne sais trop comment vous le dire.

— Oh! soyez franc, reprit Olivia avec vivacité. Parlez. Je sais tout entendre : je suis une bonne femme; et, si vous voulez que je vous mette plus à votre aise, parlez, parlez, je suis une vieille femme.

M. de Mêre hocha la tête; et, souriant encore, il repartit :

— Je parlerai parce que vous le voulez, voilà tout. Il me semble que ce n'est pas à l'amour que vous avez renoncé, d'après ce que vous disiez vous-même, mais à ce que nous

autres, soldats assez grossiers, nous appelons des aventures galantes.

— Oh ! je vous comprends, reprit Olivia en riant ; mais je vous dirai que je suis encore plus jalouse de repousser ce que vous appelez sans doute l'amour, que de renoncer à ce que vous appelez des aventures galantes.

— Il vous a donc bien fait souffrir ! dit le général.

— Oui, repartit Olivia avec une expression de honte et presque de dégoût ; il m'a fait mal; un mal ignoble, repoussant, honteux ; je n'ai aimé d'amour qu'une fois, et je voudrais l'oublier.

— Eh bien ! moi aussi, répondit le général, j'ai horriblement souffert de l'amour. J'ai été trompé dans les sentiments les plus saints, trahi dans le dévouement le plus complet, joué dans ma confiance et ma vénération pour celle que j'aimais, et cependant je ne donnerais pas pour beaucoup le souvenir de ces tourments passés.

— Vraiment? dit Olivia, en s'appuyant sur le bras de son fauteuil, et en regardant le général avec une surprise étrange.

— Et ne le comprenez-vous pas comme moi? reprit le général en s'exaltant ; ne comprenez-

vous pas que lorsque le cœur est pauvre et épuisé, il se rappelle avec bonheur le temps où il était riche et abondant en douces ambitions et en nobles espérances? Aimer! aimer, avec cette pensée qu'il y a une âme à côté de vous qui épie tout ce que vous faites de bon et de beau pour en être heureuse; un être faible qui a foi en vous, qui vous donne son bonheur en garde, qui s'endort et s'éveille tranquille à l'abri de votre protection, ou bien qui, s'il se trouve enchaîné par des devoirs plus impérieux, mêle votre pensée à toute attente, à tout regret, qui vit en vous comme vous vivez en lui, qui vous comprend dans un regard si vous êtes muet, qui sait ce que vous pensez mieux que vous-même, dont le bonheur vous est plus cher que votre vie, et qui tient enfin votre cœur dans cette perpétuelle émotion de joie et de désir qui élargit l'existence, et lui donne une étendue immense pour être heureux ou pour souffrir! oh! vous me trompez, madame, ou vous ne rejetez pas de pareils souvenirs, ou vous n'avez jamais aimé!

A ces mots, Olivia porta la main sur son cœur; quelque chose de douloureux et d'inconnu semblait y avoir retenti. Elle regarda

M. de Mère dans une muette contemplation, comme si ses yeux étaient illuminés d'un nouveau jour à travers lequel elle ne voyait pas encore distinctement, et elle finit par lui dire, d'une voix lente et basse :

— Et vous avez aimé ainsi, vous !

— Et vous avez dû être aimée ainsi, repartit le général, ou du moins vous avez dû éprouver pour quelqu'un un sentiment pareil à celui que je viens de vous dire.

Olivia baissa les yeux et rougit. En ce moment elle fut honteuse d'elle-même, en ce moment elle éprouva le regret de sa vie perdue dans les plaisirs. Pour échapper à cette pensée, elle reprit la conversation presque interrompue par son silence, et dit à M. de Mère :

— Et vous en êtes aux souvenirs, vous, si jeune encore ; et vous croyez que cette passion que vous connaissez si bien ne vous maîtrisera plus ?

— J'espère que non, dit le général en souriant, et cependant je ne voudrais pas m'y fier ! Il ne faudrait pas qu'une femme comme vous voulût se donner la peine de me rendre amoureux.

— Oh ! s'écria Olivia avec une vraie joie

d'enfant, que je voudrais que vous fussiez amoureux de moi !

— Est-ce que cela vous amuserait beaucoup ?

— Oh ! ne dites pas cela, reprit Olivia avec prière, je vous jure que je serais bien maladroite à jouer avec de pareils sentiments. J'ai été bien folle, bien rieuse ; mais j'avoue que je n'aurais jamais voulu blesser une passion aussi sincère.

— Alors, vous devez avoir bien eu des pitiés, dit le général, si vous n'avez jamais rendu malheureux ceux à qui vous l'avez inspirée ?

— Si je l'ai inspirée, reprit Olivia, je ne l'ai jamais comprise.

— En ce cas, vous ne l'avez donc jamais partagée ?

— Jamais ! répondit Olivia.

L'accent ingénu avec lequel cette femme de trente-deux ans prononça ce mot étonna à son tour M. de Mère : il la regarda, comme pour s'assurer qu'elle ne jouait pas une comédie ; mais il y avait tant de sincérité dans l'attitude et dans l'étonnement d'Olivia, qu'il ne put pas douter de la vérité de ce qu'elle lui disait. Il demeura longtemps en silence devant elle, ad-

mirant sur ce beau visage, qui semblait avoir été éprouvé par les passions, la surprise ingénue d'une jeune fille à qui l'on vient de découvrir son cœur, et qui s'étonne des nouvelles émotions qu'elle ressent. Olivia se taisait toujours, et M. de Mère la regardait toujours; enfin elle leva les yeux sur lui, et s'écria douloureusement :

— En vérité, vous venez de me faire bien du mal!

— Et comment cela?

— Je ne puis vous le dire; mais cette vie que je mène et qui m'était déjà insupportable va me devenir impossible, mais la présence de cet homme qui me déplaisait va maintenant me faire honte, mais tous ces plaisirs qui ne me semblaient que frivoles vont me paraître odieux; ce que je croyais la satiété n'est plus que le vide de mon cœur.

— Avez-vous donc renoncé à l'occuper?

— A mon âge, reprit Olivia en souriant, à mon âge aimer, et aimer comme un enfant, ce serait une folie; ce serait pis encore, ce serait un ridicule.

— On n'est jamais ridicule, madame, dit le général, quand on est belle comme vous l'êtes, et qu'on a un sentiment vrai dans le cœur.

— C'est comme si on vous disait, à vous, reprit Olivia, de vous exposer encore à ces tumultueuses émotions dont vous me parliez tout à l'heure ; assurément vous ne voudriez pas y consentir.

— Moi ! madame, je bénirais l'heure, le moment où je pourrais sentir ce que j'ai éprouvé autrefois ; et je dois vous dire toute la vérité : il me semble que depuis si longtemps que mon cœur est muet, il a trouvé dans son repos toute sa jeunesse, toute sa force, tout son délire.

En parlant ainsi, le général regardait Olivia de façon à lui faire croire que c'était à elle que s'adressait l'espérance de cette passion ; elle en fut troublée, et lui dit en riant :

— Allons ! ne faisons pas d'enfantillage. Vous oubliez que pour l'amour nous sommes des vieillards et que les jeunes fous avec qui nous avons passé la soirée étaient plus maîtres d'eux que nous ne le sommes nous-mêmes. Voyons, dit Olivia, parlons de vous qui avez des espérances, des espérances de gloire, j'entends.

— Pourquoi me donner la préférence? reprit le général.

— Oh ! répondit Olivia, parce qu'il n'y a

plus rien à dire de moi, parce que j'ai jeté un voile sur le passé, et que je ne veux pas regarder dans mon avenir. Une vie ennuyeuse et dépourvue de tout intérêt, voilà ce qui me reste. J'y suis résignée ou je m'y résignerai. Au lieu que vous, vous avez une belle carrière devant vous : vous y avez déjà fait de grands pas et il vous en reste de plus grands à faire encore. C'est si beau de penser qu'on peut arriver à occuper de son nom la France, le monde, la postérité! et vous avez tout cela vous autres hommes. Quand les passions de l'amour sont éteintes, l'ambition vous reste, vous êtes bien heureux.

— Croyez cependant, reprit le général, que cette ambition serait encore plus puissante si on savait qu'un autre cœur s'intéresse à ce succès.

— Allons, allons, dit Olivia en souriant, vous voilà tout à fait redevenu jeune homme. Vous avez repris la folle ardeur de vos premières années; vous continuez vos belles illusions.

— Pourquoi n'en pas faire autant de votre côté? repartit le général.

— C'est que si on continue à votre âge, on ne commence pas au mien.

Elle dit cette dernière parole avec une douleur et un trouble évidents, et, avant que le général ait eu le temps de répondre, elle sonna vivement et lui dit :

— Je vous chasse... je vous chasse ce soir, entendez bien. Je ne vous dis pas de revenir; mais je suis toujours chez moi. J'ai besoin d'être seule, je suis souffrante. Cette soirée d'hier m'a fatiguée. Adieu, et à bientôt.

Elle mentait, ce n'était pas la soirée de la veille qui l'avait fatiguée, ou plutôt troublée si profondément. Puisqu'elle mentait, qu'éprouvait-elle ?

Le général sortit, après lui avoir baisé la main, qu'elle voulut retirer dans un premier moment d'émotion, et Olivia demeura seule avec ses nouvelles pensées. »

Luizzi écoutait ce récit avec une grande attention, et remarquait l'intérêt avec lequel le diable racontait l'histoire d'Olivia.

— Je comprends, lui dit-il, pourquoi tu veux me rendre cette femme moins odieuse qu'elle ne l'est véritablement; mais tu auras beau faire, je ne verrai jamais dans cette histoire que beaucoup de dévergondage finissant par une ridicule passion de femme usée.

— Sot et méchant! s'écria Satan avec un

éclat qui fit trembler Luizzi, ne jugeras-tu jamais les choses que sur la stupide apparence que leur prêtent nos idées. Ne vois-tu pas que cette femme était arrivée au plus misérable malheur?

— Plaît-il? fit Luizzi.

— Oui! à ce malheur suprême de n'avoir plus d'illusion sur le passé, à ce malheur horrible de savoir, autant que le cœur humain peut le savoir, que toute faute est irréparable: et encore cette terrible science resta-t-elle pour elle dans le doute, tandis que moi je la possède dans toute sa foudroyante étendue. Ne comprends-tu pas, pauvre, sec et froid misérable, ce que c'est que d'avoir pu habiter les cieux et que de se voir condamné à la fange des enfers? Et, pour ne parler que d'Olivia, comprends-tu ce désespoir qui la saisit, lorsqu'elle découvrit qu'elle avait pu aimer et être aimée, ce qui est votre ciel, et qu'elle n'avait jamais été qu'une marchandise d'amour, ce qui est votre dernier avilissement?

— Je comprends un peu ta prédilection pour cette femme, dit Luizzi avec dédain, elle est un écho lointain des regrets qui te dévorent.

— Avec cette différence, reprit Satan, que

j'ai fait ma destinée, et qu'on lui fit la sienne.

— Et ce fut-là sans doute, reprit Luizzi, l'objet des pensées d'Olivia.

— Et peut-être un jour ce sera l'objet aes tiennes.

— Dis-moi celles de ta protégée, cela m'épargnera peut-être les mêmes regrets.

— Écoute donc, reprit Satan, et tâche de me comprendre si tu peux :

« Olivia était donc restée seule, étonnée d'un trouble qu'elle n'avait jamais ressenti, la main posée sur son cœur, qui se serrait dans sa poitrine ou se dilatait avec violence, éprouvant à la fois quelque chose d'heureux et d'inquiet, ayant peur de son émotion et s'y abandonnant avec joie, livrée enfin à ce combat instinctif du cœur pris d'un premier amour, et qui se défend avec effroi, comprenant qu'il va devenir l'esclave d'une passion plus violente que sa volonté. Cette agitation, qui dure si longtemps dans l'âme d'une jeune fille, dut bientôt faire place à d'autres sentiments chez une femme comme Olivia. Chez la vierge, en qui l'amour a soufflé ce premier désir dont le feu fait bouillonner tout son être, il n'y a pas plus d'étonnement que dans Olivia ; mais il y a une ignorance de l'avenir de cette grande

passion, qui la lui rend moins suspecte. Aimer est pour la jeune fille une ivresse dont elle ne comprend pas le réveil ; pour Olivia, au contraire, cette ivresse lui semblait devoir arriver, comme toute autre, au dégoût. Malheur aux lèvres d'un homme qui touchent une coupe avec la certitude qu'une fois le vin épuisé, il ne restera plus dans sa bouche qu'une saveur fétide et nauséabonde ! malheur à la femme dont les lèvres ne peuvent toucher à un baiser sans être sûre qu'il lui répugnera avant d'être fini !

C'était là la position d'Olivia ; aimer, pour elle, ne pouvait plus être espérer le bonheur; couronner cet amour en devenant la maîtresse de M. de Mère n'était encore pour elle que donner sans doute et recevoir assurément une désillusion. Cette nuit d'Olivia se passa tout entière, tantôt dans ces effrois, tantôt dans le charme inouï de la douce sensation que trouvait son âme à se repôser sur le souvenir de son entretien avec M. de Mère, comme un voyageur tourmenté de spleen et de fièvre, qui rencontre une couche fraîche, blanche et odorante, où, pour la première fois depuis longtemps, il trouve un délassement à sa constante lassitude.

Toutefois l'esprit du monde se mêla bientôt à ces sensations du cœur, et dicta à Olivia une résolution qui lui parut raisonnable. Ce qu'Olivia craignait avant tout, c'était le ridicule; et, pour l'éviter, elle voulut fuir une passion qui pourrait lui en donner un aux yeux de tout ceux qui la connaissaient; mais elle ne voulut pas fuir cette passion en femme qui a l'air d'avoir peur, et ne voulant ni éviter M. de Mère ni subir encore une fois le trouble qu'il lui avait donné, elle se décida à reprendre, pour quelque temps, une vie assez occupée de plaisirs, pour que l'obsession de la pensée de M. de Mère ne pût y trouver place.

Ainsi, lorsqu'il vint le lendemain, au lieu de rencontrer Olivia seule, comme il l'avait peut-être espéré, il entra dans un salon où étaient réunis le peu d'hommes de bonne compagnie que Paris possédait alors, et les quelques femmes splendidement galantes qui faisaient les frais de tous les scandales; parmi celles-là, une entre autres avait été l'objet des attentions du général; séduite en quelques jours et abandonnée en quelques heures par lui, elle en avait gardé une vive rancune. Avec tout autre homme que le général, elle eût peut-être tenté la vengeance la plus raffinée des femmes en

pareille circonstance : c'était d'inspirer de l'amour à celui qui l'avait humiliée, afin de l'humilier à son tour par les refus les plus insultants ; mais cette femme croyait trop bien connaître le général pour espérer qu'un pareil manége pût réussir vis-à-vis de lui, et, en franche ennemie, ce fut en l'attaquant de front qu'elle voulut se venger.

Il est toujours facile d'amener la conversation d'un salon sur l'inépuisable sujet de l'amour. Madame de Cauny, c'était son nom, s'en chargea, et, après quelques thèmes généraux, elle commença une diatribe cruelle contre ces hommes en qui la débauche a usé tout noble sentiment, tout respect, toute pitié, et à qui elle a donné le dernier des vices, la lâcheté.

Le général, qui avait écouté avec assez de dédain les furieuses déclamations de madame de Cauny, ne put cependant s'empêcher de tressaillir à ce dernier mot ; elle s'en aperçut, et, s'adressant directement à lui, elle continua avec un ton plein de sarcasme :

— Oui, général, c'est la dernière des lâchetés que celle qui s'adresse à une femme, et en vérité je ne veux pas dire que la plus infâme soit celle qui consiste à flétrir sa répu-

tation par des paroles : car, si cette femme est pure, elle a le témoignage de son honneur pour se défendre, et il y a encore des gens dans ce monde dignes de l'écouter et de la comprendre ; si cette femme ne mérite aucun respect, le mal qu'on lui fait n'est pas bien grand, et toujours est-il qu'il lui reste la chance de trouver dans un nouvel amant, sinon un cœur assez haut, du moins un courage assez déterminé pour punir l'infâme qui l'a outragée.

Quoi qu'il en eût, le général se trouva si inopinément et si violemment attaqué qu'il ne fut pas le maître de cacher son trouble. Il écoutait madame de Cauny, la pâleur sur le front, les dents serrées et prêt à éclater, car Olivia écoutait aussi cette femme en regardant le trouble du général.

Madame de Cauny, suffoquée par la rage, s'était arrêtée. Il ne faut pas croire cependant qu'en me servant de ce terme je veuille te dire que ces reproches avaient été adressés au général avec l'expression haletante d'une femme emportée, dont la voix crie dans sa gorge, et dont les yeux étincellent dans leur orbite ; tout cela avait été dit d'une voix fine et moqueuse, avec des yeux à moitié cachés sous leurs lon-

gues paupières. Seulement un imperceptible tremblement des lèvres, une altération presque insaisissable de la voix, montraient assez que la colère qui s'échappait par cette issue si étroitement contenue eût éclaté avec fureur si elle n'eût obéi à ce frein puissant qu'on appelle respect du monde. C'est en cela que la plupart de vos faiseurs de romans modernes me semblent ignorants à représenter les passions. Dans quelque monde et à quelque époque qu'ils les fassent vivre, ils les poussent toujours jusqu'à leur expression la plus énergique ; ils font à tout propos éclater le volcan, oubliant que, sous le poids de vos mœurs policées, il brûle intérieurement et gronde plus souvent qu'il ne lance ses flammes et ses scories.

Olivia était trop femme de votre monde pour ne pas avoir compris, sous l'air de la nonchalante raillerie de madame de Cauny, tout ce qu'il y avait de fureur rugissante en elle; mais peu soucieuse de la modérer, pourvu qu'elle apprît jusqu'à quel point allait cette fureur, elle lui dit :

— Et quelle est donc cette lâcheté plus grande encore que toutes celles dont vous venez de faire le tableau ?

— Cette lâcheté, la voici, répondit madame

de Cauny, en s'accoudant sur les bras de son fauteuil pour regarder de bas en haut le général, qui était debout appuyé à la cheminée; cette lâcheté, c'est de profiter d'un beau nom, de quelques avantages personnels, d'un esprit qui a le don de parler le langage du cœur, et de s'approcher d'une femme, d'une femme, entendez-moi bien, qu'on ne connaît pas, qu'on n'a jamais rencontrée, qui, par conséquent, ne vous a jamais blessé dans vos intérêts, dans votre vanité, dans vos affections, d'une femme à côté de qui l'on pouvait passer sans la regarder, mais qu'on désigne du doigt, en se disant : « Je ferai du mal à cette femme. » Et, comme je vous le disais tout à l'heure, on s'approche d'elle, on la flatte d'abord en la rendant fière des soins d'un homme distingué; on la prend dans son repos pour l'occuper d'un amour qu'elle ne cherchait pas; on l'arrache à sa vie paisible pour lui donner les inquiétudes d'une passion qu'elle avait résolu de fuir; on lui offre un dévouement sans bornes, on la persuade de la sincérité de ce dévouement; on lui donne la joie d'être aimée, et on lui demande après de se laisser aller aussi à la joie d'aimer; on l'émeut, on l'enivre, on l'égare, on obtient tout de cette femme; et, le lendemain, on ne

la revoit plus, sans prétexte, sans querelle, sans reproche, sans raison, sans nécessité; on la laisse d'abord avec l'amour qu'elle a, et puis avec la honte qui lui vient; avec une attente horrible et une perplexité que rien ne peut éclairer, car elle ignore ses torts, et enfin avec une certitude d'abandon ignoble qu'on ne se donne pas même la peine de rendre complète. Puis l'on court à une autre femme pour recommencer la même lâcheté; car, voilà ce que j'appelle une lâcheté, une basse et lâche lâcheté; et je suis sûre, général, que vous êtes de mon avis.

C'était pour la première fois, peut-être, que les suites d'une aventure galante avaient été traitées dans ce monde sur un ton aussi sérieux; peut-être, en toute autre circonstance, des quolibets et des plaisanteries eussent répondu à la cruelle plainte de madame de Cauny; peut-être Olivia en eût-elle donné l'exemple; peut-être le général y eût-il trouvé une excuse contre cette terrible accusation : mais l'accent de madame de Cauny domina toutes les dispositions railleuses de ce salon. Olivia avait continué de l'écouter, les yeux toujours fixés sur M. de Mère; et, quoiqu'elle n'eût pas ajouté un seul mot, celui-ci avait bien vu qu'elle s'était



épouvantée à la prévision d'un pareil malheur. Cependant le général ne pouvait pas rester sans essayer au moins une réponse, quelque futile qu'elle fût. Il reprit donc :

— Que voulez-vous, madame ? Le cœur est facile à se tromper ; on croit aimer et il se trouve qu'on n'aime pas : le désir qu'inspire toute femme belle et spirituelle peut abuser et apparaître comme un amour véritable ; et puis, quand ce désir est éteint, on s'aperçoit qu'après lui il n'y avait rien.

— Pas même l'homme d'honneur, dit madame de Cauny ; pas même l'homme qui, dépouillé de son illusion, ménage à une femme les douleurs qu'il va lui causer ; il ne reste rien, dites-vous, général, pas même l'homme de bonne compagnie qui enveloppe au moins de politesse la plus honteuse et la plus basse des injures ! Oh ! vous avez raison, il ne reste rien, absolument rien, que le méchant qui frappe le faible, et le manant qui insulte à toute distinction.

— Madame, s'écria le général emporté par sa colère, pour aussi bien connaître ces hommes, il faut en avoir rencontré. Oseriez-vous les nommer ?

— Peut-être, reprit madame de Cauny en

regardant Olivia, serait-ce un service à rendre à d'autres femmes; mais je ne puis pas pousser l'obligeance jusque-là.

Cette conversation s'arrêta, car aussitôt madame de Cauny se leva et se retira.

A peine fut-elle partie que la frivolité reprit l'empire de la conversation, et quelques personnes se mirent à railler madame de Cauny sur sa fureur. Olivia seule, Olivia qui, la veille encore, aurait été la plus ardente à jeter le joyeux propos sur ce désespoir, Olivia demeura sérieuse, et plus que sérieuse, triste. Tout en se félicitant de la résolution qu'elle avait prise, elle éprouvait la terreur du danger auquel elle avait pu être exposée, et le regret de se voir désenchanter si complétement un homme par qui elle ne voulait pas se laisser persuader, mais dont les paroles l'avaient si vivement émue.

Le général s'aperçut, de son côté, qu'il avait été profondément atteint dans la considération qu'Olivia semblait avoir pour lui, et il en conçut une sorte d'impatience douloureuse dont il ne voulait pas se rendre compte. Elle fut assez vive pour qu'il crût devoir tenter de se justifier d'une de ces *roueries* dont il avait fait jadis sa gloire, et, pendant que le salon se divisait

en petits groupes, il s'approcha d'Olivia demeurée seule, et lui dit :

— La philippique de madame de Cauny vous a donné une bien odieuse opinion de moi.

— Non, repartit Olivia d'un air de franchise, non, ce n'est pas ce qu'elle a dit : beaucoup de légèreté peut expliquer une conduite si cruelle. Mais ce qui m'a étonnée, c'est que vous avez répondu...

— Quoi donc?

— Qu'on peut se tromper sur ce qu'on appelle amour; qu'un désir peut vous en donner toutes les émotions, tout le trouble, tout l'enivrement, et qu'une fois ce désir éteint il n'en reste plus rien. Est-ce vrai cela?

M. de Mère réfléchit longtemps, et répondit :

— Non, cela n'est pas vrai ; cela ne doit pas être vrai, quoiqu'il me semble que je l'aie éprouvé. C'est qu'on manque de franchise avec soi-même, c'est qu'on s'interroge mal, ou plutôt c'est qu'on y met de la négligence.

A ce mot, Olivia regarda le général d'un air tout surpris, et répéta :

— De la négligence?

— Oui, je ne saurais m'exprimer autrement. On ne prend pas garde à ce qu'on éprouve mal

gré la violence des émotions, parce qu'il leur manque un sens intime qui n'appartient qu'à l'amour, un sens qui parle quand c'est véritablement de l'amour qu'on éprouve, un sens qui vous avertit et qui vous dit : « Prends garde! » Oh! non, Olivia, non, quand on aime, ou quand on est menacé d'aimer véritablement, on ne se trompe pas.

— En êtes-vous sûr? reprit Olivia.

— Écoutez-moi, reprit le général, et ne vous moquez pas de moi. Vous avez remarqué là tout à l'heure mon embarras, ma colère, disons tout, mon humiliation. Il y a peu de jours, ce qui m'arrive ce soir me fût arrivé, qu'en vérité j'en aurais été ravi. J'aurais été fier, moi qui ai beaucoup souffert, d'avoir rendu à quelqu'un une partie du mal qu'on m'avait fait : j'aurais peut-être retrouvé assez de cet esprit caustique que j'avais autrefois pour tourner à mon avantage les invectives de madame de Cauny, et lui envoyer l'humiliation et le ridicule de cette sortie. Eh bien! aujourd'hui, j'ai été honteux, pris au dépourvu, blessé, malheureux.

— Qu'en voulez-vous conclure? dit Olivia, cherchant dans les paroles de M. de Mère l'explication de ce qu'elle éprouvait, car en

toute autre circonstance elle aussi n'eût pas été triste et blessée de ce qui venait de se passer.

— Le voici, repartit le général. C'est que j'ai dans le cœur besoin de l'estime de quelqu'un devant qui on me ravalait ; c'est que j'ai dans le cœur besoin de la foi de cette personne en ma sincérité ; c'est que j'ai dans le cœur le désespoir d'avoir perdu sa confiance ; c'est que je viens de découvrir que je l'aimais, car, si je ne l'aimais pas, rien de tout cela ne m'arriverait.

— C'est étrange ! dit Olivia émue.

— Voilà un de ces symptômes auxquels on ne se trompe pas, un de ces avertissements souverains qui vous disent : « Tu n'es plus maître de ton âme, elle ne t'appartient plus ; elle t'appartient si peu, que si elle fait peur à celle à qui tu veux l'offrir, tu en seras honteux et désespéré. »

— Est-ce ainsi, dit Olivia avec effort, mais sans pouvoir donner à l'accent de sa voix ni à l'expression de son regard la raillerie qu'elle voulait mettre dans ses paroles, est-ce ainsi que vous avez joué la comédie vis-à-vis de madame de Cauny ?

Le général se mordit les lèvres, et lui répondit en se levant et en la saluant :

— Peut-être.

Il quitta le salon, et Olivia rentra chez elle pour être seule un moment, et, en franchissant le seuil de sa chambre, Olivia faible, épouvantée, s'appuya sur un meuble, pressa son cœur de sa main fermée avec colère, et s'écria tout haut comme pour chasser le poids qui pesait sur sa poitrine :

— Mon Dieu! mon Dieu! je crois que j'aime cet homme. »

— Olivia, aimer! reprit Luizzi en interrompant le diable, et en ricanant ; et de quel amour?

— De l'amour le plus jeune, le plus saint, le plus pur, reprit Satan; car cette femme impudique avait oublié sous son opprobre la virginité de son âme, cette virginité qu'on ne perd pas sans joie, qu'on ne perd pas sans douleur, et elle la retrouva à ce moment; et il arriva que la courtisane devint amoureuse ; mais non pas comme celle qui aimait pour la dixième fois, mais comme la jeune fille au lever de son âme, comme Henriette Buré! heureuse comme elle, rêveuse et pleine de longues contemplations comme elle. Et cependant cet amour fut encore plus pur chez la femme perdue que chez la jeune fille égarée.

— Cela me semble étrange, dit le baron.

— Écoute, repartit le diable, dont la voix était presque descendue à une émotion humaine, écoute :

« Olivia aimait en effet cet homme, et M. de Mère l'aimait aussi cette femme ; mais tous deux, confus et surpris de cette passion, s'évitèrent soigneusement. M. de Mère alla rejoindre l'armée, et ils furent près de six mois sans se voir.

Ce fut à l'Opéra qu'ils se retrouvèrent : ils se reconnurent d'un bout de la salle à l'autre au premier regard. Le général, confiant dans sa longue absence, alla se présenter dans la loge d'Olivia, croyant la retrouver ce qu'elle était avant qu'il la connût. Effectivement, elle était belle de toute sa parfaite beauté, parée de tout ce que son goût exquis avait d'élégance ; elle était souriante, presque gaie ; et, quand le général entra dans sa loge, elle lui tendit la main et serra les siennes avec une bonhomie charmante. Grâce adorable, que la coquetterie ne peut jamais imiter !

— Bonjour ! lui dit-elle avec un beau et doux sourire, que je suis heureuse de vous voir ! Que j'ai de choses à vous dire ! Comme vous avez fait de belles choses dans cet im-

mortelle campagne de Bonaparte ! Que je vous le disais bien que vous aviez une noble et belle carrière devant vous, et que je me sais gré d'avoir deviné que vous la suivriez si glorieusement !

Et, en parlant au général avec cette joie, Olivia avait presque des larmes dans la voix ; et lui, tout ému, tout surpris, lui répondit :

— Merci ! vous venez de mieux me récompenser que je ne l'ai été sur le champ de bataille. Votre approbation, c'est plus que votre approbation : c'est la réalisation d'une espérance que j'avais emportée de Paris, cette espérance, c'est que vous ne m'oublieriez pas.

— Vous oublier ! dit Olivia ; vous vous rappelez trop haut et trop bien au souvenir des gens qui vous connaissent.

— Il y en a tant d'autres qui ont plus fait que moi.

— Oh ! mais ceux-là on n'y pense pas.

L'orchestre commença ; le général dut se retirer.

— Quand vous voit-on ? dit-il à Olivia.

— Toujours, toujours seule.

— Et toujours ennuyée ?

— Moins ennuyée, reprit-elle doucement ;

mais peut-être plus malheureuse. Venez, nous causerons de tout cela.

Le lendemain le général trouva Olivia complétement seule; mais déjà tous deux s'étaient mis en garde contre l'émotion inattendue de la veille. La conversation fut d'abord plus calme. Olivia s'informa du général; elle se plut à lui demander le récit de toutes ses heures, de tous ses dangers, des grands combats auxquels il avait assisté; puis enfin le général lui dit :

— Mais parlez-moi donc de vous. Qu'avez-vous fait? Qu'êtes-vous devenue?

— C'est mal de m'interroger, moi, pauvre femme, heureux que vous êtes. Ce que je suis devenue? Au dehors, je suis restée ce que j'étais, fuyant le monde, ou ne le cherchant que là où il est assez nombreux pour ne pas être importun. Fatiguée de cette exclusion qui me relègue dans une société qui me semble méprisable maintenant, et que je n'ai pourtant pas le droit de mépriser, pensant beaucoup à vous qui m'avez fait tant de mal, et ne trouvant que là la consolation du mal que vous m'avez fait.

— Olivia, est-ce vrai? reprit M. de Mère.

— Oui, c'est vrai; je vous aime. Oh! je

puis bien vous le dire sans danger. Mais à quoi cela me mènera-t-il? A être votre femme? c'est impossible, je le sais... Croyez que bien sincèrement je n'ai pas cette prétention. A être votre maîtresse? jamais, Victor, jamais.

— Vous savez mon nom! lui dit le général tout surpris.

— Oui, je l'ai demandé à madame de Cauny.

— Vous m'aimez, reprit M. de Mère, vous m'aimez, et vous croyez que je ne vous mériterai pas, moi, qui n'ai plus d'intérêt que votre pensée; car vous m'aviez compris hier, quand je vous ai remerciée; vous m'avez compris tout à l'heure, quand je vous racontais avec quel soin je cherchais à vous faire parvenir, par la voix publique, le peu de gloire que je n'osais vous dédier? Et vous croyez que je ne voudrais pas obtenir tout votre amour?

— Non, dit Olivia en détournant la tête, non, car vous avez de cet amour tout ce qui en est bon et saint : ne demandez rien à la femme, rien, entendez-vous : ne me faites pas rougir; pour moi, ce ne serait pas de la pudeur, ce serait de la honte. Restons où nous en sommes. Ne m'ôtez pas le bonheur que vous m'avez donné.

— Folie! dit le général en souriant; n'êtes-

vous pas plus belle qu'aucune femme au monde?

— Vous me trouvez belle? reprit Olivia en souriant et en caressant Victor du regard ; tant mieux : vous aussi, reprit-elle en riant, je vous trouve beau, très-beau, en vérité; ce grand front bruni par le soleil d'Italie, cette cicatrice qui le pare d'une si noble couronne... Oui..... oui, je vous trouve beau, et je vous aime.

Le général prit les mains d'Olivia et s'approcha; elle lui dit :

— Demeurez-vous longtemps à Paris?

— Deux mois.

— Deux mois! c'est beaucoup, quand on a de si belles choses à faire ailleurs.

— Ne m'aiderez-vous pas à les trouver courts?

— Pas souvent. Je ne suis pas libre comme autrefois. Je suis très-entourée maintenant. J'ai retrouvé des parents de mon père qui étaient dans la misère. Il y avait là deux jeunes filles; je les ai prises près de moi : je m'en occupe, je les élève.

Puis elle ajouta avec un soupir et une larme :

— J'en ferai d'honnêtes femmes. Ainsi, vous voyez, je vous verrai quelquefois, pas

souvent, et nous causerons comme aujourd'hui.

Olivia avait laissé ses mains dans celles du général, qu'elle pressait doucement en parlant ainsi.... Victor, qui la regardait et l'écoutait parler avec avidité, l'attira doucement dans ses bras.

Mais elle se dégagea avec vivacité, et lui dit :

— Non, Victor, non; que vous importe une femme de plus? Ne jouez pas une amie contre un moment de triomphe : je pourrais vous haïr, Victor; je pourrais plus peut-être, je pourrais ne plus vous aimer...

Et alors, le regardant avec amour, elle se pencha rapidement vers lui, lui donna un baiser sur le front, et lui dit avec une joie charmante :

— Et je vous aime!

Puis elle ouvrit la porte de sa chambre, et se réfugia vers ses jeunes élèves qui étudiaient le piano.

— Adieu, dit-elle au général. Voici l'heure de notre leçon. Il n'y a plus ici qu'une mère de famille, qui reçoit ses vieux amis en famille.

M. de Mère sortit. Je ne saurais mieux t'ex-



pliquer les sentiments qu'il éprouva qu'en rapportant ici la lettre qu'il écrivit en rentrant chez lui.

« Olivia, je vous remercie de m'aimer, et je vous remercie de vous aimer. Vous ne pouvez savoir ce que j'ai de reconnaissance pour vous. Vous m'avez rendu ma vie, mon âme, mon avenir ; je suis fier, j'ai espérance en tout, foi en tout ; je suis redevenu jeune : je suis redevenu jaloux. Oui, jaloux ; car en sortant de chez vous j'ai vu s'arrêter à votre porte l'équipage d'un de ces brillants jeunes gens qui avaient place dans votre loge, à l'Opéra, où moi je suis entré comme un étranger. Olivia, ne me trompez pas, je vous le demande à genoux. Je savais qu'on recommence sa vie, sa fortune, sa gloire ; j'ignorais qu'on pût recommencer son cœur, et vous me l'avez appris. Mon cœur bat, ma tête brûle : je pleure et je ris. J'aime, j'aime. Oh ! ne trompez pas, Olivia ; ne faites pas une dernière dérision de ce dernier bonheur. Je vous remercie, je vous remercie à genoux. Aimez-moi ! aimez-moi !... Je vous aime jusqu'à avoir peur de vous. »

Cette lettre resta sans réponse ; quelques jours après le général alla la chercher. Olivia n'était pas seule ; un des merveilleux du temps

était avec elle : le général eut toutes les impatiences, toutes les excitations d'un amour jaloux, et Olivia. toutes les soumissions d'un amour vrai. Elle renvoya le merveilleux ; elle le renvoya très-maladroitement, assez maladroitement pour que, le lendemain, tout Paris fût informé que M. de Mère était son amant en titre.

Il l'apprit, et il accourut furieux et désolé chez Olivia : elle le savait aussi, et répondit en souriant à la colère du général :

— Je vous sais gré de vous être ainsi emporté pour moi : vous venez de me faire plus de bien que je n'en aï éprouvé de ma vie; mais je vous avoue que cette calomnie ne m'a point blessée. J'ai le droit de dire que c'est une calomnie, non pas au monde, mais à moi qui n'ai voulu être à vous et qui ne vous appartiendrai jamais.

Et ce mot : Jamais! fut vrai; et cela doit te paraître d'autant plus surprenant qu'Olivia eut à combattre non-seulement le penchant de son cœur, mais encore l'attrait de cet homme ardent, dont la parole vibrait, dont le regard rayonnait d'amour, et qu'elle ne pouvait entendre ni regarder sans être troublée comme un enfant et palpitante de désirs. Ce ne fut

pas le combat d'un jour : ce fut un combat long et douloureux dont elle sortit vingt fois triomphante ; ce fut un combat contre tous les délires de la passion, car M. de Mère la poursuivit partout, à toute heure. Obligé de la quitter pour rejoindre l'armée, il profitait d'un congé de quinze jours, d'un repos de quelques semaines, pour revenir à Paris de deux cents lieues de distance ; il arrivait chez elle tout à coup, quand elle rêvait à lui, le croyant bien loin, et il lui disait en entrant :

— Je viens de Rome passer une heure avec vous.

Alors Olivia lui tendait les bras, le serrait sur ce cœur qui bondissait d'un bonheur ineffable : puis, c'était un long regard qui ne le quittait pas, qui le dévorait, qui lui envoyait son âme et s'enivrait à la sienne, et c'était tout ; car elle fuyait s'il voulait oublier la résolution inébranlable qu'elle avait prise. C'est qu'Olivia aimait l'amour si nouveau qu'elle éprouvait ; elle aimait ce sentiment fier, absolu, exclusif qui la dominait et qu'elle inspirait, et elle n'eût pas voulu le risquer dans un abandon d'elle-même qu'elle savait mieux que personne suivi de tant de déceptions.

Cela dura deux ans entiers. »

— Deux ans! s'écria Luizzi, deux ans! Et au bout de ce temps sans doute...

« Au bout de ce temps, repartit Satan, M. de Mère fut tué.

Olivia le pleura saintement comme elle l'avait aimé saintement; elle garda de lui les moindres souvenirs qu'elle put s'en procurer : puis, au bout d'un an, s'étant donné par l'amour la nécessité d'une vie plus honorablement posée, elle épousa le seul homme dont elle fut assez maîtresse pour lui faire faire la plus grande des folies, elle épousa le financier Libert, qui acheta la terre de Marignon et qui devint M. de Marignon. »

— Ah! s'écria Luizzi, l'instinct de ma vengeance ne m'avait pas trompé; Olivia, la courtisane, la prostituée, devait être cette insolente madame de Marignon, qui a chassé la malheureuse Laura, et elle a fini par épouser ce misérable Libert, le parvenu, gorgé d'or et de vols; digne association du libertinage et de la rapine, qui a enfanté probablement l'impudente vanité et la soif de briller! Ah! madame de Marignon, vous méritez un gendre comme M. de Bridely, et vous l'aurez, je vous le jure. Eh bien! Satan, tu ne dis rien?

— J'attends, pour achever l'histoire de madame de Marignon.

— N'est-elle pas achevée?

— Pas encore. Après son mariage, elle profita de la fortune de son mari et de ses anciennes relations pour se faire ce monde dont tu as vu les restes. Elle le paya cher, elle devint l'esclave de ses moindres exigences. Vulnérable par tant de côtés, il lui fallut accepter servilement les plus cruelles des humiliations : mais elle les souffrit patiemment, car elle était mère, elle avait une fille ; et le besoin de ne pas rougir devant elle lui fit accepter le voile de pruderie qu'on la força de jeter sur son passé.

— Et c'est pour l'honneur de son passé qu'elle a chassé madame de Farkley?

— Oui, mon maître ; et ce qu'il y a d'admirable en ceci, c'est que le vice et le crime, poussés à leur plus honteuse dépravation, ont pris le malheur et la faiblesse à la gorge, pour la forcer à servir leurs infâmes proscriptions ; c'est que mesdames de Fantan et du Bergh ont obligé madame de Marignon à exclure Laura de son salon. Mais si tu avais vu, si tu avais su voir, tu aurais reconnu que cette femme avait adouci l'insulte autant qu'elle le pouvait ;

tu aurais vu que, seule de tout ce monde, elle s'est informée de la santé du misérable gisant sur son lit.

— Oh ! fit Luizzi, qui se promenait activement dans la chambre, tu me décides. Je craignais de rencontrer dans un caractère inflexible un obstacle insurmontable à mes projets ; mais Olivia est la femme qu'il me faut, tremblante devant un scandale, faible devant un souvenir.

— Celle-là qui est ainsi, dit Satan, n'est pourtant pas la plus méchante de celles qui t'ont blessé. Et mesdames du Bergh et de Fantan?

— Ah ! assez, maître Satan, dit Luizzi : tu ne me persuaderas pas. Je te connais ; en m'irritant contre ces deux autres femmes, tu veux me faire croire que ta prédilection pour madame de Marignon est désintéressée : je ne me laisserai point prendre à ce piége ; et je te jure que si je ne frappe que la moins coupable, c'est que je n'ai aucun moyen d'arriver aux autres.

— Eh bien ! dit Satan, veux-tu que je te nomme le plus coupable de tous les acteurs de cette histoire, celui dont tu peux au moins flétrir la mémoire sans remords ; car c'est lui

qui a mené Olivia par la main à son premier désordre.

— Quel est-il ?

— Ne te souviens-tu pas de ce joyeux marquis de Billanville qui avait inventé ce honteux marché qui devait livrer Olivia à l'un des douze ?

— Oui. Eh bien ?

— Quand tu sauras son véritable nom, tu sauras toute la vérité de cette histoire ; tu sauras celui qu'il faut livrer au mépris des hommes : cet homme, tu le connais ; il s'appelait le baron de Luizzi.

— Mon père !

— Ton père.

— Toujours ! toujours ! répéta Luizzi furieux.

Le diable n'était plus là.

Comme nos lecteurs ont dû le remarquer, Luizzi n'était déjà plus le jeune homme vaniteux et confiant qui s'aventurait gaiement dans le monde, n'y regardant pas de trop près, se laissant aller à son émotion du moment, tout disposé à faire le bien et à y croire, ayant les défauts de sa position sans en avoir les vices, un peu fat, un peu railleur, aussi oublieux du service de la veille que de la haine

de la veille, s'imaginant que chacun est à sa place et n'enviant celle de personne. Mais le diable était venu, le diable qui avait soufflé sur les apparences et arraché les masques; et alors Luizzi s'était révolté contre ce qu'il croyait être le véritable état du monde. La colère lui avait donné ses mauvais conseils et il les écoutait. Après avoir fait comme la plupart des hommes le mal sans réflexion, sans calcul, un mal pour ainsi dire innocent, il rêvait le mal bien calculé, le mal préparé de longue main, le mal coupable.

C'est que Luizzi, il faut le dire encore, était l'homme comme presque tous les hommes sont, obéissant par vanité à de fausses idées, prenant de mauvaises voies qu'il croyait justes sinon bonnes. Luizzi, c'est le vulgaire, et il suivit la route vulgaire parce qu'il n'y avait en lui ni une vertu, ni une raison assez supérieures pour le retenir ou pour l'éclairer. Incapable de comprendre l'homme fort qui voit le mal et choisit le bien parce qu'il sait que le bien mène au bien; parce qu'il sait que la société accepte le vice et le crime, mais ne les accueille pas; comme l'humanité accepte les infirmités, mais ne leur ouvre pas volontairement ses portes. Bien au-dessous de ces

hommes à qui la Providence a donné ce guide absolu qu'on appelle foi, et qui voyant un phare au bout de l'horizon, y marchent sans s'inquiéter de la tourbe qui s'égare et qu'ils ne regardent pas. Ames privilégiées, qui vont, qui vont sans cesse, et qui, si elles n'arrivent pas seules à la vertu, arrivent presque toujours seules au bonheur.

Voilà où en était Luizzi quelques jours après cette entrevue avec Satan, bien décidé à poursuivre son projet contre madame de Marignon; se croyant une grande expérience parce qu'il avait écouté le diable raconter de méchantes actions. Puis, comme il était en train de vengeance, il s'ingénia à en inventer une contre M. Ganguernet; il trouva plaisant de le punir à sa façon, c'est-à-dire de le mystifier. Cette idée se développa rapidement en lui, et bientôt la façonnant à sa guise comme un auteur fait d'un drame, il lui trouva toutes les conditions nécessaires pour réussir; il se résolut à laisser Ganguernet et monsieur son fils poursuivre madame de Marignon, tandis qu'il irait lui-même chez le M. Rigot qui avait deux nièces à marier. Le hasard lui avait appris cette circonstance, et Luizzi l'accueillit d'autant plus favorablement que c'était un hasard.

J'ai voulu trouver dans un monde élégant, disait-il, un monde honnête et vertueux, et je me suis trompé. En cherchant une femme pure et noble dans ce monde, je me tromperais probablement encore. Laissons-nous aller au chemin qui s'ouvre devant nous. Les îles Fortunées ont été la découverte de gens qui ne savaient où ils allaient. Voilà qui est décidé. Je vais tenter le mariage auprès de M. Rigot. Je me crois assez noble pour épouser une femme de rien, assez riche pour me soucier peu de me tromper dans le choix que je ferai. Et s'il faut que je m'adresse à celle qui est sans dot, je serai d'autant plus en droit d'exiger d'elle le respect du nom que je lui donnerai, et une vive reconnaissance pour la fortune qui remplacera sa misère.

C'est ainsi que se parlait le baron de Luizzi, allant à la recherche d'une honnête femme, et ne comptant que sur des calculs d'égoïsme et de devoir de position pour la rencontrer; ne se confiant plus déjà ni au frein de la morale ni à ce saint amour du bien, qui est le partage de certaines âmes.

Quelque prévention qu'il eût contre Satan, il le gardait cependant comme extrême ressource pour se sauver du danger d'être

trompé. Luizzi, à moitié dépouillé de ses bons sentiments, était vis-à-vis du diable dans la position d'un joueur en face de la roulette, lorsqu'il a laissé le meilleur et le plus liquide de sa fortune aux mains dévorantes du banquier ; il ramasse les débris de ses capitaux et se résout à tenter une spéculation commerciale bien hasardeuse, mais au bout de laquelle il voit encore que peuvent se rencontrer le non succès et la ruine ; et alors il place une dernière espérance à côté de cette mauvaise chance ; il se réserve une petite somme avec laquelle il retournera au jeu, et réparera peut-être les pertes qu'il a subies et celles qu'il prévoit. Luizzi était ce joueur, ou plutôt, selon sa pensée, il était le navigateur qui s'embarque avec un fort vaisseau pour aller chercher une nouvelle terre, qui s'approvisionne largement, arme son navire de toutes les précautions possibles, et qui, malgré tout cela, emporte avec lui une chaloupe et un canot, pour leur demander un asile après le naufrage et tenter sur une frêle embarcation le salut que son puissant vaisseau lui aura refusé.

Luizzi, une fois qu'il fut bien décidé, mit à l'exécution de ses projets la rapidité d'un

homme à qui l'argent donne toutes les facultés, de l'activité et de la résolution. Deux jours après les confidences du diable sur madame de Marignon, le baron courait en poste sur la grande route de Caen. Toutefois, avant de partir, il avait instruit Ganguernet et monsieur son fils de tout ce qu'il savait sur le compte d'Olivia, et avait donné à celui-ci une lettre d'introduction auprès de madame de Marignon. Elle ne manquait pas d'une certaine habileté, et madame de Marignon devait nécessairement s'y laisser prendre; la voici :

« Madame,

» Votre nom est le seul que j'aie trouvé inscrit chez moi durant ma longue maladie. Si je ne vais pas vous remercier personnellement, c'est que je craindrais de manquer de reconnaissance en faisant connaître au monde une bonté et une indulgence si rares. Toutefois, comme je ne saurais mettre dans un billet tout ce que j'éprouve de gratitude, j'ai chargé l'un de mes amis d'aller vous la témoigner. Cet ami est le comte de Bridely. Il porte un des plus beaux noms de France; si vous voulez lui permettre de se présenter chez vous, il apprendra à le bien porter. Le besoin d'un air plus pur

me force à quitter Paris, et je pars avec le regret de ne pouvoir vous dire moi-même quels sentiments, quel respect et quelle reconnaissance vous m'avez inspirés.

» Armand de Luizzi. »

Deux millions de Dot.

VII

LA DERNIÈRE POSTE.

Il était sept heures du soir lorsque Luizzi arriva à Mourt, petit village à quelques lieues de Caen et le dernier relai de poste de la route de Paris à cette capitale de la basse Normandie. A peine fut-il devant la porte de l'hôtel de la poste qu'il fit appeler l'un des postillons et lui demanda si avant la nuit close il avait le temps de se faire conduire au Taillis, propriété de M. Rigot. Celui à qui il adressa cette question était un homme déjà vieux, maigre,

qui avait laissé sur la selle de son cheval tout ce que la nature avait pu lui accorder de chair à l'endroit des cuisses et des jambes, mais qui n'avait pas laissé de même au fond de son pichet de cidre ce que sa qualité de Normand lui avait transmis de ruse et de malice. Au lieu de répondre à Luizzi directement, il appela un garçon d'écurie et lui dit :

— Sais-tu, toi, ce qu'il y a de chemin d'ici au Taillis?

— Ma foi non, répondit le garçon en rentrant dans l'hôtel et en échangeant un imperceptible sourire avec le postillon.

— Comment, s'écria le baron, vous autres gens du pays vous ne savez pas au juste la distance qu'il y a de votre village à un château voisin?

— Vrai, non, je ne sais pas, répondit le postillon ; nous autres, bons Normands, nous sommes de braves gens qui allons tout droit notre chemin, et mon droit chemin, à moi, c'est la grande route. Quant à ce qui se passe à droite et à gauche, je m'en soucie comme d'un verre de cidre.

— Peut-être vous vous soucierez un peu plus d'une pièce de cent sous, reprit Luizzi, et elle vous rendra la mémoire.

Le postillon guigna l'écu d'un air goguenard, et repartit :

— Hai ! vous m'en donneriez dix fois autant que je ne pourrais pas vous dire ce que je ne sais pas.

— En ce cas, repartit Luizzi, qu'on me donne des chevaux, probablement le postillon qui sera chargé de me conduire saura mieux sa route que vous.

— Vous n'avez point de chance, reprit le Normand; pour le moment il n'y a pas d'autres postillons que moi, ici, ni d'autres chevaux que les miens, et nous revenons de Caen il n'y a pas cinq minutes.

— Eh bien, donne-moi ces chevaux et demande ton chemin.

— Vous croyez comme ça, dit le Normand en s'en allant, que je vais tuer mes bêtes pour une méchante poste à trente sous et quinze sous de guide; il faudra que vous attendiez comme les autres.

—Est-ce qu'il y a des voyageurs, dit le baron, qui comme moi ne peuvent continuer leur route?

— De vrai, il y en a trois ou quatre dans la grande salle qui sont tout aussi pressés que vous, et qui attendent, en jabottant là les uns avec les autres.

— Puisqu'il en est ainsi, dit Luizzi, faites remiser ma voiture; je passerai la nuit dans cette auberge, et je partirai demain au grand jour : il se fait déjà tard, et je n'ai pas envie d'aller patauger dans des chemins de traverse pour arriver au milieu de la nuit chez un homme que je ne connais pas.

Le postillon s'arrêta à cette dernière parole de Luizzi; et, parlant toujours avec ce sourire équivoque et cet œil normand qui regarde d'autant mieux qu'il fait semblant de ne pas voir, il lui dit :

— Vous ne connaissez pas M. Rigot ?

— Pas le moins du monde. Est-ce que vous le connaissez, mon garçon?

— Que oui, que je le connais; c'est moi qu'il préfère toujours pour le conduire.

— Diable! fit Luizzi. Et vous ne savez pas où est son château?

Tout l'air de ruse du bas Normand fit place aussitôt à une expression de complète stupidité, et le postillon repartit :

— C'est bien simple : M. Rigot vient ici avec ses chevaux, et je le mène à Caen ou à Estrées; mais je n'ai jamais été chez lui.

— Pourtant, pour le connaître aussi bien, tu as dû le voir ailleurs que sur la grande

route, car ce n'est pas quand tu es sur ton cheval et lui dans sa voiture que vous avez pu faire connaissance.

— Et les cabarets donc, dit le postillon. Eh ! c'est que M. Rigot est un brave homme, qui a pitié des gens et des bêtes ; il ne peut pas voir un bouchon sur la route sans me crier du fond de sa calèche : — Eh ! petit Pierre ! tu vas laisser un peu souffler tes chevaux, mon garçon. — Alors il descend, et ne boit pas un verre d'eau-de-vie ou une chopine de cidre qu'il ne m'en offre généreusement la moitié ; c'est un vrai bas Normand, qui a le cœur sur la main; et alors tout en trinquant nous causons.

— Et de quoi causez-vous? dit Luizzi, charmé de prendre des renseignements positifs sur M. Rigot.

— Oh! ma foi, dit le postillon, nous causons de ci et de ça, des uns et des autres, et puis je remonte à cheval et je reprends tout droit mon chemin, parce que moi, voyez-vous, je ne m'occupe pas des affaires du tiers et du quart.

— De cette façon, vous ne connaissez pas les nièces de M. Rigot?

— Que si, que je les connais, la mère et la fille, et la grand'mère aussi.

— Et, reprit Luizzi en regardant le postillon, sont-elles jolies?

— Oh ! fit le Normand, la grand'mère a été une bien belle femme dans son temps.

— Mais la fille et la petite-fille?

— Quant à ça, dit le postillon, ça dépend des goûts; mais la grand'mère, voyez-vous, elle a été, je puis le dire, une perfection de beauté.

— Vous l'avez donc connue dans sa jeunesse?

— Dame! dit le Normand, ce sont des enfants du pays. J'ai été élevé avec le père Rigot et sa sœur. Il y a de ça quarante-cinq ans, quand elle était petite servante dans cette auberge, et lui postillon comme moi. Ils ont quitté le pays, et ont été s'établir à Paris, où la petite Rigot s'est mariée. Quant à son frère, il s'est engagé dans la cavalerie, où ses connaissances dans les chevaux l'ont poussé rapidement au grade de maréchal-ferrant. Du reste, de braves gens, d'honnêtes gens, de vrais Normands, le cœur sur la main, comme moi, marchant droit leur chemin, comme j'ai pu le faire toute ma vie; voilà tout le mal que j'en peux dire.

A ce moment une servante s'approcha de

Luizzi, qui était demeuré avec le postillon dans la cour de l'auberge, et lui apprit qu'on allait servir un souper pour les voyageurs qui attendaient le retour des chevaux, et lui demanda s'il voulait en être, ou s'il préférait être servi à part.

Luizzi, qui n'avait rien de mieux à faire qu'à ne pas rester seul, répondit qu'il souperait avec les voyageurs. Il se préparait à suivre la servante, lorsque le postillon lui fit un petit signe d'intelligence.

— Quoique vous soyez arrivé le dernier, lui dit le Normand, vous partirez le premier si vous voulez. Au milieu du souper, je passerai dans la salle, vous direz que vous allez vous coucher, et vous trouverez votre voiture attelée, là, derrière la grande grange, et nous filerons rapidement sans que personne s'en doute.

— Mais vous ne savez pas le chemin, lui dit Luizzi.

— Je viens de m'en informer, répondit l'imperturbable postillon, que Luizzi n'avait pas perdu de l'œil.

— Ma foi non, reprit le baron; je ne suis pas si pressé d'arriver.

— Tiens ! dit le postillon d'un air vérita-

blement stupéfait, vous n'allez donc pas pour épouser ?

Luizzi resta un moment silencieux, tant il fut surpris à son tour de ce qu'il venait d'entendre, et à tout hasard il répondit :

— Non, non, je viens pour d'autres affaires.

— A la bonne heure! dit le postillon, en reculant et en examinant le baron d'un air peu persuadé.

Il entra dans une grange où Luizzi crut entendre un bruit de chevaux et un murmure de voix. Il s'approcha de la porte, pour vérifier un soupçon qui venait de naître tout à coup en lui, et il entendit le postillon dire tout bas :

— En voilà encore un pour le Taillis; mais ce n'est pas le plus malin de la bande.

La cloche qui annonça que le souper était servi empêcha Luizzi d'en entendre davantage ; mais le peu que nous venons de rapporter avait suffi pour lui apprendre que les voyageurs aveclesquels il allait souper avaient sans doute le même but que lui. En conséquence, il entra dans la salle à manger avec l'intention d'observer ses convives et de se tenir en garde contre leur curiosité.

A la tête de toute comédie, il y a une page

ignorée du romancier, et qui cependant lui serait d'un grand secours s'il l'introduisait dans son œuvre. Cette page s'appelle liste des personnages. Je déclare m'emparer de ce moyen rapide et rationnel de mettre mes acteurs en scène, sans cependant demander un brevet d'invention et de perfectionnement, comme je le ferais si j'avais découvert la pommade du lion ou le racahout des Arabes. J'abandonne au contraire mon invention à qui voudra la prendre, à moins que les faiseurs de pièces, qui n'ont pas d'autre métier que de voler les idées des romanciers et de s'en nourrir, ne me fassent un procès, comme ayant attenté à leur propriété littéraire.

Liste des personnages.

Monsieur Rigot, riche propriétaire des environs de Caen ; cinquante-huit ans, habit bleu, boutons brillants, pantalon gris-clair en entonnoir, gilet de satin broché d'or, cheveux gris et taillés en brosse, mains noires et sans gants, ongles nullement taillés.

Madame Turniquel, sa sœur ; soixante-cinq ans, grosse courte, voix rauque, poings sur la hanche.

Monsieur Bador, avoué ; trente-six ans, costume exactement noir de la tête aux pieds, re-

marquable par le lustre de ses bottes et celui de ses cheveux.

Monsieur Furnichon, commis d'agent de change; vingt-sept ans, très-bel homme, barbe en collier, chapeau de Bandoni, habit de Chevreuil, pantalon de Renard, gilet de Blanc, chemise de Lami Houset, bottes de Guerrier, gants de Boivin, cravate de Pouillier; n'ôtant jamais son chapeau.

Monsieur Marcoine, premier clerc de notaire; joli pied, jolies mains, joli visage, jolie tournure, jolie mise, jolie voix, jolie écriture, jolis cheveux, joli, joli, joli.

La comtesse de Lémée, voisine de M. Rigot, dont la propriété touche à la sienne, veuve d'un pair de France; quarante-cinq ans; maigre, longue, plate, grands airs et grandes dents, nez aquilin, faisant venir ses robes de Paris et faisant faire ses chapeaux à Caen; gants tricotés, les yeux légèrement chassieux, le fond du visage couperosé, et écumant légèrement des coins de la bouche en parlant.

Le comte de Lémée, son fils; vingt-deux ans, moins bien mis que l'agent de change et beaucoup plus élégant, moins joli que le clerc de notaire, mais beaucoup plus agréable, fumant des cigares de la Havane, portant de

grandes moustaches et de longs éperons, et dînant avec ses gants.

Madame Eugénie Peyrol, nièce de M. Rigot; trente-deux ans, grande et blonde, robe de mousseline blanche, souliers aile de mouche, bas de fil d'Écosse unis, cheveux en bandeaux, pieds et mains d'une rare finesse, belles dents, grands yeux languissants et légèrement incertains, vue basse.

Ernestine, sa fille; quinze ans et demi, grande et déjà formée.

Akabila, roi d'une race de Malais; le visage tatoué et la tête rasée, bottes à retroussis, culotte de peau, veste de jockey.

La première scène se passe dans la salle à manger de l'auberge de Mourt. Les personnages en scène sont l'avoué, le clerc de notaire et le commis d'agent de change.

Au moment où Luizzi entre dans la pièce où ils étaient réunis tous les trois, chacun d'eux était occupé à lire des papiers qu'il remit aussitôt dans un portefeuille; tous trois regardèrent Luizzi d'un air mécontent et étonné, et se regardèrent ensuite entre eux, comme pour se demander si quelqu'un connaissait ce nouveau venu.

— Messieurs, dit Luizzi en saluant, je suis

honteux de venir, comme je le fais, m'emparer d'une part de votre bien, car je crains que le souper qu'on n'avait préparé que pour un n'ait paru au maître de cette auberge suffisant pour deux, puis pour trois, et enfin pour quatre.

— Qui que vous soyez, répondit l'avoué en saluant gracieusement, soyez le bienvenu. Si je me permets de vous recevoir comme si j'étais le maître de la maison, continua-t-il en regardant alternativement ses deux compagnons, c'est que j'y ai des droits incontestables.....

Monsieur Bador suspendit sa phrase débitée avec art pour voir l'effet qu'elle avait produit, et reprit après un moment de silence :

— Ces titres cependant se réduisent à deux : l'un, c'est d'être arrivé le premier dans cette auberge ; l'autre, c'est d'être pour ainsi dire du pays.

— Monsieur est un habitant de Mourt ? dit le baron.

— J'y ai quelques clients, répondit l'avoué ; je suis de Caen, toute ma famille est de Caen, j'y exerce quelque influence : mon étude, sans être la première de la ville, n'en est pas la plus mauvaise.

— Monsieur est notaire? dit M. Marcoine.

— Avoué, répondit M. Bador, autrefois avocat-avoué, quand on voulait bien nous permettre de plaider devant les tribunaux. Je n'ai pas été comme mes confrères, et j'ai accueilli avec joie l'ordonnanee qui nous a interdit la parole : j'aime peu à parler, je ne suis pas bavard, ça me fatigue la poitrine ; et, malgré le chagrin de mes clients et leurs supplications, je ne signai pas la protestation de tous mes confrères, contre l'ordonnance du roi. J'ai attaché à mon étude quelques jeunes avocats dont je fais la fortune, les plaidoyers et la réputation. Grâce à moi, le jeune barreau de Caen donne de grandes espérances; ces bons jeunes gens en profitent, j'y mets de la discrétion, et tout va le mieux du monde.

— En ce cas, reprit M. Marcoine, vos clercs doivent être bien heureux, monsieur. Ils doivent trouver la besogne toute mâchée; et ce n'est pas comme chez nos patrons de Paris, dont nous faisons les affaires et qui en perçoivent les bénéfices.

— Ah! monsieur est dans la cléricature? dit M. Bador en regardant le jeune homme par-dessus l'épaule.

— Et dans le notariat, repartit le jeune

homme en mesurant M. Bador d'un air très-dédaigneux.

— Ma foi, messieurs, dit le baron, puisque chacun de vous veut bien dire ce qu'il est, je crois devoir vous montrer la même confiance : je m'appelle Armand de Luizzi, et je ne fais rien.

— Voilà un bel état, dit M. Furnichon, en se levant de toute sa belle taille et en se cambrant devant un petit miroir, mais il faut espérer que cela nous viendra, car j'en ai assez de la bourse et du trois pour cent.

— Oh ! fit le petit clerc de notaire, il me semble en effet que je vous ai vu à Paris.

— Oh ! oh ! je vous connais bien aussi ; répondit M. Furnichon en lâchant sa grosse voix par ses grosses lèvres roses, nous avons fait un écarté ensemble au Veau-qui-tette, à la noce d'un de mes camarades qui a épousé la fille d'un ex-cordonnier.

— Laquelle lui a apporté quatre cent mille francs de dot, repartit le clerc de notaire, avec quoi il a acheté, six mois après, la charge de M. P...... ; c'a été une belle affaire pour lui.

— On peut en faire de meilleures, dit le commis, en caressant sa cravate.

— Ce n'est pas dans notre pays, fit l'avoué.

— Qui est-ce qui vous parle de votre pays? repartit le clerc de notaire.

— Au fait, reprit M. Furnichon, qui est-ce qui vous parle de votre pays?

— On dit cependant qu'il y a de grandes fortunes dans le Calvados, dit Luizzi, pendant qu'il s'asseyait avec ses convives devant le souper qui venait de leur être servi.

— Oui, oui, dit M. Bador en mangeant si nonchalamment son potage qu'il se brûla abominablement, quelques fortunes foncières, de l'argent placé à deux et demi, mais du reste, point de capitaux disponibles, point de dot en argent comptant; des pensions hypothéquées sur des propriétés, voilà tout ce qu'on trouve chez nous.

— Il y a peut-être des exceptions, dit M. Furnichon d'un gros air fin.

— Vous en connaissez? fit le clerc d'un ton indifférent, en se servant du petit bout des doigts une mauviette.

— Peut-être, reprit somptueusement le commis d'agent de change, en s'emparant d'une énorme côtelette de veau en papillote.

— Et monsieur vient leur rendre visite?

dit M. Bador en examinant attentivement le visage du commis.

— Non, je viens chasser dans les environs.

— Au mois de mai? reprit Luizzi.

— Probablement, repartit M. Bador, en guignant le commis, le gibier que monsieur poursuit est de toutes les saisons.

— En effet, répondit le clerc de notaire en avertissant ses convives de l'œil, monsieur doit aimer la grosse bête.

Mais le commis ne comprit pas, et reprit :

— Et vous, M. Marcoine, que diable venez-vous faire ici?

— Je ne suis pas si heureux que vous, je n'y suis pas pour mon plaisir; je suis venu visiter une propriété pour un de nos clients.

— Si vous voulez me la nommer, je vous donnerai tous les renseignements que vous pouvez désirer, dit l'avoué; car je connais toutes les propriétés un peu considérables du pays.

— Oui-dà, fit le clerc, pour nous mettre une surenchère.

— Vous me croyez de Paris, reprit M. Bador d'un petit air moqueur.

— Non, dit le clerc de notaire; mais je ne vous crois pas de votre village.

Cette accusation de mauvaise foi passa dans la conversation comme le mot le plus indifférent, et l'avoué normand, se croyant rassuré sur les motifs de la présence à Mourt des deux Parisiens, se mit à observer Luizzi. Celui-ci lui paraissait plus dangereux que les autres. En effet, l'un avait quitté la diligence et l'autre la malle-poste pour s'arrêter au dernier relai, tandis que ce dernier venu était arrivé en magnifique berline attelée de quatre chevaux.

— Et vous, monsieur, lui dit-il, peut-on savoir, sans indiscrétion, ce qui vous appelle dans notre pays ?

— Moi, reprit Luizzi, j'y viens à peu près pour les mêmes motifs que vous tous ; j'y viens chasser sur les mêmes terres que monsieur, et visiter la même propriété que monsieur.

Le clerc et le commis d'agent de change se regardèrent, et l'avoué parut fort étonné de la réponse.

— Bah ! fit le commis d'agent de change, vous venez chasser sur les terres de...

— Bah ! dit le clerc en même temps, vous venez voir la propriété de...

— Oui, répondit le baron en ayant l'air de

chercher ses mots ; je viens chasser sur les terres de..... et voir la propriété de..... C'est drôle! je suis comme vous, j'ai oublié les noms : aidez-moi donc un peu à les retrouver.

— Eh bien ! sur les terres de... de... de... M. Rupin, dit d'un côté le commis.

— Eh bien! vous allez voir la propriété de... de... Valainville, dit le clerc ; tous deux parlant au hasard et pour ne pas avoir l'air d'être pris au dépourvu.

— Je ne connais pas de M. Rupin ni de propriété de Valainville dans le pays, repartit l'avoué.

— C'est un nom à peu près comme ça, dirent ensemble le commis et le clerc.

— Oui, fit Luizzi en continuant à se donner l'air de chercher, Rupin, Ripon, Ripeau, Rigot ; c'est ça, ça doit être ça.

Les trois interlocuteurs regardèrent Luizzi en face pendant qu'il continuait :

— Et votre propriété de Valainville doit être quelque chose comme Valainvilli, le Vailli, le Taillis, c'est ça, le Taillis.

— Ah ! fit l'avoué, pendant que le clerc et le commis restaient tout stupéfaits de la plaisanterie de Luizzi, vous allez au Taillis, chez M. Rigot ?

— Oui, monsieur, répondit le baron : et si ces messieurs n'ont pas de moyens de transport, je leur offrirai des places dans ma voiture ; nous partirons demain matin de bonne heure.

— Ah ! vous partez demain matin ? dit l'avoué ; vers dix heures, n'est-ce pas ? Il ne faut pas arriver trop tôt au Taillis, on ne se lève pas de bonne heure au château.

— Nous partirons quand ces messieurs le voudront, dit le baron. Voilà un bon souper, nous allons y ajouter quelques bouteilles de vin de Champagne, si c'est possible, et nous attendrons gaiement l'heure de nous mettre en route.

— A votre aise, messieurs, dit l'avoué, c'est un régime parisien auquel vous êtes sans doute faits, mais qui n'irait pas à nos habitudes de province. Je vais donc vous demander la permission d'aller me coucher, en vous souhaitant une bonne nuit.

Sur ce, l'avoué se leva, et se retira immédiatement.

— A nous donc, messieurs ! dit le baron en débouchant une bouteille de vin et en servant le commis d'agent de change, qui lui tendit bravement son verre, et le clerc de notaire

qui semblait écouter ce qui se passait dans la cour.

Un moment après, en effet, on entendit le bruit d'un cabriolet qui sortait de l'auberge; M. Marcoine se leva de table, ouvrit la fenêtre qui donnait sur la grande route, et regarda le cabriolet s'éloigner.

— Qu'avez-vous donc? dit M. Furnichon, et qu'est-ce qu'il vous prend?

— Oh! ce n'est rien, dit le clerc, un éblouissement; la route m'a fait porter le sang à la tête.

— C'est drôle, dit le commis; c'est comme moi, j'ai les jambes tout enflées.

— Je me sens vraiment indisposé, reprit M. Marcoine, en tirant sa montre (il n'est que dix heures, murmura-t-il tout bas), et je vous demanderai la permission de me retirer comme M. Bador.

— Faites, faites comme M. Bador, dit Luizzi, j'espère que monsieur ne m'abandonnera pas ainsi que vous.

Le clerc sortit, et le commis d'agent de change, demeuré seul avec Luizzi, reprit:

— Quelle diable d'idée leur a poussée de s'aller coucher? J'aime mieux passer la nuit à boire que de m'étendre dans un mauvais lit d'auberge avec des draps humides.

— Pour ma part, lui dit Luizzi, je ne crois pas que ce soit l'humidité des draps qui enrhume ces messieurs.

— Pourquoi ça ? dit le commis d'agent de change.

— Vous allez le voir tout à l'heure.

En effet, un moment après ils virent le clerc de notaire passant précédé d'un postillon, et juché sur un grand cheval à la selle duquel il était accroché de ses deux mains.

— Eh! dites donc, farceur, où allez-vous donc comme ça? lui cria le commis d'agent de change.

Mais le clerc de notaire ne répondit pas; et M. Furnichon se retourna vers Luizzi et répéta sa question :

— Où va-t-il donc ce farceur-là ?

— Oh ! probablement visiter la propriété sur laquelle vous venez chasser.

Le commis lâcha un jurement épouvantable, et reprit :

— Où a-t-il donc trouvé un cheval ?

— Je crois que si vous en demandiez un d'une manière un peu absolue, on vous en procurerait.

Le commis sortit à son tour de la salle à manger, et Luizzi l'entendit tempêter et crier

dans la cour. Un moment après, une vieille guimbarde, attelée de deux rosses, sortit encore de l'auberge, chargée du commis et de son immense bagage; et comme Luizzi se laissait aller à rire, il fut interrompu par quelqu'un qui lui frappa doucement sur l'épaule : il se retourna et reconnut le vieux postillon.

— Eh bien, dit-il au baron d'un air de confidence, ils sont partis tous trois, l'avoué dans son cabriolet, le petit notaire à franc étrier, et le grand godelureau en carriole. Est-ce que vous ne vous mettez pas en route aussi, vous?

— Tes chevaux sont donc reposés? lui dit Luizzi.

— Il n'y a plus qu'à atteler, repartit le postillon. Je leur ai donné triple ration d'avoine.

— Triple ration fait marcher bêtes et gens en Normandie, dit Luizzi.

— En Normandie, comme partout.

— Oui, mais pour cela il ne faut pas s'y prendre trop tard.

— Bon! dit le postillon, je sais un chemin qui nous raccourcira de moitié, vous arriverez avant eux, je vous en donne ma parole d'honneur.

Luizzi réfléchit quelque temps, assez peu empressé de faire partie de cette course à la

dot; mais l'idée d'assister à l'entrée successive des concurrents l'emporta, et il répondit au postillon :

— Écoute, deux louis pour toi si j'arrive le premier au Taillis ; quinze sous de guide si je n'arrive que le second.

— En ce cas, dit celui-ci, rien de fait. Cet avoué est un finot et il a pris la petite traverse, et il sera au château avant nous.

— Trois louis si nous arrivons, dit Luizzi.

— Il n'y a pas moyen, dit le postillon en secouant la tête ; il est trop tard comme vous disiez tout à l'heure. Et c'est pour une méchante pièce de six livres que ce méchant procureur m'a donnée tout à l'heure que je perds ce pourboire-là ! Il la paiera.

— Quoi ! dit Luizzi, la pièce de six livres qu'il t'a donnée pour m'empêcher de partir ?

— Et aussi vous êtes bête ! vous ne dites rien, dit le postillon en s'en allant.

— Un moment, drôle, dit Luizzi ; n'oublie pas que je veux être au Taillis demain matin avant que personne soit levé.

— C'est bon, dit le postillon, on sera prêt.

En effet, le jour ne commençait pas encore à poindre, que le baron, qui s'était jeté tout habillé sur son lit, entendit qu'on attelait les

chevaux à sa voiture ; il se leva, paya la dépense et partit immédiatement.

La rencontre des trois individus qui avaient soupé avec lui rappela à Luizzi une certaine phrase du diable : « Tu as vu la cupidité dans sa plus basse expression, veux-tu la voir dans le monde? » Il réfléchit que le hasard qui le mettait en présence de ces trois coureurs de femmes n'était peut-être que l'accomplissement de la proposition de Satan, et il se résolut à bien profiter de la leçon sans être obligé d'en appeler aux confidences du diable.

Ce fut en faisant ces beaux projets que Luizzi arriva à la grille du parc du Taillis, qui était fermée, et derrière laquelle il entendait gronder depuis très-longtemps les voix formidables de deux ou trois chiens. Il pensait que son arrivée avait éveillé l'attention de ces animaux, lorsque, à droite et à gauche de la grille et le long du mur d'enceinte, il aperçut de chaque côté une ombre qui allait et venait. Luizzi n'était pas peureux ; mais la présence de deux hommes à cette porte et quand le jour paraissait à peine, et surtout la rage des chiens, lui firent craindre d'avoir affaire à des gens malintentionnés, et il se hâta de sonner à la grille du parc. A peine la cloche avait-elle retenti,

qu'immédiatement il vit accourir les deux ombres. Luizzi n'eut que le temps de s'appuyer à la grille en tirant un petit poignard engaîné dans sa canne, et il fit face à M. Furnichon et à M. Marcoine. Tous deux étaient gelés, transis, grelottants; ils avaient le visage violet, les cheveux pendants d'humidité; et Luizzi les regardait alternativement d'un air stupéfait, lorsque M. Marcoine s'écria :

— Sonnez ! sonnez tant que vous voudrez ; du diable si on vous ouvre !

— Mille sacré mille ! voilà huit heures que nous sommes là, dit le commis dans un état de rage qui aurait dû le réchauffer un peu ; nous avons fait un carillon d'enfer, et, si ce n'avait été ces grandes bêtes de chiens, je vous donne ma parole d'honneur que j'aurais escaladé le mur.

— Le château était donc fermé quand vous êtes arrivés, messieurs ? dit Luizzi, à qui prenait peu à peu une envie de rire. Pourquoi donc n'êtes-vous pas revenus à l'auberge ?

— Et de quelle manière ? dit le clerc. J'arrive, et le postillon me défait mes deux portemanteaux, en me disant : « Vous n'avez qu'à sonner un peu fort, on va vous ouvrir. » Sur ce, je le paye : mais, pendant que j'étais en

train de lui donner son argent, ce qui a duré assez longtemps, vu que j'avais l'onglée, voilà monsieur qui arrive en carriole. Il avait été encore plus adroit que moi : il avait payé d'avance. Sitôt qu'il me voit, il saute à terre, et il s'écrie : « Déchargez mes malles...... Ah ! ah ! monsieur Marcoine, j'ai été aussi fin que vous. Vous ne serez pas le premier à voir M. Rigot, etc., etc. » Et mille autres sottises.

— Plaît-il? fit le commis.

— Eh ! oui, des sottises. Monsieur s'imagine que je viens ici pour.... Mais laissons ça. Enfin, monsieur, pendant que nous nous disputions, voilà la carriole qui s'en retourne, et qui laisse monsieur, comme moi, à la porte. Je me mets à sonner... une fois... deux fois... rien. Je resonne... nous resonnons... rien. Enfin, au bout d'une heure, nous nous apercevons qu'on nous a joués, qu'on nous a conduits à un château inhabité.

— Ou seulement habité par des chiens, dit Luizzi en riant.

— Et nous voilà tous deux forcés de rester là, forcés de monter la garde à côté de nos paquets, et ne pouvant les emporter.

— Tonnerre d'enfer! s'écria le commis, je

veux être pendu si je ne casse pas ma canne sur le dos du gredin qui m'a conduit.

— Oh! certes je ferai un procès, dit le clerc, à celui qui m'a joué ce tour.

— Ah! pourquoi ça? dit Petit-Pierre en s'approchant : vous leur avez demandé de vous conduire au château du Taillis, chez M. Rigot; vous y êtes.

— C'est impossible, on nous aurait ouvert. Nous avons sonné à briser la sonnette.

— Laquelle? dit le postillon.

— Pardieu! celle-là, dit M. Furnichon en tirant la chaîne avec rage, et en faisant aller la cloche à grande volée, tandis que les chiens hurlaient de plus belle.

— C'est que c'est pas celle-là, dit le postillon; on ne l'entend pas du château qui est à plus d'un quart de lieue à l'autre bout du parc : en voici une qui aurait fait votre affaire.

Petit-Pierre tira alors un petit bouton caché dans un retrait du mur et percé à une grande hauteur.

— Dieu! que vous êtes gauche, s'écria Furnichon en s'adressant au petit clerc de notaire, vous avez passé plus d'une heure à chercher s'il n'y avait pas une autre sonnette.

— Et comment voulez-vous que je la trouve,

je ne peux pas y atteindre, dit le petit bonhomme avec colère ; vous êtes bien plus gauche, vous qui êtes grand comme un Goliath et qui êtes resté à jurer comme un portefaix au lieu de chercher aussi : vous l'auriez trouvée, vous, rien qu'en allongeant le bras.

— Aussi, comment est-on petit comme vous? répondit le commis furieux.

— Aussi, comment est-on bête comme vous ? repartit le clerc plus furieux encore.

— Messieurs, messieurs ! dit Luizzi en cherchant à les calmer et en riant aux éclats.

— Allez vous promener, dit le commis, avec vos rires, M. de la berline ; voilà un habit déformé et un chapeau perdu, et des bottes impossibles à remettre. Et il se laissa aller à donner un grand coup de poing à son chapeau, en s'écriant : Oh ! petit imbécile de notaire.

— Je vous trouve drôle, dit le clerc ; je suis percé jusqu'aux os, j'y attraperai peut-être une fluxion de poitrine par votre faute.

— Par ma faute, dit le commis.

— Laissez-moi donc tranquille, repartit le clerc hors de lui, occupez-vous de votre chapeau.

— En voiture, monsieur le baron, dit le

postillon, voilà qu'on vient ouvrir la grille.

— Messieurs, dit Luizzi en montant dans la berline et en riant à se tordre, je vais vous envoyer quelqu'un et dire qu'on vous allume du feu.

Aussitôt il remonta dans la berline, et le postillon entra triomphalement dans le parc, en passant devant le commis et le clerc, qui restèrent à la grille gardant leurs malles et leurs paquets. Une demi-heure après, de la fenêtre de la chambre où une vieille femme l'avait conduit, Luizzi vit arriver les deux prétendants embarrassés de paquets, les tirant après eux le mieux qu'ils pouvaient, et maladroitement aidés par une espèce de jockey à figure étrange, moitié rouge, moitié bleue, et qui piqua vivement la curiosité de Luizzi.

VIII

LES QUATRE ÉPOUSEURS.

Déjà Luizzi était au Taillis depuis deux heures, et rien ne lui annonçait qu'il dût être présenté au maître de la maison, pour lequel Ganguernet lui avait remis une lettre d'introduction, lorsqu'il entendit frapper légèrement à sa porte, et presque aussitôt il vit entrer une grosse femme de soixante ans au moins, ridée comme une mare où barbottent des canards, vêtue d'une robe de soie d'un rouge feu ter-

rible, et surmontée d'un bonnet hérissé de nœuds de satin jaune. Elle fit à Luizzi une révérence profonde, à laquelle elle s'appliqua beaucoup, tandis qu'elle relevait par un sourire gracieux les deux coins de sa bouche édentée. Le baron rendit la salutation.

— Monsieur, lui dit cette honorable personne, je suis venue voir s'il ne vous manque de rien. Mon frère est M. Rigot : je suis mademoiselle Rigot, femme Turniquel. J'ai eu le malheur de perdre mon mari en 1808, d'un coup de sang qui lui est provenu d'une chute qu'il a faite en tombant d'un quatrième, d'un échafaudage où il portait du mortier....

— Ah ! fit Luizzi, monsieur votre mari était....

— Architecte, monsieur. Mais c'était pour montrer l'exemple à ses ouvriers, parce qu'il était architecte du gouvernement, et que l'empereur aimait que les chefs fussent toujours les premiers à l'ouvrage. Un bel homme, monsieur. Ma fille, qui est de lui, lui ressemble comme deux gouttes d'eau ; elle a aussi tous mes traits. Vous la verrez, monsieur. Ah ! si elle n'avait pas eu des malheurs.... Enfin, ce n'est pas sa faute ni la mienne, car je l'ai élevée comme une duchesse, toujours dans du

coton. J'étais donc venue pour voir s'il ne vous manquait de rien, parce que mon frère est un excellent homme, mais qui n'entend pas du tout les égards qu'on doit à un étranger tel que vous êtes.

— J'ai été parfaitement reçu, dit Luizzi, et rien ne m'a manqué.

— C'est que les domestiques, reprit madame Turniquel en prenant une serviette et en époussetant les meubles, ce sont des fainéants; pourvu que ça mange, que ça boive et que ça dorme, ils ne s'inquiètent pas du tout si l'ouvrage est FAITE. Par exemple, voilà une chambre; c'est balayé tout juste au milieu; les côtés s'approchent s'ils en veulent. C'est pas étonnant; quand on arrive comme mon frère de chez des sauvages, on ne peut pas avoir idée de la société comme moi, qui l'ai toujours habitée.

— Cela se conçoit, dit Luizzi en ouvrant la fenêtre pour échapper au nuage de poussière que les soins de madame Turniquel élevaient autour de lui.

— Faites attention, lui dit la bonne dame, n'ouvrez pas la fenêtre, ce n'est pas sain pour les fraîcheurs qu'il fait dans cette saison. Je puis vous dire ça, parce que j'en ai l'expé-

rience, ayant étudié en médecine pour être sage-femme.

— J'ai un excellent moyen de combattre cette fâcheuse influence : j'ai l'habitude de fumer un cigare tous les matins.

— Et vous avez raison, monsieur, c'est excellent pour l'estomac. J'en ai fait l'épreuve quand j'étais en mer, où je fumais beaucoup à cause de l'*escorbut* qui avait pris tout l'équipage.

— Ah! dit Luizzi, madame a beaucoup voyagé?

— J'ai été deux fois en Angleterre, pour y rejoindre Génie et lui porter son enfant. Génie, c'est ma fille, monsieur... Tenez, la voilà qui passe dans la cour, là-bas.

En ce moment Luizzi vit en effet une grande et belle femme passer rapidement sous ses fenêtres. Madame Turniquel lui cria de toutes ses forces :

— Bonjour, Génie, bonjour.

La personne ainsi interpellée leva la tête, et parut fort surprise d'apercevoir le visage de Luizzi à côté de celui de sa mère. Elle salua avec un peu de confusion, et fit un petit signe à cette espèce de jockey que Luizzi avait déjà remarqué. Il s'approcha d'un air craintif et

soumis, et écouta avec une attention profonde ce que sa maîtresse lui dit, et aussitôt il partit comme un trait et entra dans le château. A peine Luizzi l'avait-il perdu de vue qu'il entendit ouvrir sa porte, et vit le jockey qui s'avança jusqu'à la fenêtre où était madame Turniquel en lui criant :

— Ha-haa, mama à la bas, ha-haa.

— Qu'est-ce que me veut cette figure de tapisserie? dit madame Turniquel en se retournant.

— Ha-haa, fit le jockey, ha-haa, mama à la bas... Génie, Génie.

— Ah ! ma fille me demande, n'est-ce pas?

Le jockey fit un signe affirmatif de la tête ; et, montrant la porte à madame Turniquel :

— C'est bon, c'est bon. A l'honneur, monsieur; on va déjeuner dans une petite demi-heure; vous entendrez la cloche.

— Je vous remercie de votre bonne visite.

Et il reconduisit la bonne femme pendant qu'elle se confondait en révérences magnifiques. A peine eut-il fermé la porte, qu'il se laissa aller à rire tout haut, et presque aussitôt il entendit un petit rire aigre répondre au sien ; il se retourna et vit le jockey qui se mit à contrefaire la grosse et pesante tournure de

madame Turniquel, en riant aux éclats. Ce jockey était un être bien remarquable : il avait le visage tout tatoué, et des cheveux noirs et lisses; les yeux brillants et pleins d'astuce ; les dents longues, étroites et étincelantes, et paraissait âgé de vingt-cinq ans environ. Son aspect arrêta le rire de Luizzi, qui se mit à le considérer avec une certaine curiosité. A peine le jockey se vit-il ainsi regardé, qu'il se tut, baissa la tête et se rangea le long de la muraille en lançant de côté, sur le baron, des regards pleins de défiance. Luizzi continuant à le considérer avec la même attention, le jockey commença à porter autour de lui des regards de plus en plus inquiets; puis, ayant aperçu dans un coin de la chambre une paire de bottes, il s'en empara en poussant un cri de joie, et l'emporta avec rapidité avant que Luizzi eût tenté d'adresser une question à cet être singulier.

A peine fut-il sorti que le baron commença à se demander s'il n'était pas dans une maison de fous, et il réfléchissait aux deux singulières visites qu'il venait de recevoir, lorsqu'il entendit s'arrêter une voiture dans la cour du château, et se mit à la fenêtre pour voir quelle nouvelle caricature venait s'ajouter à celles qu'il avait déjà vues. Il était dans la destinée

de Luizzi de se tromper presque toujours. Une femme mise avec une certaine élégance et un beau jeune homme descendirent de cette voiture. A peine les nouveaux venus avaient mis pied à terre, que madame Turniquel courut au-devant d'eux, et s'écria :

— Comment vous va, madame la comtesse?

— Assez mal, lui répondit la belle dame en embrassant la vieille. Ce vent d'ouest m'a donné un mal de nerfs épouvantable.

— Oh! que je connais ça, répondit madame Turniquel, j'en suis toujours prise par ces temps-là; ça me donne des crampes terribles dans les jambes.

Puis elle se tourna vers le beau jeune homme, et reprit :

— Et vous, monsieur le fils, comment que cela va, ce matin?

— Très-bien, très-bien, répondit le jeune homme en donnant une poignée de main à la sœur de M. Rigot; si ce n'est que les chemins sont si mauvais pour arriver chez vous que je suis tout brisé.

— Oh! oh! je connais bien ça, reprit la vieille. Quand je conduisais les bêtes aux champs, il y avait des fondrières où l'on enfonçait jusqu'aux genoux.

— Ah ! madame Turniquel, dit l'élégant, vous avez dû faire une charmante bergère ; vous étiez Estelle, et il devait y avoir plus d'un Némorin.

La belle dame fit un signe de mécontentement au jeune homme, tandis que madame Turniquel disait :

— Qu'est-ce que c'est, Estelle et Némorin?

— Ah! mon Dieu, dit la dame, c'est un roman de M. de Florian.

— M. de Florian ! dit madame Turniquel, je l'ai beaucoup connu; il avait beaucoup d'estime et de considération pour moi, et il me lisait tous ses livres.

Probablement la conversation eût continué longtemps sur ce ton, si madame Peyrol n'était encore venue interrompre les récits de madame sa mère ; tout le monde rentra dans la maison, et Luizzi entendit un moment après sonner la cloche qui annonçait le déjeuner. Il descendit; et, grâce au bruit de la conversation de madame Turniquel, il arriva dans un assez beau salon où étaient réunies déjà une douzaine de personnes. Luizzi y retrouva l'avoué, le clerc et le commis ; il y avait en outre la dame et le jeune homme qu'il avait vus descendre de voiture, plus une jeune personne

d'une rare beauté, qu'à sa ressemblance avec madame Peyrol le baron jugea devoir être la petite-nièce de M. Rigot. Celui-ci était dans un coin du salon, causant avec l'avoué, et jetant des regards interrogateurs sur toutes les personnes qui étaient présentes.

Lorsqu'on annonça le baron, il se retourna et vint à lui.

— Mille pardons, lui dit-il avec un ton de franchise, je suis un vieux soldat très-mal élevé. Nous autres nés dans le ruisseau comme on dit, nous ne savons pas les bonnes manières; je n'ignore pas que j'aurais dû vous faire une visite en ma qualité de maître de maison, mais nous autres gens du peuple, nous ne connaissons pas les usages. Pas vrai, dit-il en se retournant vers la dame qui était arrivée en voiture, pas vrai, madame la comtesse de Lémée?

Il revint ensuite à Luizzi, et dit :

— J'ai reçu la lettre de mon ami Ganguernet qui m'annonce votre arrivée, c'est-à-dire que je me la suis fait lire, parce que nous autres paysans, voyez-vous, nous sommes des ignorants, nous ne savons rien, mais je vous déclare que je suis enchanté de recevoir chez moi M. le baron Armand de Luizzi qui a deux

cent mille livres de rentes, à ce que dit M. Ganguernet. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

Monsieur Rigot quitta Luizzi que tous les regards examinèrent avec curiosité, particulièrement ceux du jeune comte de Lémée, et il alla vers les deux convives parisiens du souper du baron.

— Qui de vous, messieurs, est le notaire? demanda M. Rigot.

— C'est moi, dit M. Marcoine d'un air charmant en tirant des papiers de sa poche; l'acquisition de votre hôtel du faubourg Saint-Germain est terminée, en voici le contrat; j'ai été spécialement chargé de cette affaire, et je crois qu'elle a été menée avec quelque habileté; je l'ai obtenu à plus de cent mille francs au-dessous du prix de l'estimation.

— Je vous en remercie, dit M. Rigot, parce que, voyez-vous, nous autres petit monde, c'est bon à gruger.

— J'ai voulu moi-même vous apporter ce contrat, reprit le clerc d'un ton précieux, afin de vous en mieux faire apprécier les avantages.

— Vous êtes bien aimable, repartit M. Rigot, parce que voyez-vous, nous autres gros Normands, nous n'entendons rien du tout aux affaires.

Puis il se tourna vers le commis d'agent de change, et lui dit :

— Eh bien, vous, monsieur, à quoi dois-je l'honneur de votre visite.

— Monsieur, répondit le commis, je suis venu pour le placement des fonds que vous avez laissés chez votre banquier.

— Est-ce que je n'avais pas dit à votre maître de m'acheter du trois pour cent?

— Le placement lui a paru peu avantageux, reprit le commis.

— Je veux du trois pour cent, dit M. Rigot, je veux des fonds de nobles et d'émigrés; j'ai déjà une terre de marquis, j'ai un hôtel de duc, je veux de l'indemnité des émigrés.

— Nous avions pourtant mieux que cela à vous offrir.

— Je veux ce que je veux, dit M. Rigot avec emportement; c'est possible que nous autres, petites gens, nous soyons des imbéciles, mais c'est comme ça.

Presque aussitôt, un domestique vint annoncer que le déjeuner était servi, et le petit clerc, s'approchant du baron, lui dit d'un air fin :

— Je ne crois pas que M. Furnichon ait de grandes chances de succès.

Les honneurs du déjeuner furent faits par

madame Peyrol et sa fille Ernestine avec une bonne grâce et une élégance qui tranchaient singulièrement avec les façons de M. Rigot et de sa sœur. Luizzi et M. de Lémée étaient à côté de madame Peyrol, et le clerc et le commis à côté d'Ernestine. L'avoué tenait un des bouts de la table entre M. Rigot et madame, de Lémée et madame Turniquel était assise à l'autre bout entre deux personnages dont nous n'avons pas encore parlé, et dont l'un était le curé de l'endroit et l'autre le percepteur des contributions de la commune. Le premier voué au célibat, le second déjà marié, étaient chargés de jouer dans cette scène le rôle de personnages muets, attendu le peu d'intérêt qu'ils avaient à son dénoûment.

A peine fut-on à table que madame Turniquel, ayant compté le nombre des convives, s'écria :

— Nous sommes juste douze, c'est bien heureux, car si nous avions été treize, moi, je n'aurais pas déjeuné d'abord.

— Comment une femme aussi distinguée que vous, dit l'avoué, peut-elle avoir encore de ces préjugés?

— Qu'appelez-vous préjugés? dit M. le comte de Lémée; je suis tout à fait de l'avis de madame Turniquel, et j'ai vu des exemples de

grands malheurs arrivés pour avoir voulu braver cette croyance populaire.

— Allons donc, fit le commis d'agent de change, c'est bon pour les frères ignorantins d'avoir des idées comme celle-là.

— N'y mettez pas tant de dédain, reprit madame de Lémée, les gens du plus haut rang ont eu de ces opinions qui vous paraissent des préjugés, et la reine Marie-Antoinette, que j'avais l'honneur de servir avant la révolution, était très-épouvantée de ce nombre treize.

— Je le sais bien, moi, dit madame Turniquel, la reine me l'a dit elle-même, un jour que j'étais allée chez elle en députation avec les dames de la Halle à propos de la naissance de la duchesse d'Angoulême.

— Maman, dit rapidement madame Peyrol, en couvrant les derniers mots de la phrase de sa mère, voulez-vous un peu de ce poulet?

— Merci, je finis mon hareng saur, puis je mangerai un peu de crême, et ce sera tout.

— Quant à moi, dit M. Rigot, je suis fataliste; le grand Napoléon était fataliste, tous les grands hommes sont fatalistes.

— Je le sais bien, dit madame Turniquel, je l'ai entendu dire cent fois à l'empereur, moi qui vous parle.

— Ah ! ah ! fit Luizzi, vous avez connu l'empereur, madame?

— Comme je vous connais...

Et pendant qu'Ernestine interrompait sa grand'mère en lui offrant de la crême, madame Peyrol disait tout bas à Luizzi d'un air de prière plein de charme et de dignité :

— Épargnez ma mère, monsieur, je vous en prie.

Et pour changer la conversation, elle s'adressa alors au jeune clerc de notaire qui avait gardé un prudent silence, et lui dit :

— Eh bien, monsieur, quelles nouvelles intéressantes nous direz-vous de Paris?

— J'en sais fort peu, madame, répondit-il d'un air modeste; je m'occupe beaucoup en ce moment des affaires de l'étude, et j'en instruis à fond le second clerc qui va me remplacer.

— Ah! ah! dit M. Rigot, vous quittez le notariat, jeune homme?

— Non, monsieur, non, fit le clerc de notaire d'un air d'indifférence, j'achète une charge, la meilleure charge de Paris, assurément.

—Alors vous vous mariez? reprit le commis d'agent de change.

— Mais oui, fit le clerc, je trouve de très-

beaux partis ; le notariat, voyez-vous, c'est une carrière qui plaît aux parents, c'est un placement sûr et honorable de l'argent, une fonction solide et estimée dans le monde, des rapports avec tout ce qu'il y a de mieux dans la capitale, et au bout d'un certain temps une fortune considérable, un nom bien posé qui ouvre la porte à toutes les ambitions, si l'on en a.

— Moins que la charge d'agent de change, dit le commis. En fait de fortune, s'il faut la chercher quelque part, c'est là ; en fait de monde, celui de la banque est un peu plus élégant que celui du notariat, et, quant à l'ambition, il me semble qu'elle arrive plus vite par la Bourse que par l'Étude.

— Nous avons trois notaires de Paris députés, et quatre qui sont maires de leur arrondissement ou membres du conseil général, repartit le clerc avec vivacité.

— C'est possible, reprit le commis, mais il y deux agents de change colonels de la garde nationale. Le comte P..... qui a été banquier, et qui est maintenant pair de France, a commencé par être agent de change. Le change est une bien autre carrière que le notariat.

— Et sans doute vous comptez la parcourir jusqu'au bout? dit M. Rigot.

— Et pour y entrer vous voulez aussi sans doute acheter une charge? reprit Luizzi.

— Oui, monsieur, répondit le commis d'agent de change.

— Et, pour payer cette charge, repartit M. Rigot, vous épouseriez sans doute une femme dont la dot...

— Oh! non, fit le commis d'un air sentimental, et avec un regard plein d'exaltation, qu'il partagea également entre madame Peyrol et Ernestine. Oh! moi, je n'épouserai jamais que la femme que j'aimerai. Je ne cours pas après la fortune; je ne demande qu'un cœur qui m'aime.

— Ma foi! reprit M. de Lémée d'un ton assez fat, je suis parfaitement de votre avis, monsieur; et j'avoue, pour ma part, que je regrette quelquefois d'être dans la brillante position que le hasard m'a donnée. J'ai vingt-deux ans, la mort de mon père m'a rendu pair de France, j'ai un nom qui a quelque éclat...

— Et vous êtes fâché de posséder tous ces avantages? dit le baron.

—Oui, vraiment, monsieur, répondit M. de Lémée. J'ai lieu de craindre que si jamais je me marie, ce que vous appelez des avantages ne soit la seule chose qui charme la femme à

laquelle je m'adresserai. Il y en a beaucoup qui cherchent plutôt dans le monde une haute position qu'une tendresse sincère et un homme de cœur : et peut-être, si je n'étais ce que je suis, peut-être me verrais-je préférer un petit monstre bien laid, bien bête, bien égoïste, à qui le hasard aurait donné tous ces biens que je possède.

— Comment ! mon fils, dit madame de Lémée d'un ton doctoral, pouvez-vous si mal parler d'une position qui doit être l'ambition de toute femme bien née ?

— Oh ! pour ça, vous avez raison, fit madame Turniquel, si je me remarie jamais, moi, je serais bien heureuse d'être la femme d'un pair de France, d'abord.

— Pas la mienne, n'est-ce pas, madame Turniquel ? dit M. de Lémée en souriant gracieusement, car je suis pauvre, moi.

— Mon fils ! fit madame de Lémée.

— Pourquoi se cacher d'une chose que tout le monde sait ? repartit le comte : c'est là ce qui me console ; car si jamais je rencontre une femme digne de me comprendre, je pourrai croire que ce ne sera ni mon nom ni mon rang qui l'auront séduite, si elle ose partager ma pauvreté.



Toutes les intentions de ce discours furent adressées à madame Peyrol d'une façon si directe, que Luizzi s'imagina que M. de Lémée, en sa qualité de voisin et d'habitué du château du Taillis, avait des données assez exactes sur celle des deux futures à qui les deux millions de dot avaient été donnés. Pour s'assurer de la vérité, Luizzi s'adressa à M. Bador, qu'il supposait aussi dans les confidences intimes de M. Rigot.

— Vous devez sans doute peu estimer, lui dit-il, la profession de notaire et d'agent de change, et je suppose que vous ne conseilleriez pas à une femme de choisir entre elles.

A cette question, assez grossièrement directe pour que tout le monde en fût embarrassé, madame Peyrol regarda le baron d'un air tout à fait étonné, comme si elle ne s'attendait pas à pareille chose de sa part. L'avoué seul resta calme, et répondit avec une négligence assez dédaigneuse :

— Pour ma part, monsieur, je crois que la profession d'un homme est une chose assez indifférente : seulement il me semble qu'il faut que sa position soit faite, assise, régulière, et qu'elle ne repose pas sur des espérances presque toujours illusoires; je crois enfin qu'il

faut qu'un homme ait fait ses preuves avant de penser à se marier.

— Voilà qui est bien dit, fit le baron, et c'est parler comme un homme établi.

— Oui, monsieur, reprit l'avoué, comme un homme qui connaît le monde et qui l'a expérimenté; comme un homme qui sait que le bonheur n'est pas dans ce luxe de fêtes et de bals dans lesquels une femme d'agent de change ou de notaire passe sa vie; comme un homme qui sait que le bonheur n'est pas pour une femme dans ce que vous appelez une position élevée, où on lui rend souvent en impertinences la fortune qu'elle a apportée. Enfin, j'en parle comme un homme qui croit que le bonheur est dans une vie douce, honnête, retirée, au milieu d'une famille honorable, avec un mari qui s'occupe avant toute chose de prévenir les moindres désirs de sa femme, de les accomplir, et de n'avoir d'autre pensée qu'elle.

L'avoué débita tout ce petit discours avec une grande affectation, et en tenant ses yeux sans cesse fixés sur Ernestine, qui sembla l'écouter avec un véritable intérêt. Tandis que Luizzi observait ce nouveau manége, ne sachant plus laquelle des deux, de la mère ou de la fille, était destinée à la dot, le clerc de no-

taire ne voulut pas laisser sans réponse la touchante théorie de l'avoué :

— C'est un bonheur de province dont vous nous parlez là ; et en tous cas croyez-vous qu'il ne se trouve pas, à Paris aussi, des hommes empressés de prévenir et d'accomplir tous les désirs de leur femme ?

— Sans doute, dit le gros commis d'agent de change, qui crut devoir un moment s'unir au clerc de notaire pour venir en secours à la félicité parisienne vivement ébranlée par la harangue de l'avoué, sans doute à Paris aussi il y a des maris qui font le bonheur de leur femme.

— Seulement, reprit le clerc, ce bonheur a quelque chose d'un peu plus élégant; au lieu de vos gros plaisirs de province, ce sont les plaisirs les plus délicats : au lieu de vos tristes et froides réunions, ce sont les bals les plus brillants.

— Avec Collinet et Dufresne, dit le commis d'agent de change.

— Au lieu de vos soirées ennuyeuses, occupées à faire de la tapisserie, ce sont les Italiens et l'Opéra.

— Avec M. Tulou et Rossini, dit l'agent de change.

— Au lieu de vos plaisirs champêtres, reprit le clerc, ce sont...

— Ce sont, dit l'agent de change en l'interrompant, des courses au Champ-de-Mars, des chevaux superbes, des toilettes magnifiques..

— Et tout cela est bien misérable encore, dit M. de Lémée; parlez-moi d'un homme qui peut ouvrir à sa femme tous les salons, non-seulement ceux de la France, mais encore ceux de l'Europe, qui lui donne accès dans les cours de tous les grands États, qui la voit recherchée, considérée partout où il la présente, et qui peut la présenter partout.

En ce moment, l'avoué, le clerc et le commis, attaqués dans leur roture, se mirent en devoir de répondre à M. de Lémée ; et déjà ils parlaient tous ensemble, lorsque M. Rigot prit la parole, et immédiatement un profond silence s'établit.

— Mais vous, monsieur le baron, dit-il en s'adressant à Luizzi, que pensez-vous de tout cela ?

Armand allait répondre, et chacun se penchait pour l'écouter; car il avait acquis par son silence l'autorité de l'homme qui n'a encore rien dit, auquel on suppose des idées de ré-

serve, et dont il semble que les paroles vont clore toute discussion.

— Je pense, dit Luizzi...

Il n'alla pas plus loin, car il fut interrompu par une paire de bottes admirablement cirées, que le jockey dont nous avons parlé posa sur son assiette en laissant échapper un petit rire satisfait.

A cet aspect, M. Rigot éclata de son côté. Tout le monde l'imita, jusqu'à madame Peyrol qui ne put s'empêcher de céder à la fin au rire homérique de toute la table.

Pendant ce temps, Akabila sautait autour de la salle à manger comme un chat sauvage, et on se leva de table avant qu'on pût connaître l'opinion de Luizzi sur l'importante question qu'on venait d'agiter.

IX

HONNÊTE TRANSACTION.

Quelques heures s'étaient passées depuis ce mémorable déjeuner, si singulièrement interrompu par l'assiette de bottes qu'Akabila avait servie à Luizzi. Le baron voulut en demander l'explication à Rigot, qui ne répondit qu'en riant comme un possédé; madame Turniquel se contenta de dire :

— Cette bête de sauvage n'en fait pas d'autres, mais c'est une manie de Rigot; ça l'amuse, il faut le laisser faire.

Quant à Ernestine, ce n'était pas une fille à qui l'on pût demander quelque chose qui ne l'intéressât point personnellement; occupée de sa personne, de sa figure, de sa toilette, elle semblait avoir pris pour les façons aisées et peu prétentieuses de Luizzi le mépris le plus profond; et c'est à peine si elle daignait écouter le peu de mots qu'il lui adressait de temps en temps. Il s'était adressé à madame Peyrol qui avait excusé la folie du jockey d'une manière assez plausible.

— Mon oncle, avait-elle dit, a ramené ce Malais de Bornéo, et il a voulu le rendre utile : il a tenté d'en faire un groom, un cocher, un valet de chambre, que sais-je? Mais, n'ayant pu y réussir, il lui a assigné pour tout emploi celui de cirer les bottes. A vrai dire, mon oncle le traite un peu comme un singe, et, quand Akabila a bien fait son devoir, il lui donne un verre de rhum, dont le malheureux est très-friand. Aujourd'hui on aura oublié de lui donner sa ration, et pour l'obtenir il a pris les premières bottes qu'il a trouvées, les a cirées, et les a triomphalement apportées pour recevoir sa récompense.

Luizzi se contenta de cette explication, quoique la présence de ce Malais dans cette

maison l'étonnât malgré lui, et que la circonstance des bottes l'inquiétât sans qu'il pût dire pourquoi. Cependant il se remit à observer ce qui se passait autour de lui, et il se donna le spectacle réjouissant des tourments du maître clerc et du commis, promenant leurs hommages de la fille à la mère et de la mère à la fille, tandis que le comte de Lémée tenait bon auprès de madame de Peyrol et l'avoué auprès d'Ernestine. Le peu d'attention que celle-ci fit aux premières paroles de Luizzi engagea Armand à s'occuper plus particulièrement d'Eugénie, et il crut remarquer en elle un esprit droit, élevé, sérieux, une haute intelligence de ses devoirs envers sa mère et sa fille, et une résignation pleine de dignité au rôle ridicule que son oncle lui avait imposé. Cependant le parti de Luizzi était pris à peu près; il comprit qu'eût-il rencontré un ange, il était presque impossible que lui, jeune, beau, élégant et riche, s'associât à une pareille famille, et il se décida à quitter le lendemain cette maison. Il était assez embarrassé de s'expliquer avec M. Rigot; mais le soir même celui-ci lui en offrit l'occasion. Après le dîner, le maître de la maison pria les hommes de vouloir bien lui tenir compagnie pour vider ensemble quel-

ques bouteilles. Quand les dames furent retirées et qu'ils furent seuls, M. Rigot prit la parole et leur dit :

— Messieurs, je sais pourquoi vous êtes tous venus ici ; il y a deux millions à gagner, et vous en avez tous envie.

Chacun se récria, excepté Luizzi, qui, fort de sa résolution, se garda le droit de répondre avec hauteur à cette impertinente proposition.

— Je vous dis qu'il y a deux millions à gagner et que vous en avez envie; ne faites donc pas les bégueules, et écoutez-moi.

— Vous êtes toujours plaisant, mon cher Rigot, repartit l'avoué en lui versant à boire.

— Et nous entendons la plaisanterie, dirent les autres, en trinquant avec l'ex-maréchal-ferrant.

— Eh bien, messieurs, je dois vous dire une chose, c'est que je commence à être fatigué de la visite de tous les épouseurs qui, s'ils n'attrapent pas les dots, attrapent les dîners. Je dois donc vous avertir que j'ai signifié à mes nièces de faire leur choix dans les vingt-quatre heures. Vous voilà cinq beaux jeunes gens de tout âge et de toutes professions. J'ai d'excellents renseignements sur votre compte,

et vous me convenez tous. Arrangez-vous donc pour faire aussi votre choix et vous décider ; et tâchez de deviner juste, car, je vous le déclare, la dot de deux millions est donnée, et celui qui ne l'aura pas n'aura pas un sou.

Le jeune pair et l'avoué échangèrent un regard d'intelligence, et le commis et le clerc semblèrent fort désappointés. M. Rigot continua :

— Demain soir le choix sera fait, après demain les bans seront publiés, et dans huit jours nous célébrons le mariage, à moins qu'il ne faille plus de temps à ces messieurs de Paris pour faire venir leurs papiers de famille.

Le commis et le clerc de notaire se regardèrent d'un air encore plus embarrassé; mais le beau M. Fournichon, prenant de l'audace dans sa sottise, osa répondre :

— Ma foi, ce n'est pas moi qui vous ferai attendre. J'ai mes papiers en poche.

M. Rigot se mit à rire, et, s'adressant au clerc, il lui dit :

— Et vous, jeune homme ?

— Je ne suis pas plus bête que M. Furnichon, répondit-il effrontément.

— Quant à ces messieurs, dit M. Rigot, ils sont prêts depuis longtemps, il ne nous reste

plus qu'à savoir les intentions de M. le baron.

Armand venait de recevoir une de ces rares leçons auxquelles peu d'hommes sont admis. Il venait de voir jusqu'à quel point la cupidité poussée à bout pouvait supporter d'humiliation; il se sentit révolté de tant de bassesse, et prenant en main la cause de la dignité humaine, il répondit :

— Je ne ferai jamais un marché honteux du lien le plus sacré, de l'engagement le plus solennel, et ces messieurs peuvent courir la chance des deux millions sans que je leur fasse concurrence.

Rigot devint rouge de colère à cette réponse du baron ; mais il se calma presque aussitôt en jetant sur Luizzi un regard d'une méchanceté telle qu'elle eût alarmé le baron s'il avait pu croire que cet homme pût quelque chose contre lui. En même temps les quatre épouseurs se récrièrent sur ce que le baron les insultait, et voulurent lui en demander raison.

— Silence ! cria Rigot. S'il y a insulte, elle est pour moi; et si j'ai envie de la venger, cela me regarde. N'en parlons plus, M. le baron. A vous le champ libre, messieurs, nous allons rejoindre ces dames.

Il sortit aussitôt pour gagner le salon. L'a-

voué et M. de Lémée suivirent M. Rigot; mais, au moment où ils passaient la porte, M. Bador tira son mouchoir de sa poche, et laissa tomber un papier que Luizzi ramassa. Il allait appeler l'avoué pour le lui remettre, lorsqu'il vit le clerc faire un petit signe au commis qui revint sur ses pas. Luizzi s'arrêta pour les écouter.

—Ah çà, voyons, dit Marcoine, parlons peu et parlons bien : nous faisons ici un métier de dupe; vous n'avez pas remarqué, vous, comme l'avoué et le pair de France s'entendent.

— Je ne vois pas trop en quoi ils pourraient s'entendre, reprit Furnichon. Madame ou mademoiselle Peyrol auront la dot, tant mieux pour celui qui choisira bien.

— Et tant pis pour celui qui choisira mal, n'est-ce pas ?

— C'est tout simple.

— C'est vous qui êtes simple, mon cher, repartit le clerc en ricanant.

— Plaît-il ? reprit le commis.

— Oui, et nous serions deux imbéciles si nous ne connaissions pas un peu mieux les affaires. Liguons-nous, et nous aurons les deux millions.

— Comment ça ?

— Écoutez-moi bien, voici la manière de procéder. Je suppose que la fille me choisisse, et qu'elle ait les deux millions, vous voilà avec la mère sur les bras et zéro.

— C'est vrai ; et j'avoue que cela me fait peur.

— Et cela ne m'épouvante pas moins; mais il y a un moyen de prévenir ce malheur, ou du moins de l'adoucir.

— Et lequel ?

— Supposons encore que l'une des deux futures ait quinze cent mille francs de dot, et l'autre cinq cents, cela ne vous encouragerait-il pas?

— Tiens ! je crois bien.

— Alors vous devez me comprendre?

— Pas le moins du monde.

— Mon Dieu ! que vous êtes peu fort en affaires d'argent, pour un homme de bourse.

— Expliquez-vous plus clairement.

— Il faut absolument vous mettre les points sur les *i*. Eh bien ! fixons un dédit par lequel celui qui aura la femme aux deux millions s'engagera à donner cinq cent mille francs à celui qui aura la femme et zéro.

Furnichon resta ébahi et ne répondit pas d'abord; enfin il finit par dire :

— Lâcher cinq cent mille francs comme çà, c'est cher.

— Mais si vous n'avez rien ?

— C'est possible, au fait.

— Eh bien ! consentez-vous ?

— Ça va.

— Mettez-vous là, je vais rédiger au crayon un petit bout d'acte; nous en conviendrons, puis je monterai le copier au galop dans ma chambre. Je redescendrai, nous signerons, et ça sera fini.

— Dépêchez-vous, les autres gagnent du terrain pendant ce temps-là.

— Avez-vous un peu de papier blanc ?

— Ma foi, non.

A ce moment Luizzi entra, et leur dit :

— Que cherchez-vous donc ?

— Oh ! rien, un bout de papier.

— En voici un, dit Luizzi d'un ton indifférent; mais il est écrit d'un côté.

—C'est bon, dit le clerc : je vais écrire au dos.

Pendant que le clerc griffonnait, l'avoué rentra, suivi de M. de Lémée. Il avait l'air de chercher quelque chose. Il tourna et retourna tout dans la salle à manger. Puis, ayant aperçu Luizzi qui, retiré dans un coin, faisait semblant de lire un journal, il lui dit :

— N'auriez-vous pas aperçu par là un petit chiffon de papier?

— Je crois que ces messieurs le tiennent, répondit Luizzi.

— Comment, c'est vous qui avez trouvé ce papier, monsieur, s'écria l'avoué en s'adressant au clerc, et vous avez eu l'indiscrétion?

— Pas le moins du monde, dit le clerc d'un air indifférent, c'est monsieur qui nous l'a remis, et je vous assure que je n'en ai pas lu une syllabe.

— En ce cas, vous allez me le rendre, je vous prie, reprit l'avoué.

Puis il se pencha, et dit tout bas à l'oreille de M. de Lémée :

— C'est notre projet d'acte.

— Quelle imprudence ! dit le pair.

— Eh bien ! reprit l'avoué presque aussitôt, avez-vous fini?

— Un moment, dit le clerc, je ne savais pas que ce papier vous appartînt, et j'ai écrit au crayon des choses que je vous prie de me donner le temps d'effacer.

Comme il allait commencer, Luizzi s'approcha des quatre interlocuteurs, et, leur faisant signe d'approcher, il dit au clerc de notaire :

— Pourquoi effacer, M. Marcoine? Il est très-

probable que ce qui est écrit à l'encre au recto est la même chose que ce qui est écrit au crayon au verso.

— Plaît-il? firent les quatre épouseurs.

— Comment donc! reprit Luizzi, un projet d'acte rédigé par un avoué et revu par un notaire! c'est ce qu'il y a en général de mieux conditionné. Lisez, lisez; je suis sûr que vous serez charmés de la science l'un de l'autre.

Le clerc qui tenait le papier le retourna par un mouvement de curiosité plus fort que lui. Il en lut les premières phrases écrites par l'avoué :

— Entre les soussignés le comte de Lémée et M. Bador, etc., etc., il a été convenu qu'en cas de mariage de l'un d'eux avec madame ou mademoiselle Peyrol, etc.... etc....

— Continuez, reprit Luizzi.

Marcoine retourna le papier et lut :

Entre les soussignés M. Marcoine et M. Furnichon, etc., etc., il a été convenu qu'en cas de mariage, etc., etc.

— Allez donc! dit Luizzi.

Le clerc marmotta encore quelques phrases, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; puis, arrivé à un certain endroit, du côté de l'écriture à l'encre, il s'écria en lisant :

Celui qui aura touché la dot ci-dessus énoncée s'engage à donner cinq cent mille francs à....

Il retourna le papier et lut, du côté de l'écriture au crayon :

S'engage à donner cinq cent mille francs à......

— Hein! fit le commis toujours ébahi.

— Ma foi, on ne fait pas mieux un acte à Paris, dit le clerc.

— Mais il paraît qu'on le fait aussi bien qu'en province, dit l'avoué en prenant le papier; puis il s'écria, après avoir lu :

— C'est mot pour mot la même chose.

— En effet, dit le pair, il semble que c'est copié.

— C'est calqué, reprit le commis.

— Il y a un proverbe qui dit que les beaux esprits se rencontrent, repartit Luizzi.

— Eh bien! soit, dit l'avoué; ligue contre ligue, deux contre deux.

— Et pourquoi la guerre et non pas l'alliance? reprit le clerc rapidement, pourquoi ne pas faire l'acte en quatre expéditions; car enfin, vous pouvez ne pas être choisis tous les deux, ni nous non plus, et alors vous n'auriez rien. On peut choisir l'avoué et moi, ou bien le comte et moi, ou bien le commis et le comte,

ou bien encore le commis et l'avoué : Voilà quatre combinaisons où nous sommes tous pris au dépourvu.

— Il a raison, dit l'avoué, ceci est très-fort. Faisons l'acte à quatre : celui qui aura la dot et la femme paiera cinq cent mille francs à celui qui n'aura que la femme, quel qu'il soit.

— Et celui qui n'aura rien?

— Eh bien! répondit le clerc, il n'aura rien.

— Ah si! ah si! fit le commis, il faut au moins faire ses frais. Je propose dix mille francs d'épingle pour les deux évincés.

— Va comme il est dit, reprit l'avoué, et dépêchons. Mais comme on peut nous surprendre, faisons chacun notre copie, ça ira plus vite. Voici du papier timbré, des plumes et de l'encre.

L'avoué tira un portefeuille armé de tous ses ustensiles; chacun s'assit devant la table, et l'avoué dictant, tous les quatre se mirent à écrire.

— Entre les soussignés messieurs....

Et chacun répondit au regard de l'avoué par l'énonciation de ses noms, prénoms et qualités. Le comte commença.

— Alfred Henri, comte de Lémée, pair de France.

— Louis Jérôme Marcoine, maître clerc de notaire.

— Désiré Anténor Furnichon, commis d'agent de change.

— Et François Paulin Bador, avoué à Caen, il a été convenu, etc., etc., etc.

Et durant dix minutes l'avoué dicta, chacun répétant la fin de la phrase pour avertir qu'il avait écrit.

C'était un spectacle honteux devant lequel Luizzi restait en contemplation, ne sachant s'il devait rire ou s'indigner, lorsqu'il se sentit légèrement frappé sur l'épaule, et reconnut le vieux Rigot, qui lui dit :

— Que font-ils donc là ?

Luizzi ne voulut pas dire la vérité, soit qu'il ne vît aucun intérêt à dénoncer ces quatre requins de dot, soit qu'il voulût se ménager le plaisir de cette comédie jusqu'au bout, et il répondit :

— Je crois qu'ils écrivent chacun un billet doux à l'une de ces dames.

— Très-bien, très-bien ! fit le père Rigot, j'ai seulement une petite confidence à faire à ces messieurs.

— C'est qu'il est vraiment fâcheux, dit Luizzi, de les déranger; l'inspiration amoureuse est si prompte à s'envoler.

— Cependant, reprit Rigot, je ne peux pas leur laisser ignorer le fait.

— Qu'est-ce donc de si important?

— Cela vous intéresse fort peu, dit Rigot, puisque vous n'êtes pas parmi les concurrents. Quoique je n'aie rien dit de votre refus, songez-y, je vous laisse vingt-quatre heures pour réfléchir.

— C'est tout décidé.

— Bon, c'est ce que nous verrons, fit le bonhomme, en hochant la tête. En attendant je vais leur annoncer la nouvelle.

— Faites, lui repartit le baron; je me retire.

— Vous pouvez rester, cela vous amusera peut-être.

En disant ces mots Rigot entra tout à fait dans la salle à manger, à la porte de laquelle il était resté avec Luizzi. Les quatre amoureux venaient de signer et d'échanger leur transaction, et ils se retournèrent fort troublés en entendant la voix du maître de la maison.

— Pardon, messieurs, leur dit M. Rigot,

je ne vous ai pas fait part de tous mes projets parce que j'ai pensé que cela ne pouvait pas vous regarder ; cependant, ma sœur vient de me faire comprendre qu'elle ne devait pas être moins favorisée que sa fille et sa petite-fille, et je viens vous dire ce que je compte faire pour elle.

— Quoi ? s'écrièrent ensemble les quatre associés épouvantés, est-ce qu'elle est des deux millions ?

— Non, non, messieurs, reprit M. Rigot, je tiendrai à ma parole, les deux millions appartiendront à madame Peyrol ou à sa fille, mais j'ai décidé qu'il y aurait aussi un million pour madame Turniquel. Et ce million-là n'a pas de mauvaise chance ; car je le donnerai bien certainement à ma charmante sœur, par conséquent, celui de vous qui réussira à lui plaire est sûr de son affaire ; vous n'avez qu'à voir si cela vous tente, vous avez jusqu'à demain soir.

M. Rigot quitta la salle à manger sans ajouter un mot à cette nouvelle proposition, et laissa les concurrents dans une étrange perplexité.

— Diable ! fit l'avoué, voilà qui change étrangement les choses.

— Est-ce que vous auriez le courage d'af-

fronter la grand'mère ? dit M. de Lémée.

— Je crois que c'est au-dessus des forces humaines, repartit le clerc de notaire.

— Bah! dit M. Furnichon, on a vu des choses plus extraordinaires que cela. Et si pour ma part j'étais sûr de réussir...

— Oui ; mais je vous préviens que vous ne réussirez pas, dit M. Bador. Il y a de par le monde un certain Petit-Pierre, postillon à Mourt, qui a été autrefois dans les bonnes grâces de mademoiselle Rigot, avant qu'elle fût madame Turniquel, et celui-là, je crois, aura la préférence.

— Est-ce sûr ? demanda encore Furnichon.

Le cœur levait à Luizzi ; mais, M. Bador ayant déclaré la vieille imprenable, tous se récrièrent à l'envi contre l'idée de se sacrifier à une femme comme madame Turniquel, et Furnichon plus haut que les autres.

— Allons, allons, se dit tout bas le baron, la cupidité ne va pas encore si loin que je croyais.

Ils en étaient là lorsque le clerc reprit la parole.

— Mais en quoi donc trouvez-vous alors que cela change la face des choses, M. Bador?

— En ce que la fortune qui n'était que de

deux millions arrive à trois ; car enfin quelqu'un héritera de ce million, et c'est autant d'assuré ; au lieu qu'au train dont va le vieux Rigot, il sera ruiné dans un an.

— C'est vrai, dit M. Furnichon, cet homme finira par nous retomber sur les bras.

— Ce sera encore une charge, ajouta le clerc, à laquelle il faut penser.

— Mais où diable M. Rigot a-t-il pris tous ses millions ? dit le commis.

— Oh ! ça, Dieu le sait, répondit l'avoué. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'ils existent en bonnes propriétés bien et dûment soldées, et en dépôt de fonds à la banque de France.

— Ma foi, reprit M. Furnichon, cela ne nous regarde pas, c'est son affaire.

Immédiatement après ils rentrèrent tous dans le salon où ils trouvèrent ces dames assemblées. Ernestine était rayonnante, et la mère Turniquel avait arboré un bonnet encore plus lardé de nœuds roses et bleus que celui du matin. En ce moment madame de Lémée lui faisait des compliments sur l'excellent goût de sa toilette, et la grande dame s'humiliait devant l'imperturbable sottise de la vieille femme.

Quant à madame Peyrol elle était seule dans un coin, on voyait qu'elle avait pleuré, et ce ne fut qu'avec peine qu'elle parvint à surmonter sa douleur pour répondre aux hommages empressés de ces messieurs. Luizzi trouva la comédie si drôle, qu'il voulut y ajouter, et alors il alla se placer à côté de madame Turniquel et commença un éloge de sa beauté et de sa parure, auquel la vieille femme répondit avec une foule de sourires édentés, et de grâces enfantines à faire reculer un régiment de cuirassiers. La plaisanterie fut poussée si loin, que madame Peyrol en devint toute rouge; elle s'approcha de M. Rigot et lui dit :

— Mon oncle, par grâce, faites cesser cette cruelle inconvenance; si ce n'est pas pour moi qui souffre tant de voir ma mère si ridicule, que ce soit pour ma fille qui n'est déjà que trop portée à manquer de respect à sa grand'-mère; c'est une bien misérable méchanceté de la part d'un homme comme M. de Luizzi.

— Bah! bah! qui sait! dit le vieux Rigot, on a vu des choses plus impossibles que ça.

Madame Peyrol haussa les épaules, et s'approcha du baron, qui disait en ce moment à madame Turniquel :

— Oui, madame, heureux l'homme qui re-



venu des folles illusions de la jeunesse saura préférer un cœur mûr et une âme éprouvée à toutes ces vaines séductions d'un âge plus tendre.

— Plait-il ? dit madame Turniquel d'un ton très-supérieur, qu'appelez-vous illusion ? Je ne suis pas si décrépite, je vous prie de le croire ; j'ai un corps superbe et une jambe...

Et elle allait montrer sa jambe, lorsque madame Peyrol l'interrompit et regarda Luizzi d'un air à le rendre honteux, puis elle lui dit tout bas :

— C'est de la barbarie ! monsieur.

Luizzi devint confus de ce qu'il avait fait, et suivit madame Peyrol pour s'excuser.

Il y réussit assez bien en avouant franchement comment il avait voulu donner une leçon à ces quatre limiers acharnés après les deux millions, et qui la poursuivaient ainsi que sa fille. Madame Peyrol écouta Luizzi attentivement; puis, faisant un violent effort elle-même, elle lui dit :

— Eh bien, monsieur, je voudrais avoir un entretien d'un moment avec vous.

— Je suis à vos ordres, madame, dit Luizzi.

Mais il eût fallu, pour qu'on permît à madame Peyrol et à Armand d'avoir cet entretien,

il eût fallu que la société des épouseurs n'eût pas été alarmée du petit *à parte* qui venait d'avoir lieu ; et malgré la déclaration de Luizzi de se retirer du concours, ils s'approchèrent en masse de madame Peyrol, et forcèrent le baron à la retraite.

Bientôt l'heure de se retirer arriva, et Eugénie sortit du salon en suivant Luizzi des yeux, et en lui donnant ainsi une espèce de rendez-vous.

X

UNE NUIT BIEN OCCUPÉE.

Lorsque Luizzi fut rentré dans son appartement, il fut très-étonné d'y rencontrer Akabila tenant à la main les fameuses bottes qu'il avait servies au déjeuner. D'après l'explication que madame Peyrol avait donnée au baron, il s'imagina que le jockey était venu pour chercher le verre de rhum qui était d'ordinaire le prix de son bon travail.

Luizzi, curieux d'examiner de près cet être

extraordinaire, lui fit signe de la tête qu'il allait satisfaire son désir ; mais, n'ayant point de rhum dans sa chambre, il s'apprêta à sonner un domestique pour s'en faire apporter. Au moment où il allait saisir le cordon, le Malais l'arrêta par le bras en secouant vivement la tête, et en disant avec un son guttural :

— No ! no ! no !

— Quoi ! reprit le baron en accompagnant ses paroles d'un geste imitatif pour les mieux faire comprendre, quoi ! tu ne veux pas boire du rhum que tu aimes tant?

Le Malais répondit encore négativement ; puis, s'approchant de la porte, il écouta s'il n'y avait personne de l'autre côté, puis revint près de Luizzi.

Alors il commença une scène de pantomime dont il nous serait difficile de donner une description exacte : il contrefit avec une perfection merveilleuse l'arrivée de l'avoué en cabriolet, celle du commis et du clerc traînant après eux leurs paquets ; et, après chacune de ces caricatures, il secouait la tête avec mépris : ensuite il en vint à Luizzi, et le représenta largement assis au fond de sa berline entrant au galop de ses quatre chevaux, dans la cour

du Taillis. Il continua ses démonstrations en se boursouflant et en se grandissant, et il finit par faire comprendre à Luizzi qu'il le prenait pour un grand seigneur, puis il dit d'un air superbe en désignant toujours le baron : Roi ! roi !

Luizzi, qui voulait voir cette confidence jusqu'au bout, fit signe au Malais qu'il ne s'était pas trompé. Aussitôt le jockey se jeta aux genoux de Luizzi, comme pour implorer sa protection ; puis, se relevant, se grandissant encore, et se plaçant à côté de Luizzi, comme pour montrer qu'il était son égal, il sembla désigner du geste quelque chose de bien lointain, et répéta ce mot : Roi ! roi !

Luizzi suivait cette pantomime avec un vif intérêt : il fit signe au Malais de continuer. Alors celui-ci parcourut la chambre, et, désignant du doigt les flambeaux dorés, montrant les boutons de chemise de Luizzi, puis un bouchon de carafe taillé à facettes comme un diamant, il lui dit, car son geste était si expressif que la parole n'eût pu rien lui ajouter, qu'il avait possédé une immense quantité de tous ces objets.

Jusque-là le baron avait parfaitement compris tout ce que le Malais avait voulu lui dire :

celui-ci continua. Il représenta un orage, en imitant avec la voix et le geste le sifflement des vents et les roulements de la foudre, puis un vaisseau qui flotte à l'aventure, un coup de vent qui le lance sur un récif, et alors un homme qui nage avec désespoir parmi les vagues furieuses, et qui, arrivé au rivage, y tombe à bout de forces. Luizzi ne savait pas bien quel était l'homme que le Malais voulait ainsi désigner, lorsque celui-ci, montrant le pauvre naufragé qui se relevait avec effort, lui fit voir qu'il s'agissait de M. Rigot, par l'imitation exacte des gestes et de la tournure du vieux richard ; puis il le contrefit exténué de fatigues, se traînant avec désespoir sur le rivage, rencontré par des habitants qui voulaient le massacrer, et délivré par un vieillard qui était venu à son secours et qui l'avait emmené dans sa demeure. A ce moment la pantomime d'Akabila cessa d'être aussi claire ; seulement Armand devina qu'il s'agissait d'un homme assassiné, de trésors enlevés; mais les détails de ce singulier récit se perdirent dans les contorsions et les larmes du Malais. Le baron allait essayer de le faire mieux s'expliquer, lorsque tout à coup la voix retentissante de M. Rigot se fit entendre dans le corridor,

appelant Akabila de toutes ses forces. Le Malais devint tout tremblant, et il allait se cacher derrière un rideau, lorsque M. Rigot ouvrit brusquement la porte et l'aperçut.

— Que fais-tu là ? lui dit-il d'un air furieux.

Le jockey prit son plus gracieux sourire, et, montrant les bottes qu'il avait déposées sur une chaise, il dit d'un ton de voix plein de douceur :

— Rhum ! rhum !

M. Rigot commença par lui donner un grand coup de pied où il est reçu de donner des coups de pied, en lui disant :

— Animal, est-ce qu'on met des bottes pour se coucher ?

Le Malais ne poussa pas la moindre plainte, mais il jeta à Luizzi un regard qui voulait lui dire qu'il comptait sur lui. Un moment après M. Rigot quitta la chambre du baron, après s'être excusé de la petite scène qui venait d'avoir lieu.

— Nous autres manants, dit-il, nous avons le pied et la main un peu lestes, mais, avec des brutes pareilles, il n'y a pas de meilleurs moyens de se faire comprendre.

Luizzi demeuré seul réfléchit à l'étrange confidence qu'il venait de recevoir, et se de-

manda s'il n'était pas de sa probité d'avertir les magistrats de ce qu'il soupçonnait. Cependant il craignit de se laisser aller encore à une démarche inconsidérée comme il avait fait pour Henriette, démarche dont les résultats lui étaient restés à peu près inconnus, à l'exception de la présence de cette malheureuse victime dans une maison de fous. En conséquence le baron voulut savoir toute la vérité sur cette aventure dont il croyait avoir deviné les principales circonstances, et il s'apprêtait à appeler le diable, lorsqu'il entendit frapper légèrement à sa porte.

On entra chez lui immédiatement, et il vit madame Peyrol, qui resta un moment immobile et confuse et comme épouvantée de l'action qu'elle venait de faire. Cependant Luizzi s'avança vers elle, et, lui présentant un siége, il lui dit :

— Pourrais-je savoir, madame, ce qui me vaut l'honneur de votre visite ?

Rien ne saurait peindre l'embarras et le trouble de cette malheureuse femme ; elle chercha à s'excuser en balbutiant ; puis enfin, pressée par les questions de Luizzi, elle sembla reprendre courage et lui répondit en tenant les yeux baissés :

— Vous savez ma position, monsieur; je suis sans fortune. La mort de M. Peyrol m'a laissée dans la misère; car, étant mort sans enfants, sa famille a réclamé et repris tous les biens qu'il possédait.

— Quoi! dit Luizzi étonné, mademoiselle Ernestine....

— N'est pas la fille de M. Peyrol, répondit Eugénie en relevant la tête; c'est une triste histoire, monsieur....

— Qui vous coûterait peut-être trop à raconter, reprit le baron d'un air froid, je ne veux pas vous imposer cette obligation, mais je suis prêt à entendre le motif qui vous a amenée chez moi.

— Non! reprit tristement madame Peyrol, blessée du ton de Luizzi. Alors elle se leva, et elle ajouta en secouant la tête : Non! c'est impossible! pardonnez-moi mon imprudente démarche, monsieur, et oubliez-la.

— Comme il vous plaira, madame, dit Luizzi en s'apprêtant à la reconduire. Mais au moment où madame Peyrol allait ouvrir la porte, elle s'arrêta et se retourna vivement vers Luizzi.

— Cependant, s'écria-t-elle avec résolution, votre présence dans ce château m'autorise à

vous parler. Le choix de ma fille est fait; M. Bador, en s'adressant à elle, a montré qu'il la connaissait bien et qu'il me connaissait bien aussi ; il sait que si la fortune que mon oncle nous destine me tombe en partage, ma fille sera aussi riche que moi; il sait que si Ernestine a été favorisée par mon oncle, elle ne détournera rien de sa fortune au profit de sa mère.

— Quoi ! vous croyez, madame ! dit Luizzi.

— J'en suis sûre, monsieur. Ce malheur peut encore m'arriver, mais enfin il peut arriver aussi que cette fortune m'appartienne, et alors je vous annonce que je suis encore plus épouvantée de la partager avec l'un de ces hommes que vous avez vus aujourd'hui dans cette maison que de garder ma misère : vous seul, monsieur, vous seul n'avez montré ni cupidité ni lâche empressement. Je n'ai eu qu'un jour pour vous juger, et je n'ai qu'une heure pour vous dire qui je suis ; mais puisque vous êtes venu dans ce château pour le même motif qui y amène tous ceux que j'y vois, je puis vous parler franchement et vous dire que j'ai fixé mon choix sur vous. Je vous le dis, monsieur, parce que j'ai à vous demander votre engagement d'honneur de me permettre de

disposer de la moitié de cette dot, si la volonté de mon oncle a été de me la donner.

Luizzi fut très-embarrassé de cette étrange déclaration, mais il se résolut à couper court à toute nouvelle proposition, en répondant à Eugénie :

— Si monsieur votre oncle avait été plus franc avec vous, madame, il vous eût épargné une démarche qui vous a sans doute été bien pénible et qui était inutile ; j'ai déclaré à M. Rigot que je ne me mettais pas sur les rangs pour obtenir une faveur que je ne crois pas mériter.

A cette réponse, madame Peyrol devint pâle, et, saluant profondément le baron, elle se retira sans lui dire un mot.

A peine Luizzi fut-il seul qu'il ferma sa porte au verrou, pour éviter de nouvelles visites ; et, plus décidé que jamais à consulter le diable sur les secrets de cette maison, il tira sa sonnette et l'agita avec rapidité. Comme à son ordinaire, le diable parut aussitôt ; mais, contre son ordinaire, il n'avait ni l'air goguenard ni la malice cruelle qu'il semblait se donner à plaisir. Son regard avait repris toute sa sinistre splendeur, son sourire toute son amère fierté, et il aborda Luizzi avec une impa-

tience visible. Sa voix était stridente et grave.

— Tu as l'air bien soucieux, maître Satan? lui dit Luizzi.

— Que me veux-tu?

— Ne le sais-tu pas?

— A peu près; mais enfin parle, que me veux-tu?

— Tu es bien laconique, toi d'ordinaire si bavard.

— C'est que ce ne sont plus les intérêts d'un homme qui m'occupent, ce sont ceux d'un peuple.

— Que tu vas pousser aux révoltes et aux séditions.

Le diable se tut et Luizzi reprit :

— Allons, puisque tu es si pressé, réponds : Quelle est cette histoire de ce Malais?

— Il te l'a dite.

— C'est-à-dire que j'ai cru la deviner.

— Tu as montré de l'intelligence une fois en ta vie, c'est beaucoup.

— Tes airs impertinents deviennent de l'insolence.

— Je grandis avec les circonstances. Adieu.

— Un moment. Ce n'est pas tout, j'ai compris l'histoire d'Akabila jusqu'au moment où Rigot fut sauvé par un vieillard. Après.

— Ce vieillard, repartit le diable, était le père d'Akabila. Il avait un immense trésor, amassé depuis cent ans dans sa famille. Je suppose que tu sais que l'île de Bornéo est riche en diamants et en pierreries. L'Européen civilisé arriva chez cette race de Malais, que vous appelez exécrable parce qu'ils massacrent sans pitié les hommes qui viennent s'emparer de leurs terres; la civilisation apporta ses crimes parmi les crimes de la barbarie. Rigot, d'abord l'esclave et ensuite l'ami et le confident d'Akabila, lui persuada d'assassiner son père et de lui dérober ses immenses trésors. Il lui promit de le mener dans un pays où il trouverait des jouissances inconnues à sa nation, et il le décida. Une fois le crime accompli, tous deux s'échappèrent et abordèrent un navire portugais qui les débarqua à Lisbonne; mais une fois sur la noble terre de la civilisation, les rôles changèrent; Akabila devint le domestique de son ancien esclave, et tu as vu comment lui a profité son parricide.

— Mais pourquoi se fait-il que Rigot garde près de lui un pareil confident de son crime?

— Oh! ceci dépasse ton intelligence, mon maître. Pour comprendre ce que fait Rigot,

il faut avoir son âge, être de sa race et avoir été esclave.

— Que veux-tu dire ?

— Il faut avoir vécu manant sur une terre de gentillâtre qui ruina la famille de Rigot pour un délit de braconnage, il faut avoir reçu la bastonnade pour n'avoir pas apprêté assez vite la pipe de son maître.

— Ainsi, c'est une vengeance.

— Et un plaisir. Tu ne peux t'imaginer la volupté que cet homme éprouve à donner des coups de pieds au cul à un fils de roi; tu ne te fais aucune idée de sa joie à voir ramper autour de lui ces basses cupidités qui encombrent sa maison.

— Il est certain, dit Luizzi, qu'elles sont ignobles.

— De quel droit les juges-tu si sévèrement?

— Il me semble qu'elles ne peuvent guère être plus honteuses.

— Il y en a de plus honteuses encore.

— Et quels hommes peuvent pousser plus loin l'abandon de toute pudeur?

— Toi, peut-être, dit le diable.

— Moi! s'écria Luizzi.

— Toi, maître, si jamais la misère t'arrive, si jamais tu es sevré de ces plaisirs que tu crois

dédaigner parce qu'ils abondent dans ta vie, toi, qui te crois un cœur sans ambition parce que tes désirs n'en voient pas de difficile; toi qui serais peut-être le plus plat de ces coureurs de dot si tu avais auprès de toi un luxe qui t'enivrât et auquel tu ne pourrais pas atteindre par d'autres moyens; toi qui méprises si souverainement des gens qui n'ont que le tort d'être pauvres.

— Tu te trompes, Satan, reprit Luizzi avec dédain. Je puis aimer la fortune, je puis être ambitieux; mais jamais je ne me ravalerai à épouser une femme aux conditions qu'y a mises ce misérable qui est le maître ici. Jamais je ne donnerai mon nom à une femme dont la vie a commencé, sans doute, en se donnant à quelque manant qui est le père de mademoiselle Ernestine.

— Tu es bien dur, mon maître, dit Satan : tu oublies que pareille faute a été commise par Henriette Buré.

— Oh ! ceci est bien différent, c'était une jeune fille bien élevée qui avait reçu une éducation honorable, et dont les nobles sentiments ont été surpris par un entraînement auquel la rigueur de sa famille l'a poussée.

—La faute n'en est que moins excusable, car

Henriette avait pour se défendre l'exemple des bonnes mœurs, l'autorité d'une saine éducation : mais la pauvre fille du peuple, qui succombe, n'a pas autour d'elle les mille protections qui défendent une fille du monde.

— Tu vas encore plaider la cause du vice.

— Peut-être celle du malheur.

— En ce cas, fais-toi romancier et laisse-moi tranquille.

— Ainsi, dit le diable, tu es bien décidé à ne pas épouser madame Peyrol ?

— Très-décidé.

— Que Dieu te garde, dit le diable.

Le bruit d'un courrier qui entrait avec fracas dans la cour interrompit la conversation de Satan et de Luizzi, et le diable reprit aussitôt :

— C'est toi qu'on demande, baron, je te laisse à tes affaires.

XI

RUINE.

A peine le diable avait-il disparu que Luizzi vit entrer son valet de chambre Pierre, qu'il avait laissé à Paris.

— Quelles grandes nouvelles y a-t-il donc, lui dit-il, pour que tu sois venu ainsi à franc étrier?

— Des lettres très-pressées venues de Toulouse, de Paris, de partout; des huissiers qui se sont présentés pour saisir dans votre appartement.

— Chez moi ? dit Luizzi.

— Chez vous, monsieur le baron.

A ces paroles, Luizzi devint pâle et glacé. L'idée d'une ruine ne lui paraissait pas possible, mais la menace insolente que lui avait faite le diable, l'adieu moqueur qu'il lui avait lancé en disparaissant, l'épouvantèrent : il fit signe à Pierre de le laisser seul et décacheta les lettres qu'il venait de recevoir. La première lui annonçait la disparition de son banquier. Le coup fut terrible, mais enfin Luizzi avait des propriétés qui lui laissaient encore une fortune considérable.

Il ouvrit ses lettres de Toulouse ; elles lui apprenaient que tout ce qu'il croyait posséder ne lui appartenait pas. Un homme avait paru dans le pays, un homme armé d'actes authentiques qui prouvaient que les propriétés de M. le baron de Luizzi, père, lui avaient été vendues par acte sous seing privé, à la condition par l'acquéreur d'en laisser jouir le baron tant qu'il vivrait.

Si cet homme ne s'était pas présenté à l'époque de l'ouverture de la succession, c'est qu'il était alors en Portugal, où il avait transmis ses droits à un certain M. Rigot, qui faisait poursuivre l'expropriation.

Il est inutile de chercher à peindre la rage et l'épouvante de Luizzi à la lecture de ces fatales lettres; un moment il crut rêver, et il s'agita comme pour repousser l'horrible cauchemar dont il était poursuivi; il ouvrit sa fenêtre comme si la fraîcheur de l'air devait chasser le délire qui battait dans sa tête; puis il s'imagina un moment que Satan avait voulu lui donner cet effroi pour le punir de son jugement sur le compte des autres, et dans un moment de rage indicible il agita de nouveau son infernale sonnette; le diable reparut toujours triste, toujours calme, toujours sérieux.

— Est-ce vrai? s'écria Luizzi.

— C'est vrai, répondit le diable.

— Ruiné?

— Ruiné.

— C'est ton œuvre, Satan! c'est ton œuvre! s'écria le baron.

Et dans un moment d'égarement indicible il s'élança vers le diable, mais sa main ne put saisir ce corps puissant qui était devant lui, et qui lui glissait entre les doigts comme un serpent. Luizzi, emporté jusqu'à la folie par son impuissance, s'acharna à poursuivre cet être insaisissable jusqu'à ce que, épuisé de rage et de lassitude, il tombât sur le sol avec

des cris, des larmes et des sanglots furieux. Sa douleur s'abattit plutôt qu'elle ne se calma, et il n'avait pas encore pu rassembler ses idées, qu'il revit Satan, debout, devant lui, le regardant avec son triste et cruel sourire. En ce moment, Luizzi, soulagé par ses larmes, pressa sa tête dans ses mains en s'écriant :

— Que faire, que faire ?

— Te marier, lui répondit le diable, te marier.

Quand le baron fut revenu tout à fait de ce moment de furieux désespoir, il se trouva seul, et entendit que le château était plongé dans le plus profond silence ; alors il se mit à réfléchir à sa position, et peu à peu il se laissa aller à murmurer en lui-même ce honteux monologue :

— Me marier, a dit Satan, et avec qui ? avec l'une de ces deux femmes que j'ai repoussées ; m'unir à cette famille où la bassesse des mœurs est égale à celle des manières ? Et qui sait encore si en choisissant l'une de ces deux femmes je ne prendrai pas précisément celle qui sera pauvre? car, moi, j'ai eu l'imprudence de ne pas prendre part au contrat que ces hommes ont passé entre eux. Oh ! si je le pouvais encore! Il n'y a que les fripons d'heureux.

Il sembla qu'un éclair passât devant les yeux de Luizzi à ce moment, et qu'il lui montra les pensées où il était descendu, comme durant un orage nocturne un éclair fait voir à un homme dans quel précipice fangeux il est tombé. Luizzi eut horreur de lui-même, et, revenu un instant à des idées plus saines et plus calmes :

— Non, dit-il, je ne ferai pas cette infamie; d'ailleurs, à quoi cela me servirait-il? Le choix d'Ernestine est fixé, sa mère me l'a dit. Elle, je l'ai repoussée; cependant il est peut-être encore temps.

Il s'arrêta encore devant cette idée; mais il en était déjà moins épouvanté; cependant il voulut chercher une distraction à sa douleur dans sa douleur même; et, pour cela, il reprit les lettres qu'il avait foulées aux pieds dans un moment de rage. Elles ne firent que lui confirmer sa ruine, et bientôt un abattement profond succéda au tumulte de ses premières émotions. Alors il mesura la vie qu'il avait devant lui, une vie de misère, de privations, et par-dessus tout une vie en butte à la raillerie et au mépris de tous ceux qu'il avait connus. La vanité, le plus détestable des conseillers après la misère, la vanité se fit en-

tendre! et Luizzi courant au mal comme un furieux à la mort sans vouloir regarder devant lui, se décida à tenter la fortune par un mariage. Il ne prit pas le temps de faire la moindre réflexion, et rappela encore une fois Satan, qui lui apparut avec la même tristesse et le même calme.

— Esclave, dit Luizzi avec un courage pour accomplir sa mauvaise action, qu'il ne s'était jamais trouvé pour faire le bien; esclave, peux-tu une fois en ma vie me dire une vérité qui me soit utile?

— Je t'en ai dit vingt que tu n'as pas voulu croire.

— Eh bien! repartit Luizzi, dis-moi à laquelle de ces deux femmes appartiendra la dot que leur oncle doit donner à l'une d'elles?

— Tu es donc décidé à faire ce que tu trouvais si méprisable?

— Trêve de morale, Satan, lui dit Luizzi avec emportement; je n'ai pas la prétention d'être meilleur que les autres hommes, car je commence à croire que c'est un rôle de dupe.

— Tu n'as jamais valu mieux que les autres, reprit Satan; tu as été, tu es même à cette heure plus vil et plus bas qu'aucun de ceux que tu as si cruellement blâmés, car ils ont

eu de longues années pour arriver pas à pas à l'oubli de toute générosité et de tout bon sentiment, ils ont eu l'humiliation imposée par de plus riches qu'eux, ils ont eu la misère, le malheur, le mépris ; et toi qui n'as rien subi de tout cela, tu as perdu comme eux toute générosité, toute grandeur, à la menace seulement des douleurs qu'ils ont souffertes.

— Mais qu'est-ce donc que ma vie? s'écria Luizzi, en qui s'agitaient encore des restes d'honneur et de fierté.

— C'est la vie humaine, la vie que les autres mettent douze ou quinze ans à accomplir et qui pour toi n'a duré qu'un quart d'heure. Je t'avais volé sept ans de ton existence, mais tu as rattrapé le temps perdu, tu n'as pas à te plaindre.

— Implacable et froid railleur, repartit Luizzi, achève ton exécrable mission, arrache-moi la dernière de mes illusions, apprends-moi que cette femme que je vais épouser est une fille perdue, dis-moi toutes ses infamies, ne m'en cache aucune, afin que je boive jusqu'à la lie la coupe amère de mes propres bassesses.

— Tu es donc bien décidé à épouser cette femme? Ne préfères-tu pas me donner dix ans de ta vie?

— Pour me retrouver vieux dans la misère; non, reprit le baron, non; quelle que soit cette femme, je l'épouserai.

— Tu as encore près de deux ans pour tenter la fortune par des moyens honorables, reprit le diable.

— Non, repartit Luizzi avec une espèce d'acharnement sans raison; que ferais-je? Et que sais-je faire? irais-je demander un emploi misérable à tous ces hommes que j'ai écrasés de mon luxe? me faudra-t-il mendier un travail que je ne saurais pas accomplir, et montrer une incapacité qui doublerait ma honte et mon désespoir? non, je veux épouser cette femme, je l'épouserai.

— Tu es bien décidé? repartit Satan.

— Oui, répondit le baron en montrant un siége au diable et en lui faisant signe de s'asseoir.

— Eh bien donc, reprit celui-ci, apprends ce qu'elle est.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.



TABLE.

FIN DE LA TABLE.

PUBLICATIONS NOUVELLES.

TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE DE MATIÈRE MÉDICALE ET DE PHARMACEUTIQUE VÉTÉRINAIRE, par *L. [illegible]* 1 vol. in-8°.

NOUVEAUX PRINCIPES DE CHIRURGIE, par *[illegible]*, 1 vol. in-8°.

ÉLÉMENTS D'ALGÈBRE, par *[illegible]*. 1 vol. in-8°.

TREVELYAN, *[illegible]*. 2 vol. in-18.

LES SOIRÉES DE [illegible], par *[illegible]*. 1 vol. in-18.

LE [illegible] ET UNE [illegible], par le capitaine *[illegible]*, traduit de l'anglais. 2 vol. in-18.

NE TOUCHEZ PAS A LA REINE, par *[illegible]*. 1 vol. in-18.

[illegible]. 1 vol. in-18.

[illegible], par *[illegible]* (Mme Charles Reybaud). 2 vol. in-18.

CHRONIQUES DES TUILERIES ET DU LUXEMBOURG, par *Touchard-Lafosse*. 2 vol. in-18.

LES [illegible] ET LES [illegible], par *Miss E. [illegible]*, traduit de l'anglais. 2 vol. in-18.

[illegible], par *Camille Bodin*. 2 vol. in-18.

LES SOIRÉES DE SAINT-PÉTERSBOURG, par M. le comte *J. de Maistre*. 2 vol. in-12.

[illegible], par *[illegible]*, traduit de l'anglais, 2 v. in-18.

LE [illegible], par *[illegible]*. 2 vol. in-18.

TRAITÉ DE [illegible] GÉNÉRALE, par *J. [illegible]*. 1 vol. in-12.

ÉLÉMENTS D'ARITHMÉTIQUE, par *[illegible]*, 1 vol. in-8°.

[illegible], par l'auteur de *[illegible]*. 2 vol. in-18.

[illegible], par le comte *Alfred de [illegible]*. 1 vol. in-18.

HÉLÈNE, par *Maria Edgeworth*, traduit de l'anglais par *[illegible]*. 2me édit. 2 vol. in-18.